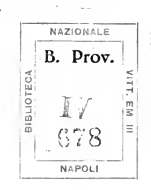



NAZIONALE
B. Prov.
BIBLIOTECA
VITT. EM III
IV
678
NAPOLI


BIBLIOTECA PROVINCIALE
Armadio XXIII
Palchetto
Num.° d' ordine 3

ŒUVRES
COMPLÈTES
DE CONDILLAC.

TOME IX.

A PARIS,

Chez
GRATIOT, cul-de-sac Pecquay, rue des Blancs-Manteaux.
HOUEL, rue du Bacq, N°. 940.
GUILLAUME, rue de l'Eperon; N°. 12.
POUGIN, rue des Pères, N°. 61.
GIDE, place St.-Sulpice.

Et A STRASBOURG,

Chez LEVRAULT, libraire.

ŒUVRES

DE CONDILLAC,

Revues, corrigées par l'Auteur, imprimées sur ses manuscrits autographes, et augmentées de LA LANGUE DES CALCULS, ouvrage posthume.

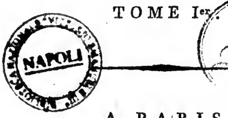
COURS D'ÉTUDES

POUR L'INSTRUCTION

DU PRINCE DE PARME.

HISTOIRE ANCIENNE.

TOME Ier.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE CH. HOUEL.

AN VI. — 1798. (E. vulg.)

INTRODUCTION
A L'ÉTUDE
DE L'HISTOIRE.

PREMIÈRE PARTIE.

Au titre de cet ouvrage, vous jugez, Monseigneur, que mon dessein est uniquement de vous apprendre à étudier l'histoire. Je me borne à des leçons élémentaires, et je n'ai pas, comme un historien, le projet d'entrer dans tous les détails qui méritent d'être connus.

Vous donner une idée des peuples, dont il seroit honteux de n'avoir aucune connoissance; tracer à vos yeux la suite des révolutions; vous montrer les gouvernemens dans leur principe, dans leur progrès, dans leur décadence, et vous accoutumer à voir les effets dans leurs causes, voilà l'objet que je crois devoir me proposer. Vous verrez quelquefois des temps heu-

reux, où les connoissances, les lois et les mœurs feront la prospérité des états : mais vous verrez plus souvent des temps malheureux, où l'ignorance, les préjugés, les erreurs et les vices prépareront les calamités des peuples, et ruineront les empires les plus florissans.

Nés du sein de la barbarie, les arts et les sciences ont successivement éclairé un petit nombre de nations privilégiées. C'est une lumière qui se cache aux unes, à mesure qu'elle se montre aux autres, et qui n'éclaire jamais qu'un horison très-borné. Capable d'un certain accroissement, elle s'affoiblit aussitôt qu'elle ne peut plus croître, elle s'éteint par degrés, et elle ne se reproduit, que pour éprouver encore les mêmes révolutions.

Il y a donc deux sortes de barbaries, l'une qui succède aux siècles éclairés, l'autre qui les précède ; et elles ne se ressemblent point. Toutes deux supposent une grande ignorance : mais un peuple qui a toujours été barbare, n'a pas autant de vices, qu'un peuple qui le devient après avoir connu les arts de luxe.

Or on entend par les mœurs d'une nation, ses habitudes, ses coutumes et ses usages, considérés par rapport au bien et au mal qui en naissent.

Vous voyez donc que les mœurs sont sujettes à toutes les révolutions de l'esprit humain : elles ne sont pas les mêmes chez les peuples qui ont toujours été barbares, chez ceux qui s'éclairent, et chez ceux qui retombent dans la barbarie. Il doit y avoir entre les habitudes, les coutumes et les usages, d'après lesquels chacun d'eux se conduit, autant de différence, qu'entre les circonstances où ils se trouvent.

Mais comme les révolutions de l'esprit humain en produisent de pareilles dans les mœurs, les révolutions des mœurs en produisent de pareilles dans le gouvernement : ainsi le gouvernement dépend des mœurs, comme les mœurs dépendent de la manière d'envisager les actions humaines.

Ces trois choses s'étant produites dans cet ordre, réagissent les unes sur les autres dans un ordre contraire : je veux dire, que le gouvernement influe sur les mœurs, et les mœurs, sur la façon de penser.

Plus vous observerez les peuples, plus, Monseigneur, vous remarquerez l'influence réciproque de ces trois choses. Vous vous convaincrez qu'elle est le principe de toutes les révolutions qui sont arrivées ; qu'elle le sera encore de toutes celles qui arriveront, et que, par conséquent, elle peut faire le bonheur ou le malheur de votre règne.

Il est donc de la plus grande importance pour vous, de savoir comment, jusqu'à quel point, et avec quelles précautions vous pouvez vous rendre maître de cette influence ; et je dois vous dire que vous ne serez digne de commander, qu'autant que vous serez capable d'arrêter, de retarder, de précipiter ou de changer à propos le cours des choses. Voilà ce que l'expérience des siècles passés peut vous apprendre, et c'est dans cet esprit que vous devez étudier l'histoire.

HISTOIRE ANCIENNE.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

Des temps antérieurs au déluge. Première période de 1656 ans.

Moyse ne nous a transmis qu'un petit nombre des événemens, arrivés depuis la création jusqu'au déluge.

La lecture de l'abrégé de la bible vous a appris, Monseigneur, tout ce qu'on sait des temps qui se sont écoulés depuis la création jusqu'au déluge, et vous jugez au peu qu'en dit Moyse, qu'il n'a pas eu dessein d'en écrire l'histoire. Voulant rappeler aux Hébreux ce qu'ils ont été, et les préparer à ce qu'ils doivent être, il se borne à les faire remonter, par une succession non interrompue, jusqu'au premier père du genre humain, et à leur montrer dans la suite des générations, la présence continuelle du dieu qui a tout créé, et qui les a choisis. Il s'étoit sans doute passé bien

des événemens, qu'il eût été curieux de conserver : mais ils n'entroient pas dans le plan de Moyse. Il les a donc négligés, et préférant les choses qu'il importe le plus de connoître aux choses de pure curiosité, il a fait de la religion son unique objet.

Cet intervalle est de 1656 ans.

La durée de cet intervalle souffre des difficultés, parce que les copies, qui restent des écrits de Moyse, ne s'accordent pas entre elles. Le texte hébreu fait cette période de 1656 ans, le Samaritain de 1307, et la version grecque des Septante de 2242. Mais, sans nous arrêter à des discussions, dont vous ne devez pas vous occuper, il suffit de remarquer que le texte hebreu est le texte original ; et que le concile de Trente, qui déclare la vulgate authentique, doit faire préférer ce texte, auquel la vulgate est elle-même conforme. Nous compterons donc 1656 ans de la création au déluge.

Il a donné lieu à bien des conjectures.

L'état physique de la terre dans cette période, la population, les arts cultivés, la longue vie des hommes, les races de géans, les causes du déluge, et les changemens qu'il a produits, ont donné lieu à

bien des conjectures. Vous prévoyez sans doute qu'elles ont peu de fondement; et vous jugez que je pourrois les passer sous silence. Mais il n'est pas absolument inutile d'observer les efforts des savans lorsqu'ils veulent deviner. Si nous n'y trouvons pas l'histoire de ce qui est arrivé, nous y trouverons au moins une partie de l'histoire de l'esprit humain ; et nous apprendrons nous-mêmes à être plus circonspects dans nos recherches. Je ne vous rapporterai pas cependant toutes les conjectures qu'on a faites : il me suffira de vous donner pour exemple ce qu'on a dit sur la population, parce que c'est un des sujets sur lesquels on a plus mal raisonné.

On a imaginé que la terre étoit alors vingt fois plus peuplée.

De ce que la vie des hommes étoit dix fois plus longue, on a conclu qu'ils avoient dix fois plus d'enfans, et comparant les générations, alors contemporaines, à celles qui se succèdent aujourd'hui, on a jugé que la terre étoit vingt fois plus peuplée.

En suivant ce raisonnement, il faudroit ajouter qu'elle avoit aussi vingt fois plus d'animaux de toute espèce: car les mêmes

causes physiques, qui ont donné une longue vie à quelques-uns, ont dû dans la même proportion faire aussi vivre les autres plus long-temps. Il est difficile de comprendre que la terre eût suffi à cette multitude.

Et vingt fois plus fertile.

Cette première conjecture, qu'on croit établir sur des calculs, conduit à une autre : c'est que la terre, ayant à nourrir tous les animaux qu'elle contient, a dû être infiniment plus fertile qu'elle ne l'est de nos jours. Mais il ne suffisoit pas de donner cette seconde assertion, comme une conséquence de la première : il la falloit prouver elle-même.

Ces opinions sont sans fondement.

Naturellement féconde, la terre, sans être cultivée, produit indifféremment des plantes de toute espèce ; et elle devient fertile, c'est-à-dire, capable de produire en grande quantité des fruits à nos usages, lorsqu'en la cultivant, nous en dirigeons nous-mêmes la fécondité. Ce sont là deux choses qu'il ne faut pas confondre.

Si on veut donc s'assurer qu'avant le déluge, elle étoit assez fertile pour fournir suffisamment à la subsistance d'une grande

population, il ne suffit pas de savoir qu'elle étoit alors plus féconde qu'elle ne l'est aujourd'hui, il faut encore être fondé à croire qu'elle étoit fort cultivée. Abandonnée à elle-même, elle se seroit couverte de forêts; et les hommes n'auroient pu se multiplier, qu'autant qu'ils auroient défriché.

Il est vrai que Caïn et ses descendans ont été cultivateurs. Aussi l'écriture les représente-t-elle comme les inventeurs des arts. Elle attribue l'architecture à Caïn, qui a bâti la première ville, et à Tubalcaïn l'art de travailler les métaux, si nécessaires à l'Agriculture.

Mais elle nous apprend que Jubal, un des descendans de Caïn, fut le père de ceux qui habitèrent sous des tentes, et qui furent pasteurs. Abel, si agréable à Dieu, fut pasteur lui-même. Seth le fut encore, et ses enfans le furent également. Il paroît même que la vie pastorale étoit regardée comme la plus innocente, et que la postérité de Seth l'a préférée, tant qu'elle a résisté à la dépravation. Voilà donc une partie des hommes, qui, bien loin de cultiver la terre, se bornent à

vivre des fruits qu'elle produit naturellement.

Il y a des interprètes qui pensent, qu'avant le déluge, l'usage de la viande n'étoit pas permis. Ils se fondent sur ce qu'au premier chapitre de la Genèse, Dieu dit à l'homme qu'il lui a donné les végétaux, pour lui servir de nourriture; et que ce n'est qu'au neuvième qu'il accorde à Noé la permision de manger de tout ce qui a vie et mouvement.

Si cette opinion étoit le vrai sens de l'écriture, elle mettroit un nouvel obstacle à la population; parce que plus on retranchera de nourriture aux hommes, moins certainement ils multiplieront. Mais auroit-on pris la peine d'élever des troupeaux, si on n'avoit pas voulu s'en nourrir? et si Dieu n'avoit pas permis l'usage de la viande, auroit-il approuvé la vie pastorale d'Abel et de Seth? On dira sans doute qu'on ne se nourrissoit alors que du lait des animaux, et j'en conclurai que de grands troupeaux faisoient subsister peu de pasteurs. Quoi qu'il en soit, il suffit que la terre ait été peu cultivée, pour que la

population n'ait pas été aussi grande qu'on le suppose. Ceux qui la peuplent avec des calculs, n'ont pas songé qu'il falloit pourvoir à la nourriture des habitans.

Si avant le déluge on vivoit plusieurs siècles, on commençoit aussi plus tard à être père : c'étoit le plus communément après cent ans ; et lorsque Moyse parle des enfans des Patriarches, il ne dit rien qui puisse faire soupçonner que le nombre en fût dix fois plus grand, parce que la vie des hommes étoit dix fois plus longue.

CHAPITRE II.

Des commencemens des premières monarchies dans la seconde période, ou dans l'intervalle qui s'écoule depuis le déluge jusqu'à la vocation d'Abraham : espace de 427 ans.

Après le déluge, les arts se conservent dans les plaines de Sennaar.

La famille de Noé s'établit dans les plaines de Sennaar, où elle jeta les fondemens de Babylone. Elle conserva donc au moins une partie des arts connus avant le déluge; et puisqu'elle bâtit une ville, on peut conjecturer qu'elle cultiva l'agriculture. C'est de cette contrée que les arts se sont répandus sur le reste de la terre. On les y trouve, aussi haut qu'on puisse remonter; et s'ils y ont eu un commencement, la tradition n'en a conservé aucun vestige.

Lors de la dispersion, tous les hommes ne portèrent pas les arts avec eux.

Mais lorsqu'après la confusion des langues, les hommes furent forcés à se disperser, tous ne portèrent pas les arts avec eux, parce que tous ne sentirent pas également

le besoin de les conserver. Tels furent ceux qui, renonçant à l'agriculture, se bornèrent à élever des troupeaux : tels furent encore, et à plus forte raison, ceux qui, errant de climats en climats, résolurent de vivre uniquement de chasse et de pêche. Voilà pourquoi, peu de siècles après le déluge, on voit des nations tout-à-fait barbares. C'est uniquement dans les contrées où les hommes se sont fixés de bonne heure, que les arts remontent à la plus haute antiquité.

Ce qu'on sait des commencemens de Babylone.

Environ 150 ans après le déluge, Nemrod jeta les fondemens de Babylone; et quelque temps après, Assur bâtit Ninive qui deviendra la capitale de l'empire d'Assyrie.

Voilà tout ce que Moyse nous apprend sur ces commencemens. Il ne parle plus de Nemrod ni d'Assur : il ne dit rien de leurs successeurs, il ne les nomme seulement pas.

Ce que les historiens profanes disent de ces commencemens, doit être rapporté à des siècles bien postérieurs.

Les historiens profanes attribuent à Bélus la fondation de Babylone, et lui donnent pour successeur, Ninus son fils, conquérant qui, avec des armées de 1,900,000 hommes, pousse ses conquêtes depuis l'Égypte jusqu'à l'Inde et à la Bactriane qu'il

soumet. Après lui, Sémiramis sa femme, a la même ambition, de pareilles armées, ou de plus grandes encore, et fait de nouvelles conquêtes. Mais à Ninias, son fils, les guerres finissent, et l'histoire semble finir elle-même. Elle ne nous transmet plus aucune des révolutions arrivées dans cet empire; et jusqu'à Sardanapale, on sait à peine les noms des monarques qui se sont succédés.

Voilà donc, suivant les historiens profanes, une vaste monarchie, qui se forme des débris de plusieurs autres. Cependant la grandeur et la magnificence de Babylone et de Ninive ajoutent encore à l'idée qu'ils nous donnent de la puissance de Ninus et de Sémiramis. A juger de ces deux villes par les descriptions qu'ils en font, on ne trouve rien, dans les temps postérieurs, qui puisse leur être comparé.

Il n'est pas possible que Babylone, sous le fils de son fondateur, ait été la capitale d'un pareil empire. Cependant, parce que la fondation de cette ville est attribuée à Nemrod et à Bélus, on a dit que le Nemrod de l'écriture est le Bélus des historiens profanes. Il faut donc ou rejeter comme

faux tout ce qu'on rapporte des règnes de Ninus et de Sémiramis, ou supposer que des royaumes puissans ont pu s'être formés dans des temps voisins du déluge.

Quelques-uns pensent que jusqu'à l'an 590 après le déluge, Ninive et Babylone ont été deux monarchies séparées, que Ninus, qui régnoit alors à Ninive, fit la conquête de Babylone, et que c'est seulement à la réunion de ces deux royaumes, que commence l'empire des Assyriens. Nous n'entrerons pas dans ces discussions; parce qu'il importe peu de faire des conjectures, lorsqu'il n'en peut résulter aucune instruction utile.

Nous savons peu de chose sur les premiers royaumes d'Egypte.

Suivant les historiens profanes, Ménès est le premier roi d'Egypte; et parce que Cham, second fils de Noé, est le premier qui ait habité cette contrée, on juge que son fils Mesraïm est Ménès même, que plusieurs confondent encore avec Osiris. C'est à ce premier souverain que la tradition attribue l'invention des arts, et elle le représente comme un grand roi. Non content de faire le bonheur des Egyptiens, Osiris voulut encore répandre ses bienfaits

sur toute la terre. Dans cette vue, il leva une armée; il ramassa des musiciens et des satyres, et avec ce cortège il parcourut l'Ethiopie, l'Arabie, pénétra jusqu'aux Indes, se montra à toutes les nations de l'Asie, traversa l'Hellespont, et aborda en Europe. Il répandit les arts, il bâtit des villes, et les peuples le reçurent comme un Dieu. De retour en Egypte, il fut assassiné par son frère Typhon. Isis, qui étoit tout-à-la-fois sa sœur et sa femme, vengea sa mort, et lui fit rendre les honneurs divins. Ces traditions qui remontent jusqu'aux siècles les plus reculés, prouvent au moins l'antiquité des peuples de l'Égypte. C'est chez eux que tout paroît commencer; les lois, les arts, les sciences et les fables.

Je ne parlerai pas des dieux et des demi-dieux, qu'ils font régner avant Ménès. Il semble que cette nation, vaine de son antiquité, n'ait songé qu'à reculer l'époque de ses connoissances, et qu'elle doive en partie ses fables à l'avantage qu'elle a eu d'être éclairée avant d'autres.

Après Ménès, l'Egypte fut partagée en

quatre dinasties ou principautés, Thèbes, Thin, Memphis et Tanis. Elle eut bientôt de grandes villes, de vastes édifices ornés de sculpture et de peinture, des armées de quatre cent mille hommes, et ce qui est plus singulier encore, une bibliothèque. Cependant des étrangers qu'on a nommés *rois pasteurs*, s'emparèrent de la basse Egypte, et y régnèrent pendant deux cent soixante ans, ou environ. Vous voyez, Monseigneur, que nous ne connoissons pas mieux l'histoire des premiers rois d'Egypte, que celle des premiers rois de Babylone et de Ninive.

Sans doute ils ont commencé à être puissans sur la fin de cette période. Pharaon, chez qui Abraham se retira au commencement de la suivante, en est la preuve. Mais les Egyptiens auront transporté dans les premiers siècles, toute la puissance et toute la magnificence des siècles suivans : ils auront eu la vanité de reculer les temps florissans de leur monarchie, comme ils ont eu la vanité d'en reculer l'origine.

L'Egypte n'a pu se peupler que bien difficilement.

En effet, il est difficile de comprendre que les premières peuplades arrivées en Egypte, aient pu y faire de grands établissemens sans de grands obstacles. Les lacs, les canaux et les terrasses, sur lesquels les villes ont été bâties, sont des monumens des efforts qu'on a faits pour s'établir dans cette contrée. La population ne se sera donc accrue qu'à mesure qu'on aura avancé ses travaux, et par conséquent elle aura été lente. Plus d'une fois, sans doute, les inondations du Nil auront englouti une partie des habitans, et forcé l'autre à abandonner les terres. La tradition a même conservé quelque souvenir de ces révolutions.

Avantage de l'histoire du peuple de Dieu sur l'histoire des autres peuples de l'antiquité.

Les premières monarchies sont pleines de confusion. Mais s'il y avoit une histoire qui fût certaine, et qui, remontant à l'origine du monde, conduisît jusqu'aux temps où les nations commencent à être connues, elle dissiperoit en partie l'obscurité que les fables ont répandue, et elle nous garantiroit au moins de bien des erreurs. Cet avantage appartient unique-

ment à l'histoire du peuple de Dieu. C'est pourquoi ses principaux événemens sont autant d'époques auxquelles nous rapportons les révolutions arrivées chez les autres nations.

CHAPITRE III.

Des conjectures dans l'étude de l'histoire.

Utilité des conjectures, lorsqu'on en sait faire usage.

Au défaut des monumens, nous pouvons quelquefois nous permettre des conjectures. Mais si elles peuvent éclairer l'histoire, elles peuvent aussi l'obscurcir. Il s'agit donc de savoir avec quelles précautions nous en devons faire usage. C'est ce que je vais rechercher. L'art de conjecturer a ses règles : lorsque nous les connoîtrons, nous suppléerons quelquefois au silence des historiens, et nous éviterons souvent des erreurs où ils nous auroient fait tomber.

On juge des effets par les causes, et des causes par les effets.

Quiconque sait réfléchir, est conduit par la connoissance des causes à celle des effets, et par la connoissance des effets à celle des causes. Il jugera donc des temps antérieurs, lorsqu'il connoîtra les effets ; et lorsqu'il connoîtra les causes, il jugera des temps postérieurs. Les causes et les effets sont des données d'après lesquelles il pourra corriger les erreurs mêmes des historiens

Tous les hommes se ressemblent par l'organisation, par la manière de sentir, et par les besoins de première nécessité. De-là résulte un caractère général, qui influe sur tout ce qui leur arrive. Ce caractère est le même par-tout; et par conséquent, il tend à produire par-tout les mêmes effets. C'est la première cause des événemens. Caractère général, première cause des événemens.

Les circonstances modifient différemment ce caractère général; et, par les circonstances, j'entends le climat, la nature du gouvernement, le progrès des arts et des sciences. On ne peut plus déterminer les différens caractères qui doivent se former. Ces caractères sont cependant la seconde cause des événemens; et, comme ils sont différens de peuple en peuple et de siècle en siècle, ils causent des révolutions différentes, suivant les temps et suivant les lieux. Circonstances qui modifient ce caractère; autre cause des événemens.

Enfin la troisième cause comprend tous les hasards; c'est-à-dire, tout ce qui, étant une suite d'un ordre général que nous ne pénétrons pas, ne peut être deviné, et n'est connu qu'autant que nous voyons, Les hasards, troisième cause des événemens.

ou que nous l'apprenons de ceux qui en ont été témoins.

Nous jugeons mal des événemens, parce que nous en connoissons mal les causes.

Si les historiens avoient développé toutes les causes, nous serions en état de juger de la vérité des faits qu'ils rapportent. Mais cela n'étoit pas toujours possible. Souvent ils ne l'ont pas su faire, lorsqu'ils l'ont pu ; et souvent même ils n'y ont pas pensé. Ceux qui les premiers ont essayé d'écrire l'histoire des temps antérieurs à leur âge, étoient venus trop tard, pour s'assurer des hasards et des circonstances qui avoient fait des révolutions dans des siècles où ils ne vivoient pas. Ils n'avoient pas assez de philosophie pour démêler ce caractère général, que je regarde comme la première cause des événemens : ils n'avoient pas encore assez observé, pour démêler toutes les circonstances qui le peuvent modifier. Ils n'étoient donc pas capables d'appercevoir toutes les variations dont il est susceptible. Enfin ils n'avoient pas assez de critique pour juger des faits dont la tradition conservoit le souvenir.

Influence des causes.

Dans les commencemens, le caractère

général a dû avoir la principale influence, et produire à-peu-près par-tout des effets semblables. Mais, à mesure que les hommes se sont répandus sur la terre, il s'est formé des nations séparées, qui, se conformant aux lieux qu'elles habitoient, se sont accoutumées à différentes manières de vivre, et dont les caractères ont été d'autant plus différens qu'il y a eu moins de communication entre elles. Cependant le commerce qui s'établit ensuite, porte chez plusieurs les mêmes arts, les mêmes usages, les mêmes mœurs : elles se rapprochent, elles s'imitent, et elles diffèrent tous les jours moins. C'est ainsi qu'après plusieurs révolutions, les choses finissent, à certains égards, comme elles ont commencé.

Ces considérations vous font sentir combien il est difficile de porter la lumière dans l'histoire; et vous verrez souvent que la critique ne fera que répandre des doutes : elle sera plus propre à détruire l'erreur qu'à découvrir la vérité.

Il faut se tenir en garde contre les hypothèses.

Pour vous bien conduire dans ces recherches, il faut vous tenir en garde contre

qui ont peu de fondement.

les hypothèses des écrivains, sur-tout lorsque vous remarquez qu'ils les imaginent dans la vue d'appuyer des systêmes qu'ils ont adoptés trop légèrement. Les hypothèses sont de peu de poids, quand elles portent sur la ressemblance de quelques noms, sur de petites circonstances qu'on borne à un seul lieu et à un seul temps, quoiqu'elles aient pu se répéter bien des fois, sur des calculs qui laissent échapper plusieurs considérations essentielles, sur des traditions vagues ou sur des faits dont on n'a qu'une connoissance imparfaite.

Précautions nécessaires pour donner de la force aux conjectures.

Après avoir pris ces précautions qui vous garantiront de bien des erreurs, vous observerez le peuple dont vous lisez l'histoire; vous observerez ses besoins, sa manière de vivre, ses mœurs, les lieux qu'il a habités et les temps où il s'est fait connoître. Ce sont-là les choses dont il est le plus facile de s'assurer; il en reste des traces jusques dans les traditions les plus confuses: elles se conservent dans les poëtes mêmes, qui se permettent d'ailleurs de tout altérer : et elles suffisent souvent

pour faire juger de la vérité ou de la fausseté d'une narration

Enfin vous remarquerez les faits qui sont hors de doute, et vous rejetterez tous ceux avec lesquels il ne sera pas possible de les concilier. Quelquefois il ne faudra observer qu'un fait pour détruire bien des erreurs, et vous le pourrez trouver dans l'historien même, qui se trompe ou qui veut vous tromper. Alors vous pourrez vous permettre des conjectures, parce qu'elles seront indiquées par les circonstances de temps et de lieu, par le caractère des peuples, et par des faits dont vous serez assuré.

CHAPITRE IV.

Conjectures sur la puissance des premières monarchies et sur les progrès de la population.

Pourquoi on a été porté à exagérer la puissance des anciens peuples.

Vous avez été étonné, Monseigneur, la première fois qu'on vous a parlé de l'origine de Rome. Il y avoit trop loin pour vous d'un petit nombre de cabanes à la capitale d'un grand empire ; et vous avez supposé que Rome a toujours été une ville puissante. Quoique vous commenciez, vous avez de la peine à comprendre que chaque chose a commencé : ou plutôt, parce que vous commencez vous-même, vous n'avez pas encore assez d'expérience pour juger que tout a fait des progrès, et que par conséquent tout a eu un commencement.

Or, Monseigneur, la première fois que les Grecs ont entendu parler des anciennes monarchies, ils n'avoient, comme vous que l'expérience de leur âge : ils commen-

çoient. Ne connoissant donc les anciens peuples que par des traditions confuses, qui n'en montroient pas l'origine, ils n'en voyoient que les temps florissans ; et ces temps ils les étendoient dans tous les siècles. En un mot, ils jugeoient comme vous ; et je suis persuadé que si Romulus eût été le contemporain de Ninus ou de Menès, il passeroit aujourd'hui pour avoir été le souverain d'un vaste empire.

On diroit qu'après la dispersion, les familles deviennent tout-à-coup des nations.

En effet, quoique les chefs de famille, en s'éloignant des plaines de Sennaar, n'aient pu s'établir que dans des déserts; cependant, par-tout où ils arrivent, ils sont rois, ils ont un peuple nombreux, et tout-à-coup les familles se transforment en nations. C'est ainsi que l'Egypte, l'Arabie, l'Inde, l'Assyrie et la Bactriane paroissent déjà de grandes monarchies dès les temps les plus voisins du déluge.

Les mots de *roi* et de *royaume* ont jeté dans l'erreur, parcequ'ils n'ont pas toujours signifié ce qu'ils signifient aujourd'hui.

Mais, dit-on, il y a eu de bonne heure des rois. Il faut donc que les familles se soient multipliées au point de former de bonne heure des corps de nations : car il ne sauroit y avoir de royauté dans des pays où il n'y auroit pas d'habitans. Le

mot de *roi* est donc toute la preuve qu'on a de la grande population de ces temps. Il me semble cependant qu'il faudroit s'assurer de cette population, avant de supposer des royaumes.

Les pères ont été les chefs de leurs familles comme les rois sont les chefs de leurs peuples. Or, si nous supposons que dans les anciennes langues, le mot que nous traduisons par *roi*, n'ait été originairement que l'équivalent de ce que nous entendons par *chef*, il sera naturel de penser qu'à mesure que les familles se seront étendues, la signification de ce mot se sera étendue elle-même, et qu'enfin il aura signifié ce que nous entendons aujourd'hui par *roi*, lorsque les familles seront devenues des nations. C'est en effet de la sorte que les mots passent par extension d'une acception à une autre.

Mais lorsqu'on a commencé à étudier l'histoire, on ne remontoit pas jusqu'aux premiers chefs des familles. On voyoit des peuples, dont les chefs avoient le nom de *rois*, et étoient rois en effet; et on voyoit encore, à travers une tradition aussi

confuse qu'ancienne, que ce mot avoit toujours été en usage. Mais, parce qu'on n'imaginoit pas qu'il eût pu avoir différentes significations, on supposa qu'il avoit toujours eu la même; et on crut voir des monarchies dans des temps où il n'y avoit encore que des familles. Je conjecture donc avec quelque fondement, que ce mot mal entendu a pu tromper les premiers historiens (1).

Est-on bien sûr, par exemple, que Nemrod ait été roi, parce que Moyse dit qu'il est le premier qui ait été puissant sur terre? Puissant! ce mot a-t-il donc une signification absolue, invariable et la même dans tous les temps? L'écrivain sacré veut donc dire que Nemrod étoit puissant pour le siècle où il vivoit, qu'il étoit puissant dans l'opinion de ses contempo-

Il en est de même du mot *puissance.*

(1) Nous sommes dans l'usage de nommer *rois* les chefs des peuples barbares qui ont pillé et ensuite envahi les provinces de l'empire romain. Cependant ils n'étoient pas rois proprement: c'étoient d'ordinaire des chefs qui marchoient à une entreprise à la tête d'une peuplade qui les avoit choisis, ou qui les suivoit librement.

rains. Il faut connoître, par conséquent, cette opinion, pour nous faire une idée exacte de ce qu'on entendoit alors par *puissance.*

Or, Moyse ajoute que Nemrod étoit un chasseur très-habile et très-renommé. Ce n'est donc par sur des sujets, c'est sur des animaux qu'il exerçoit sa puissance. En effet, voilà vraisemblablement ce que signifioit ce mot dans un siècle où, la terre étant couverte de forêts, les hommes avoient à se défendre contre les bêtes féroces. Forcés à se réunir contre ces ennemis communs, ils ne songeoient pas encore à dominer les uns sur les autres; et, s'ils suivoient un chef, c'est qu'il étoit naturel qu'ils se laissassent conduire par celui qu'ils jugeoient le plus habile. Nous ne voyons donc pas un roi dans Nemrod, nous n'y voyons qu'un chef de chasseurs; et, lorsqu'il bâtit Babylone, ce n'est pas qu'il veuille assurer sa royauté, c'est qu'il cherche un asyle contre les animaux qui lui font la guerre.

Je conviens qu'étant souvent à la tête des habitans de Sennaar, il a pu s'ac-

coutumer à en être le chef, qu'on a pu s'accoutumer à lui obéir, qu'il aura insensiblement acquis de l'autorité, et qu'on ne la lui aura pas même contestée. De la sorte, il aura eu une sorte de domination, sans en avoir formé le projet, sans que les autres s'apperçussent qu'il dominoit, et peut-être sans qu'il le sût lui-même. En un mot, il ne se sera pas regardé comme un roi qui commande à des sujets, mais comme un chef qui conduit ses égaux.

Il ne faut pas croire, Monseigneur, que l'ambition de dominer ait été la première passion des hommes. Leurs vues, quelque ambitieuses qu'on les suppose, se bornent ou s'étendent suivant les circonstances. Lorsque vous étudierez l'histoire romaine, vous verrez un temps où il falloit un maître à la république, où il étoit facile de le devenir, et où personne ne pensoit encore à l'être. Je conjecture donc que dans les circonstances où vivoit Nemrod, toute son ambition se bornoit à être reconnu pour le plus grand chasseur de son temps. Comme alors

un des besoins les plus pressans étoit de détruire les animaux que les hommes redoutoient, celui qui se distinguoit en ce genre, étoit assuré d'une grande considération, et vraisemblablement les plus ambitieux ne pensoient qu'à s'y distinguer.

La population a été lente dans les premiers siècles.

Après avoir vu comment les familles ont été prises, par erreur, pour des nations, examinons si elles ont pu se multiplier assez promptement, pour former de bonne heure de grandes monarchies.

Les forêts, dont la terre fut couverte dans l'intervalle du déluge à la dispersion des hommes, ont été sans doute un obstacle à la population. Elle se sera accrue d'autant plus lentement, qu'à la vue des travaux que l'agriculture exigeoit, bien des familles auront préféré la vie pastorale. C'est en effet ce qui est arrivé: Abraham lui-même étoit un pasteur. Or, dans l'état où nous nous représentons la terre, les troupeaux ne pouvoient subsister que le long des rivières. Le reste étoit d'une foible ressource pour eux: c'étoit des bois où il eût été dangereux de s'engager. La vie pastorale ren-

doit donc inutile une grande partie des terres, et, par conséquent, elle ralentissoit les progrès de la population.

Cependant, quoiqu'au temps d'Abraham, il y eût encore des peuples pasteurs, il y en avoit aussi qui, s'étant fixés auparavant, étoient cultivateurs, et formoient des monarchies. Nous avons remarqué qu'en Égypte les rois étoient déjà puissans : mais il n'en étoit pas de même en Asie, du moins à en juger par ceux dont Moyse a eu occasion de parler.

En effet, quelle idée se fait-on de la puissance de Codorlahomor, roi des Élamites, et de celle de ses trois alliés, lorsqu'on voit qu'Abraham n'a besoin que de trois cent dix-huit hommes pour combattre leurs forces réunies, et qu'il les défait? Qu'étoit-ce encore que les rois de la Pentapole, qui portoient le joug de Codorlahomor? nous donnent-ils lieu de penser que la terre de Chanaan, où ils régnoient, fût un pays bien peuplé? Il est vrai qu'on remarque qu'il y avoit alors beaucoup de villes dans cette pro-

vince : mais ces villes étoient peu de chose: Moyse en donne la preuve lui-même.

On peut juger de la population par la consommation. Le luxe, à la vérité, pourroit, d'après cette règle, nous faire croire qu'une ville est plus peuplée qu'elle ne l'est en effet : mais certainement, partout où il y a peu de consommation, il y a peu d'habitans. Il sera donc prouvé que les villes de la Palestine étoient peu peuplées, si elles consommoient peu; et il sera prouvé qu'elles consommoient peu, si elles cultivoient peu de terres.

Aujourd'hui, Monseigneur, un homme qui arriveroit en Italie avec de grands troupeaux, auroit-il la libèrté de les conduire où il voudroit? et les habitans des villes lui permettroient-ils de consommer le produit de leurs champs, s'ils en avoient besoin eux-mêmes pour leur propre subsistance ? Cependant Abraham, ne pouvant subsister dans le même pays avec Loth, parce qu'il leur falloit à l'un et à l'autre de grands pâturages, lui dit : *Vous voyez devant vous toute la terre : retirez-vous d'auprès de moi. Si vous*

allez à gauche, j'irai à droite : et si vous choisissez la droite, je prendrai la gauche.

Ce discours ne prouve-t-il pas qu'il y avoit alors quantité de terres qui n'étoient à personne, parce que personne n'avoit eu besoin de se les approprier? Si les habitans n'en avoient pas abandonné la plus grande partie au premier occupant, comment Abraham et Loth auroient-ils été les maîtres de conduire leurs nombreux troupeaux à droite et à gauche? Remarquons encore qu'il est dit qu'ils se nuisoient l'un à l'autre, et qu'il n'est pas dit qu'il nuisoient aux villes. Les villes ne faisoient donc pas une grande consommation, et, par conséquent, elles ne renfermoient pas un peuple nombreux. On peut même conjecturer qu'il en étoit des autres provinces de l'Asie, comme de la Palestine : car cette expression, *vous voyez devant vous toute la terre,* fait assez entendre que la terre étoit aux peuples pasteurs plutôt qu'aux peuples cultivateurs. Mais j'en ai assez dit pour détruire les idées fausses qu'on se fait de ces premiers temps.

CHAPITRE V.

Conjectures sur les peuples sauvages.

Il est nécessaire d'observer les peuples sauvages.

Nous avons vu des peuples fixés dans les champs qu'ils cultivoient; et nous en avons vu d'autres qui, forcés à changer de lieu, erroient avec leurs troupeaux le long des fleuves. Il nous reste encore à observer les hommes, qui, n'étant ni cultivateurs ni pasteurs, vécurent dès-lors dans les forêts, et perdirent tout-à-fait la trace des arts. Ces sauvages paroissent avoir été les pères de presque toutes les nations; et ils ont toujours laissé quelque chose de leurs préjugés et de leurs mœurs aux générations qui se sont civilisées. C'est une raison pour les observer.

Nous pouvons juger de l'homme sauvage par les besoins qu'il se fait.

Vous savez, Monseigneur, que nos besoins sont les seules causes qui développent nos facultés; et vous voyez, par conséquent, que nous nous ferons une idée

de l'homme sauvage, si nous considérons quels sont ses besoins.

Effet du besoin de nourriture dans l'homme sauvage.

La nourriture est le premier. Or l'homme sauvage n'est pas difficile sur le choix des alimens. Il n'en est presque pas qui ne lui convienne ; et c'est un avantage qu'il a sur les animaux, qui ne peuvent se nourrir que d'une seule espèce de chose. Le gibier, le poisson, les fruits, les végétaux, tout lui est propre. Or, plus il a de moyens de subsister, moins le besoin de nourriture doit exercer ses facultés.

Il ne désire que la nourriture et le repos : il ne craint que la douleur et la faim. Il est sans curiosité : rien ne l'étonne : il n'observe que les choses dont il peut se nourrir : il ne sent pas le besoin d'en observer d'autres. N'a-t-il plus faim ? Il dort ou il végète : il n'a plus besoin de penser, et il ne pense plus. Il ne porte pas la vue sur l'avenir : il est sans prévoyance. Le sentiment de son existence est, en quelque sorte, borné au moment présent : il meurt sans avoir eu une idée de la mort. Voilà à quoi se réduisent

toutes les facultés qu'il doit à ce premier besoin.

Effets que produit en lui le besoin de se garantir des animaux carnaciers.

Son second besoin est de se garantir des animaux carnaciers, dont il pourroit être la proie; et ce besoin développera sur-tout les facultés de son corps. Un sauvage sera vîte à la course, agile à monter sur un arbre, adroit à jeter une pierre. Il fera toutes ces choses mieux que nous, parce qu'il en sent plus le besoin.

Le danger, qui le menace souvent, l'accoutume à avoir le sommeil léger, la vue étendue, l'ouie et l'odorat d'une grande finesse. Les Hottentots ont la vue si longue, qu'ils découvrent des vaisseaux à une distance où nous ne les appercevons qu'avec des lunettes.

Accoutumé dès l'enfance aux intempéries de l'air et à la rigueur des saisons, exercé à la fatigue, et forcé à défendre; nud et sans armes, sa vie et sa proie contre les bêtes féroces, ou à leur échapper à la course, le sauvage doit se faire un tempérament robuste, et presque inaltérable. Toutes les relations confirment cette conjecture. Les facultés du corps sont

donc aussi supérieures dans les sauvages, que celles de l'ame le sont dans les hommes civilisés.

Un troisième besoin pour les sauvages, c'est de vivre par troupes. L'auteur de la nature n'a pas voulu que les hommes vécussent absolument séparés: il les a liés par le besoin qu'ils ont les uns des autres. La mère est nécessaire à l'enfant, et l'enfant l'est lui-même à la mère. La longueur de l'enfance, pendant laquelle ce besoin se fait sur-tout sentir, leur fait une habitude de vivre ensemble; et ils continuent d'y vivre, lorsque ce besoin n'est plus le même. Si les petits des animaux se séparent bientôt de leur mère et la méconnoissent, c'est que leur éducation est courte, et que les mères et les petits sont de bonne heure dans le cas de pouvoir se passer les uns des autres. Effets produits par le besoin de vivre en troupes.

Quand même les hommes ne seroient pas resserrés par ce premier lien, qui suffit pour former insensiblement des familles, ils se rapprocheroient encore, suivant les circonstances où ils sentiroient qu'ils peuvent se donner des secours mutuels. Les

bêtes féroces, qui habitent les forêts comme eux, doivent les forcer à marcher plusieurs ensemble.

Les sauvages vivent donc par troupes. Ils n'ont point de demeure fixe: ils vont de contrée en contrée: ils ne s'arrêtent dans un lieu, qu'autant qu'il leur fournit de quoi subsiter. Ils se nourrissent de fruits; ils se nourrissent de leur chasse, de leur pêche, de tout ce qu'ils trouvent: car ils sont incapables de faire dans une saison des provisions pour une autre.

Tous ceux qui composent une troupe, sont unis par un intérêt commun; et ils ont peu de dissentions entre eux, parce qu'ayant peu de besoins, ils ont peu d'intérêts contraires. Il n'en est pas de même des troupes. Elles se disputent toutes les contrées où elles se rencontrent: toujours armées les unes contre les autres, elles s'accoutument aux plus grandes cruautés: elles se font un point d'honneur d'en commettre: elles se bravent uniquement pour se braver: et les haines, entretenues par des guerres continuelles, semblent tendre à les exterminer.

Si les climats, où elles errent, fournissent sans efforts à leur subsistance, elles n'imagineront pas de chercher dans le travail un autre genre de vie : elles regarderont comme superflus les besoins des nations policées, et elles ne comprendront pas comment on peut se les faire. Si au contraire il leur est difficile de subsister, alors, forcées à cultiver la terre, elles se fixeront, et commenceront à former des sociétés civiles : mais elles conserveront long-temps leur premier esprit de libertinage.

CHAPITRE VI.

Considérations sur les lois.

La société est fondée sur une convention.

Je ne veux, Monseigneur, vous donner pour le moment que quelques notions préliminaires sur une matière que je me propose de traiter plus particulièrement, lorsque la connoissance d'une partie de l'histoire vous aura préparé à l'étudier.

Trop foibles pour veiller séparément à leur conservation, les hommes ont été forcés par les circonstances à se donner mutuellement des secours. Plusieurs ont donc consenti à vivre ensemble, et cet accord est le premier fondement des sociétés.

La fin qu'ils se proposent, est que leur union soit avantageuse à chacun en particulier et à tous ensemble; c'est à cette condition qu'ils s'unissent. Il s'agit donc pour eux de concilier les intérêts différens, et de les faire concourir à un seul et même intérêt général.

Ils avoient tous le même droit à une liberté illimitée : mais, avant leur union, dépourvus de tout secours, ils éprouvèrent que ce droit, que tous avoient également, nuisoit également à tous. Ils sentirent donc la nécessité d'abandonner une partie de leur liberté, pour obtenir en échange les secours dont ils avoient besoin : et la société fut formée, lorsque d'un côté, chacun d'eux se fut engagé à ne rien faire qui pût être contraire au bien de tous, et que de l'autre, tous se furent engagés à protéger ensemble chacun d'eux.

Je ne veux pas dire, Monseigneur, qu'ils ne se sont réunis qu'après s'être bien expliqués sur les conditions de leur union. Ils n'ont pas été dans la nécessité de faire les raisonnemens que je suppose : mais les circonstances, qui les ont conduits, ont, pour ainsi dire, raisonné pour eux. Les obstacles qu'ils trouvoient à leur conservation, lorsqu'ils étoient séparés, suffisoient seuls pour les réunir. Une fois réunis, ils ont senti la nécessité d'agir de concert : agissant de con- Cette convention est tacite.

cert ; ils ont tous concouru au bien de tous, et dès-lors, chacun d'eux a limité sa liberté, ou plutôt, aucun n'a eu le temps d'imaginer qu'il avoit droit à une liberté illimitée.

Ainsi, soit qu'ils s'expliquent, soit qu'ils ne s'expliquent pas, la société est toujours fondée sur leur consentement ; et ce consentement est donné, puisqu'ils continuent de vivre ensemble. Il faut seulement remarquer que les conditions, au lieu d'être expresses, ne sont que tacites.

Lois naturelles

Si des circonstances ont commencé leur union, d'autres circonstances font peu-à-peu découvrir les moyens de la rendre tous les jours plus avantageuse. Les usages qui paroissent les plus propres à cet effet s'introduisent : ils sont reçus par un nouveau consentement tacite ; et ce sont des conventions, qui ont la même force que si elles étoient expresses.

Les conditions, que ces conventions renferment, sont les premières lois des sociétés. On les peut nommer *lois natu-*

relles (1), parce que l'homme n'a pas besoin de méditer pour les découvrir. Tout lui apprend qu'il ne doit pas nuire, s'il ne veut pas qu'on lui nuise ; et qu'il doit secourir s'il veut être secouru. L'expérience suffit pour lui enseigner ces maximes, et elle les lui confirme tous les jours.

Lois positives.

Vous jugez cependant que de pareilles lois ne sont en général ni assez claires, ni assez précises pour assurer la tranquillité. Des usages sont exposés à être combattus par ceux qui ont intérêt à les combattre. Ils peuvent devenir tout-à-fait arbitraires, et pour peu qu'ils le soient, il en naîtra des désordres. On sentit donc la nécessité d'établir la société sur des conditions expresses, confirmées par un consentement solemnel, et ces conditions sont ce qu'on nomme *lois positives*.

Lois civiles.

Les lois naturelles suffisent aux sauvages. A la rigueur, elles peuvent suffire encore aux peuples pasteurs : mais il faut aux peuples cultivateurs des lois

(1) Je dirai ailleurs avec plus de précision ce qu'on doit entendre par lois naturelles.

positives, d'autant plus claires et d'autant plus précises, que les besoins, qui se multiplient, multiplient aussi les intérêts contraires. S'ils continuoient dans tous les temps à se conduire uniquement d'après des usages, ils tomberoient continuellement dans des contradictions, ils seroient exposés à des abus de toute espèce, et les coutumes, qu'ils prendroient pour des lois, autoriseroient les injustices les plus criantes. Vous en verrez plus d'un exemple en étudiant l'histoire.

On nomme *lois civiles* les lois positives que se font les peuples cultivateurs; comme on nomme *sociétés civiles*, les sociétés que forment ces peuples. Or, si vous considérez ces sociétés dans leurs progrès, vous comprendrez que les lois civiles doivent s'y multiplier à mesure que de nouveaux arts font naître de nouveaux besoins.

Il y a plusieurs arts qui sont d'une absolue nécessité aux peuples cultivateurs. Il faut qu'ils inventent les instrumens propres au labourage, qu'ils apprennent à travailler les métaux, qu'ils

déterminent les saisons, et qu'ils bâtissent des villes.

Ces arts précèdent les progrès de l'agriculture, comme la cause précède son effet; et à l'agriculture perfectionnée, succèdent d'autres arts, comme les effets succèdent à leur cause. Le commerce, qui commence, apporte de nouveaux genres de richesses : d'un jour à l'autre, il devient plus florissant, et d'un jour à l'autre, les nouveaux genres de richesses se multiplient. On ne sait plus se borner aux choses absolument nécessaires : on se fait des besoins superflus : les arts de luxe se multiplient ; et les anciennes lois ne peuvent plus suffire. Il en faut de nouvelles, parce que de nouveaux intérêts divisent les citoyens.

Il n'est pas nécessaire que j'entre à ce sujet dans de grands détails. Il me suffit de vous donner pour le moment des notions que je crois préliminaires à l'étude de l'histoire. En observant les peuples, vous verrez naître les lois, vous verrez les gouvernemens se former, et vous acheverez de vous instruire.

CHAPITRE VII.

Conjectures sur les premiers gouvernemens.

Les conjectures sur les premiers gouvernemens, quoique fausses, ont leur utilité.

En continuant d'observer le caractère général de l'esprit humain, et les circonstances où les hommes se sont trouvés pendant la seconde période, nous pouvons faire des conjectures assez vraisemblables sur la manière dont les premières sociétés civiles se sont gouvernées. Si nous nous trompons, nous aurons au moins l'avantage d'avoir étudié le gouvernement dans sa forme la plus simple; et cette étude, vous préparant à le suivre dans toutes les formes qu'il pourra prendre, vous donnera plus de facilité pour vous faire une idée exacte des gouvernemens compliqués.

Le premier gouvernement a été monarchique.

Dans les commencemens, il n'y avoit encore ni rois, ni nations; il n'y avoit que des familles dont le père étoit le chef.

Si, dans la suite, plusieurs familles se sont réunies, c'est que dans les commen-

temens elles se seront trouvées trop foibles contre les bêtes féroces, ou contre d'autres familles ennemies.

Le motif de cette réunion les aura donc forcées à marcher sous un chef; elles auront choisi celui qu'elles jugeoient plus propre à les conduire.

Le gouvernement d'un seul est donc celui que l'usage aura introduit le premier; et ce gouvernement se sera conservé, tant que les familles réunies auront eu à se défendre contre des ennemis communs. Établi sans violence, l'usage le consacre : on s'y accoutume : on n'imagine pas qu'il puisse y en avoir d'autres.

Les peuples ne pouvoient pas encore penser à former des républiques pour se gouverner eux-mêmes. Il falloit que l'abus du pouvoir monarchique amenât cette révolution. Il étoit même naturel qu'on changeât de maître, plutôt que de gouvernement, parce qu'on étoit prévenu pour la monarchie, à laquelle on étoit accoutumé.

Le monarque étoit général, législateur Puissance limitée du monarque.

et juge, Cependant, quelque absolue que paroisse sa puissance, elle n'étoit pas illimitée : les usages y mettoient des bornes. S'il y avoit des coutumes qui lui étoient favorables, il y en avoit qui lui étoient contraires, et qu'il n'auroit pu mépriser sans danger. Il trouvoit même, en quelque sorte, dans les familles, autant de souverains que de chefs : car il n'est pas à présumer que la société, en se formant, ait exigé des pères, qu'ils renonçassent à l'autorité que l'usage leur donnoit sur leurs enfans; et qui étoit telle qu'ils avoient sur eux droit de vie et de mort.

Le roi, quoique chef de tout le peuple, avoit donc à ménager d'autres chefs, qui se faisoient redouter. Ce n'est pas l'amour de la liberté, c'est l'ambition ou l'inquiétude des différens partis, qui occasionnoit des révolutions. Un chef détrôné étoit remplacé par un autre; et le gouvernement républicain ne pouvoit pas s'élever sur les ruines du gouvernement monarchique. L'Asie n'a jamais produit de peuples libres.

La puissance des monarques étoit d'autant plus limitée, que leurs états avoient alors peu d'étendue. Une ville avec son territoire, formoit un royaume. Sous les yeux de tous les sujets, qui au besoin étoient autant de soldats, le roi n'en avoit pas une partie à sa solde, pour gouverner l'autre arbitrairement; et il se voyoit exposé à un soulèvement général, s'il abusoit de son autorité. Ses fonctions étoient de rendre la justice, de marcher à la tête du peuple : il n'étoit législateur qu'autant que ses lois étoient agréables; il paroissoit moins les faire que les proposer.

En effet, il y a lieu de penser que les chefs de famille étoient au moins consultés dans toutes les occasions importantes. Ils étoient trop puissans pour qu'on négligeât toujours de prendre leurs avis. L'usage de ne rien entreprendre de considérable sans leur aveu, sera donc devenu une loi.

Pour avoir plus de poids dans le conseil du prince, il sera sans doute arrivé qu'ils auront conduit avec eux ceux de leurs enfans qui commençoient à se faire

quelque réputation. Dans la suite, ils se seront même fait suivre de toute leur famille; et alors l'usage aura donné à tout le peuple assemblé quelque part dans le gouvernement.

Les premières monarchies sont restées long-temps dans leur état de foiblesse.

Les premières monarchies seront restées long-temps dans l'état de foiblesse où nous nous les représentons, parce qu'on a été long-temps avant de penser à faire des conquêtes. Les rois étoient trop foibles pour former de grandes entreprises; et, s'ils en avoient formé, leurs sujets seroient difficilement entrés dans leurs vues : ils avoient d'autres besoins. Le grand nombre de souverains, que les Israélites trouvèrent dans la Palestine, prouve que les circonstances n'avoient pas encore été favorables à l'agrandissement des monarchies.

D'ailleurs, toute l'histoire vous convaincra qu'en général les hommes n'imaginent de faire une chose que lorsqu'ils en ont déjà vu des exemples, et que, par conséquent, il faut, pour qu'on projette de la faire, qu'elle ait déjà été faite sans avoir été projettée. On n'aura donc ambitionné d'être conquérant, que lorsqu'on aura vu des

conquérans, qui l'étoient sans avoir pensé à l'être.

Les premières monarchies étoient même trop séparées pour former des entreprises les unes sur les autres. Il est vraisemblable que les différens peuples, qui s'étoient fixés, avoient laissé entre eux des montagnes et des forêts, parce qu'ils auront choisi, pour s'établir, les lieux les plus faciles à cultiver. Le discours d'Abraham à Loth, *vous voyez devant vous toute la terre*, paroît prouver que les villes étoient en général fort éloignées les unes des autres, et qu'elles abandonnoient aux peuples pasteurs la plus grande partie des terres.

Elles ne pouvoient pas s'agrandir par des conquêtes.

Il est vrai que nous voyons une espèce de conquérant dans Codorlahomor, et c'est le plus ancien dont il soit parlé. Mais il a vécu sur la fin de la période que nous observons, et d'ailleurs son expédition dans la Palestine, est une preuve des grands intervalles que les monarchies laissoient entre elles. Elam, dont il étoit roi, est la Perse même. Car, si toutes les contrées, qui séparoient la Perse de la Palestine, avoient été occupées par des

peuples cultivateurs, ils auroient eu bien des conquêtes à faire pour porter la guerre aux rois de la Pentapole.

Les peuples pasteurs ont les premiers imposé des tributs.

Les peuples cultivateurs étoient donc peu faits pour être conquérans. Il n'en étoit pas de même des peuples pasteurs. Ne pouvant subsister qu'autant qu'ils changeoient continuellement de lieu, ils faisoient souvent, sans doute, des incursions dans les pays cultivés. S'ils ne pouvoient pas s'en rendre maîtres, ils pouvoient au moins les piller, et dans les commencemens, ils n'avoient pas d'autre objet.

Après plusieurs guerres de cette espèce, les sociétés civiles, ayant éprouvé qu'elles ne pouvoient pas défendre leur récolte contre des irruptions subites, consentirent à payer un tribut pour n'être plus exposées au pillage; et de la sorte, le chef d'un peuple pasteur put avoir des rois tributaires dans toutes les provinces qu'il parcouroit, et par conséquent dans des lieux fort éloignés les uns des autres.

Ces tributs devoient naturellement se multiplier. Ce fut assez d'en payer à un chef, pour être forcé d'en payer à plusieurs.

Les sociétés civiles se trouvèrent donc hors d'état de satisfaire à tous leurs engagemens; et les guerres, qu'elles avoient cru éviter, recommencèrent plus vivement que jamais.

Ils ont été les premiers conquérans.

Voilà le temps où commencent les conquêtes. Un peuple cultivateur est vaincu, il est exterminé, ou réduit en esclavage; et les vainqueurs s'établissent dans le pays qu'ils ont conquis. Il se pourroit que Codorlahomor fût le chef d'une troupe errante, qui venoit de se fixer. Si, de tous temps, il eût été établi dans la Perse, il seroit difficile de comprendre qu'il eût eu des rois tributaires dans la Palestine.

Je conjecture donc que les peuples pasteurs ont été les premiers conquérans. Tels en effet paroissent avoir été les peuples, qui ont conquis une partie de l'Égypte dans le cours de cette période. Mais ces conquérans, une fois fixés, se contentoient d'étendre leur domination sur les peuples voisins. Ils n'imaginoient pas de traverser des vastes déserts pour subjuguer des nations éloignées: ou si, comme Codorlahomor, ils voulurent en exiger le tribut qu'ils leur avoient autrefois imposé, ils éprouvè-

rent des obstacles qui durent les dégoûter de pareilles entreprises.

Il n'étoit pas facile de conserver des conquêtes.

Il n'étoit pas même facile dans ces temps, de conserver sous sa domination les peuples voisins qu'on avoit subjugués. Toujours prêts à secouer un joug, auquel ils n'étoient pas accoutumés, ils n'attendoient que le moment de pouvoir s'y soustraire : et on ne pouvoit pas les assujettir, comme on les pouvoit vaincre. Il auroit fallu avoir toujours sur pied des troupes soudoyées : il auroit fallu élever des places fortes ; et, au défaut de ces moyens, il auroit fallu une politique bien adroite, et bien supérieure à des temps où l'art de gouverner étoit tout-à-fait ignoré. Les grandes monarchies sont l'ouvrage de plusieurs siècles.

On faisoit la guerre pour piller et pour exterminer, plutôt que pour conquérir.

Dans l'impuissance de retenir les peuples sous le joug, il devoit arriver, et il arriva en effet, que les conquérans les plus ambitieux ne portèrent leurs armes au loin que dans la vue de piller et de détruire. Ils dévastoient tout sur leur passage : ils exterminoient les nations : ils ne laissoient la vie que pour donner des fers, et sans

avoir reculé leurs frontières, ils revenoient avec du butin et des esclaves.

Vous voyez Monseigneur, que les premières monarchies sont bien éloignées de cette grandeur qui éblouit aujourd'hui les peuples, et qui malheureusement éblouit aussi les monarques.

CHAPITRE VIII.

Conjectures sur le culte religieux des anciens peuples.

Ancienneté de l'idolâtrie.

LE culte d'un seul Dieu, créateur de toutes choses, se conserva tant que les enfans de Noé se souvinrent de l'arche qui les avoit sauvés. Mais, dans la dispersion, la religion s'altéra, et, bientôt après, elle fut tout-à-fait défigurée. Il faut que le polythéisme ait été bien prompt et bien rapide, puisque les ancêtres d'Abraham adoroient les idoles, et que les traditions profanes les plus anciennes nous représentent tous les peuples plongés dans l'idolâtrie.

Nous allons, Monseigneur, observer les hommes dans cet état où ils ont oublié le Dieu qui les a faits. Plus vous réfléchirez sur les erreurs où ils tombent, lorsqu'il les abandonne, plus vous sentirez ce qu'ils lui doivent, lorsqu'il les éclaire. C'en est assez pour vous faire comprendre l'importance de cette recherche.

L'homme semble chercher la divinité dans toutes les choses qui l'avertissent de sa dépendance; et si sa vue, couverte d'un nuage, ne perce pas jusqu'au vrai Dieu, il s'arrête sur ce qu'il voit, et il prend pour autant de dieux tous les objets dont il dépend.

L'homme croit voir la divinité dans tous les objets dont il dépend.

Le soleil, sans doute, a été la première divinité des nations idolâtres. Ses bienfaits paroissoient exiger un culte, et ce culte remonte à la plus haute antiquité. On voit les peuples chercher dans le feu un symbole propre à leur rendre cette divinité toujours présente, conserver ce feu avec superstition, et l'adorer.

Les astres ont été les premières divinités des nations idolâtres.

Du culte du soleil, on passa au culte de la lune, des astres, des cieux, de la terre, de ses parties, de la nature entière; en un mot, le culte ne se dirigea que sur des objets sensibles, parce que ce sont-là des objets que les hommes regardoient avec crainte ou avec amour, et qu'ils ne portoient pas leurs regards au-delà.

L'astronomie a été une des premières études des peuples cultivateurs. Le besoin

Comment le polythéisme devint un système d'erreurs.

fit faire les premières découvertes: la curiosité en fit faire de nouvelles, et on crut bientôt connoître parfaitement les cieux. Alors on fit un mélange des observations astronomiques et des dieux qui étoient adorés : les vérités et les mensonges se confondirent, et le polythéisme parut une science raisonnée.

Les Égyptiens et les Assyriens, qui ont les premiers cultivé l'astronomie, ont aussi les premiers donné naissance aux systêmes d'erreurs que les idolâtres ont adoptés. Ces peuples, de tous temps, peu capables d'apprécier les expressions dont ils se servoient, ont toujours aimé les hyperboles et les allégories; et ce goût, entretenu et augmenté par l'usage de l'écriture hiéroglyphique, a été la source d'une multitude d'opinions absurdes. Les allégories, employées dans les hiéroglyphes, passant dans le langage, perdirent insensiblement leur sens figuré : on s'accoutuma peu-à-peu à les prendre littéralement, et elles furent une occasion de personnifier la nature, ses différentes parties, tout, jusqu'aux êtres moraux. On donna à cha-

cune de ces choses différens caractères; on les fit agir, et on crut expliquer l'origine, la formation et l'ordre de l'univers. Uu système de cosmogonie, déjà fort absurde par lui-même, le devint tous les jours davantage par les nouvelles allégories dont on l'enveloppoit. Susceptible de mille interprétations différentes, il prit avec le temps toutes les formes que l'imagination voulut lui donner; et c'est alors que tout devint dieu, le chaos, le jour, la nuit, le sommeil, les songes, les passions, les vertus, les vices, en un mot, tout ce qui pouvoit être regardé comme objet de crainte ou d'amour.

C'est à ce goût pour les allégories qu'il faut attribuer l'origine du culte rendu aux animaux. Sans doute les animaux ne furent d'abord employés, dans l'écriture hiéroglyphique, que comme des signes propres à faire connoître les différens caractères des dieux: mais vous comprenez que c'en fut assez pour confondre dans la suite le symbole avec la divinité. On crut qu'un dieu avoit pris la figure d'un animal, parce que cet animal avoit été choisi pour

Culte rendu aux animaux.

le caractériser. Ce merveilleux plut : ces métamorphoses parurent naturelles; et on en imagina uniquement pour le plaisir d'en imaginer. Je conjecture que l'opinion de la métempsycose est également née de quelques allégories, qui ont donné lieu de penser que le même homme avoit passé par plusieurs métamorphoses.

Toutes ces absurdités n'appartiennent pas sans doute aux temps antérieurs à la vocation d'Abraham : mais j'anticipe pour n'y plus revenir. Il nous reste à parler du culte rendu aux hommes. Voyons comment il a pu s'introduire.

Culte rendu aux hommes.

Aussi-tôt que les hommes ont eu des chefs, ils ont su leur donner des démonstrations de leur crainte, de leur reconnoissance, de leur amour et de leur respect. Mais on ne peut pas dire qu'aussi-tôt qu'ils ont connu des dieux, ils ont su les honorer : on ne peut pas même dire qu'ils se sont fait des dieux, aussi-tôt qu'ils se sont fait des chefs. Les hommages rendus aux chefs, sont donc antérieurs au culte rendu aux dieux.

La première fois que les peuples ont

voulu établir un culte, c'est-à-dire, la première fois qu'ils ont voulu donner à la divinité des marques extérieures de respect et d'amour, ils n'ont donc pu faire autre chose, que de se servir des démonstrations dont ils se servoient déjà pour témoigner ces sentimens à leurs chefs : et, par conséquent, les hommages qu'ils rendoient à leurs chefs, ils les ont rendus aux dieux.

On croit que dès les commencemens des sociétés, on a imaginé de mettre parmi les dieux, les citoyens qui avoient rendu de grands services ; et on accuse les hommes qui ont été adorés les premiers, d'avoir voulu usurper les honneurs divins. On suppose que, dans tous les temps, on a su, comme aujourd'hui, distinguer entre les démonstrations d'amour et de respect qu'on doit à la divinité, et les démonstrations d'amour et de respect qu'on rend aux grands de la terre ; et on juge, en conséquence, que c'est par dépravation qu'on a confondu ces choses.

Il me semble néanmoins que cette erreur est dans son origine, une méprise,

plutôt qu'une profanation; et je conjecture qu'il en est des apothéoses comme des conquêtes : on n'en a fait avec dessein, qu'après qu'on en a eu fait sans avoir eu dessein d'en faire.

En effet, le culte rendu à la divinité, ayant été imaginé d'après les hommages rendus aux chefs, on ne pouvoit parler d'un roi, dont la mémoire étoit chère, que comme on auroit parlé d'un dieu. Les marques d'amour, de respect, de reconnoissance, les titres, les noms, tout étoit commun. Par-là, tout fut bientôt confondu. Les dieux devinrent des hommes, et les hommes devinrent des dieux. Telle est l'origine de ces fables, qui, d'un côté, font régner les dieux sur la terre, leur donnent nos passions, nos vertus, nos vices, et qui, de l'autre, placent les souverains dans les cieux, et leur confient le gouvernement de l'univers. Il étoit naturel de confondre dans une même personne, les actions d'un roi et les attributs d'une divinité : il seroit même difficile de comprendre que cela ne fût pas arrivé.

Dès qu'une fois ce désordre a été intro-

duit, c'est alors qu'on a fait des apothéoses avec le projet d'en faire : c'est alors qu'il s'est trouvé des monarques qui ont voulu jouir des honneurs divins, et qu'on a vu des peuples empressés à les leur offrir.

Trois sortes de divinités.

D'après les observations que nous venons de faire, on peut distinguer trois sortes de divinités dans le polythéisme des anciens peuples. Les premières habitoient les cieux, et elles se multiplièrent à mesure qu'on remarqua des astres auxquels on crut pouvoir attribuer quelque influence. Les secondes n'étoient que des idées allégoriques, qui, ayant servi à expliquer de mauvais systémes de cosmogonie, furent prises pour les dieux qui avoient formé le monde. Enfin, les dernières sont des hommes que l'ignorance confondit avec les dieux, parce que le culte religieux ne différoit pas des hommages rendus aux grands de la terre. Tout cela ensemble a fait un chaos qu'il n'est plus possible de débrouiller.

Comment le culte religieux s'établit.

Vous voyez, Monseigneur, que le culte idolâtre s'est formé comme tous les autres établissemens. Il est l'ouvrage des circons-

tances : il a été modifié différemment suivant les opinions que le hasard a fait naître : et, ayant été reçu par un consentement tacite, il a été consacré par les coutumes, qui ont été généralement adoptées.

Les monarques, parce qu'ils présidoient à tout, ont présidé à ce culte. Cependant, ils n'en sont pas les premiers instituteurs : ils y ont seulement coopéré, comme ils coopéroient à tous les usages qui s'établissoient.

Le sacerdoce étoit donc réuni dans leur personne avec le sceptre. Les monumens des nations les plus anciennes le prouvent : d'ailleurs il étoit naturel que, dans les cérémonies religieuses, ils continuassent d'être les chefs du peuple.

Il y a eu des guerres, avant qu'il y ait eu une discipline militaire : de même, il y a eu un culte, avant que les cérémonies religieuses aient été réglées. A mesure que la société s'éclaira, on reconnut qu'il importoit d'avoir quelque chose de mieux déterminé sur l'un et l'autre de ces objets ; et alors le monarque, en qualité de pontife, fit des réglemens sur le culte ; comme,

en qualité de général, il en fit sur la discipline militaire.

Il choisit parmi les cérémonies reçues : il en rejeta quelques-unes, il fit quelques changemens à d'autres, et il parut à la postérité le premier auteur du culte qu'il n'avoit fait que régler. Ses réglemens, s'ils furent faits avec sagesse, affermirent son autorité, donnèrent de la force aux lois et adoucirent les mœurs du peuple.

Tant que sa domination fut bornée au territoire d'une ville, il put exercer lui seul les fonctions de pontife et celles de général. Mais, ne pouvant plus vaquer également aux unes et aux autres, lorsque sa domination fut plus étendue, il partagea le sacerdoce avec des citoyens qu'il choisit à cet effet, et il resta le premier des pontifes. Sur la fin de la seconde période, il y avoit déjà des corps de prêtres en Égypte.

Par cet établissement, les prêtres, se trouvant n'avoir d'autres intérêts que ceux du monarque, eurent beaucoup d'influence dans le gouvernement. Ils furent regardés commes juges souverains de tous les diffé-

rends qui pouvoient naître; et ils jouirent d'une autorité et d'une considération qu'ils devoient à leur caractère et à l'opinion qu'on avoit de leur savoir.

Utilité des conjectures précédentes.

Si mes conjectures ne sont pas le tableau exact de ce qui est arrivé dans des siècles aussi peu connus, elles vous font voir au moins les effets qu'a dû produire le caractère général de l'esprit humain, dans les circonstances où nous avons supposé les hommes. Vous avez vu le commencement des lois, de l'idolâtrie et des monarchies: vous avez vu celui de la puissance royale. qui comprenoit alors le pouvoir législatif, le pouvoir sacerdotal, et le commandement des armées: enfin, vous avez vu le commencement de tout ce qui a concouru à former les sociétés civiles. Voilà, Monseigneur, ce que je m'étois proposé de mettre sous vos yeux; et il me semble que les observations que nous avons faites, doivent vous préparer à étudier l'histoire avec plus d'intelligence.

CHAPITRE IX.

Troisième période de 430 ans, depuis la vocation d'Abraham jusqu'à la loi écrite.

NINUS et Sémiramis n'ont pu régner que dans cette période, et nous pouvons adopter l'opinion qui fait commencer l'empire d'Assyrie à la prise de Babylone par Ninus, sur la fin du sixième siècle, après le déluge. Je dis que *nous pouvons adopter cette opinion*, parce qu'il nous importe peu de savoir si elle est vraie, ou si elle est fausse. Cet empire a fini sous Sardanapale, plus de huit cents ans après la mort de Ninias, et cet intervalle est tout-à-fait inconnu. Les Assyriens.

C'est sur la fin de cette période que paroît avoir régné Sésostris, le plus célèbre des monarques qui ont gouverné l'Égypte. Destiné par son père à la conquête du monde, il fut élevé avec tous les enfans mâles qui naquirent le même jour que lui; L'Égypte sous Sésostris.

et, comme eux, il s'endurcit aux fatigues et aux travaux de toute espèce.

Monté sur le trône, son premier soin fut d'assurer la tranquillité de ses états, et de prévenir les troubles qui auroient pu naître en son absence. Dans cette vue, il divisa l'Égypte en trente-six Nomes ou provinces, dont il donna le gouvernement à autant de personnes de confiance. On ajoute qu'il fit un nouveau partage des terres, et qu'il les distribua aux habitans par égale portion, ce qui auroit dû souffrir de grandes difficultés dans un pays qui pour lors nourrissoit, dit-on, vingt-sept millions d'habitans. Comment les grands propriétaires se seroient-ils laissé enlever leurs possessions ? et comment Sésostris, après les avoir mécontentés, auroit-il pu s'éloigner, et ne pas exposer son royaume à de grands troubles ? Mais cette histoire, qui peut être vraie pour le fond, est romanesque dans bien des circonstances.

Il distribua encore, dit-on, ses sujets en autant de classes que de professions; et il ne permit point aux enfans de quitter le métier de leurs pères, quand même ils au-

roient eu plus de talens pour tout autre. Mais cet usage, tout-à-fait contraire aux progrès des arts, paroît avoir été plus ancien que ce monarque, et a été commun à tous les peuples de l'Asie.

Après avoir tout réglé, Sésostris leva des troupes; et il en donna le commandement aux jeunes gens avec lesquels il avoit été élevé. Ils avoient alors quarante ans comme lui, et on prétend qu'il en restoit mille sept cents : ce qui ne peut être, parce qu'il auroit fallu qu'il fût né en Égypte plus de dix mille enfans par jour, et qu'il y eût eu plus de soixante millions d'habitans (1).

On dit que l'armée de Sésostris étoit de six cent mille hommes de pied, de vingt-quatre mille chevaux, de vingt-sept mille chariots armés en guerre, et qu'il avoit encore sur la mer rouge, une flotte de quatre cents vaisseaux. Après avoir défait les Éthiopiens et les avoir rendus tributaires, il subjugua les Arabes, il sou-

(1) Voyez le calcul que fait à ce sujet M. Goguet, Orig. des lois, 2 part. liv. 1, ch. 3.

mit toutes les parties occidentales de l'Asie; et, ayant passé l'Hellespont, il termina ses conquêtes dans la Thrace, où le défaut de vivres manqua faire périr son armée. Selon quelques-uns, il passa le Gange, il traversa les Indes, et il pénétra jusqu'à l'Océan oriental.

Il n'employa que neuf ans à cette expédition. De retour, il éleva un mur depuis Péluse jusqu'à Héliopolis, pour fermer l'Égypte aux peuples mêmes qu'il avoit vaincus; et il ne parut occupé qu'à mettre ses états à l'abri d'une irruption semblable à celle qu'il venoit de faire.

Il n'imagina donc pas de reculer les bornes de sa monarchie. Il avoit dévasté des provinces, il avoit pillé des peuples, il avoit fait des captifs : ce fut-là tout le fruit de son entreprise, et c'est aussi, comme nous l'avons remarqué, tout ce qu'on entendoit par *faire des conquêtes*, dans ces temps où, par la même raison qu'il étoit facile de s'ouvrir un pays, il étoit difficile de le conserver.

Pendant la paix, il bâtit des temples, il éleva des obélisques; et, coupant l'Égypte

par de nouveaux canaux, il favorisa le commerce intérieur, facilita l'arrosement des terres, et opposa une nouvelle barrière aux invasions des ennemis.

Avant lui, on n'avoit mis les villes à l'abri des inondations du Nil, qu'en contenant ce fleuve par des digues, qui, pouvant se rompre, exposoient les habitans à être submergés. Il fit construire des chaussées, sur lesquelles les villes, qu'on bâtit, parurent, dans le temps des débordemens, comme des îles au milieu des eaux : on remarque, au reste, qu'il n'employa à ces ouvrages aucun Égyptien, et qu'il n'y fit travailler que les captifs qu'il avoit faits dans ses expéditions.

On assure qu'il atteloit à son char les souverains des nations vaincues, lorsqu'ils lui apportoient les tributs qu'il leur avoit imposés. Cette idée de grandeur, toute fausse qu'elle est, paroît s'associer avec celle qu'on se faisoit alors d'un conquérant. Il étoit naturel de traiter en captifs les rois mêmes, puisqu'on ne prenoit les armes que pour faire des captifs. Cependant il y a lieu de croire que les rois,

qui étoient trop voisins pour ne pas redouter Sésostris, étoient aussi les seuls qui s'exposoient à cette humiliation.

Il paroît que les révoltes avoient été fréquentes sous les prédécesseurs de Sésostris. C'est qu'ils avoient formé leur monarchie des débris de plusieurs royaumes, et que, par conséquent, ils ont eu long-temps à combattre des partis, qui devoient toujours se relever, tant qu'ils n'étoient pas tout-à-fait détruits. Pour prévenir de pareils soulèvemens, qui n'étoient plus à craindre, Sésostris amollit les Égyptiens. Mais, Monseigneur, il est, pour un souverain, un moyen plus sûr de maintenir son autorité : c'est de la faire aimer. S'il règne plus despotiquement après avoir énervé ses sujets, il ne règne pas plus sûrement, parce qu'il manque de soldats pour défendre ses provinces contre l'étranger. Aussi l'Égypte sera-t-elle conquise, toutes les fois qu'elle sera attaquée. D'autres monarchies vous prouveront combien cette politique, attribuée à Sésostris, est condamnable.

On voit que l'Égypte a été florissante sous les successeurs de ce conquérant. Mais,

jusqu'à Bocchoris, nous connoissons peu les événemens de leur règne. Celui-ci régnoit environ neuf cents ans après Sésostris.

Les Phéniciens puissans par le commerce.

Les Phéniciens, si célèbres dans l'antiquité, ont commencé, dans le cours de cette période, à se rendre puissans par le commerce; et Sidon, leur capitale, pouvoit être dès-lors une ville florissante. Situés sur les côtes de la Palestine, dans un pays ingrat et stérile, ils ont été de bonne heure industrieux, parce qu'ils ont eu besoin de l'être. Des ports commodes sembloient leur ouvrir la mer : le mont Liban et d'autres montagnes leur offroient des bois de construction. Il ne faut donc pas s'étonner si, dans la nécessité d'aller chercher au loin des ressources qu'ils n'avoient pas chez eux, ils se sont appliqués à la navigation. Pour se rendre puissans sur terre il eût fallu livrer des combats : il ne falloit que de l'industrie pour le devenir sur mer, où ils n'avoient point de concurrens.

Maîtres de la méditerranée, ils s'enrichirent par le commerce. Ils pourvurent

d'abord aux besoins d'absolue nécessité : ils s'en firent bientôt après de superflus: ils créèrent de nouveaux arts, et il paroît qu'ils firent à cet égard des progrès rapides.

On a remarqué que les Phéniciens ont eu les premiers des villes fortifiées. Ils en avoient dans le temps des guerres qu'ils ont soutenues contre les Israélites, ce qui prouve qu'ils en avoient sur la fin de cette période. En effet, c'étoit à eux, plutôt qu'aux autres peuples, à se mettre à l'abri des invasions auxquelles on étoit alors exposé: car ils avoient plus à perdre, et cependant le commerce, auquel ils s'adonnoient uniquement, les rendoit moins propres au métier des armes. Voilà à-peu-près, pour ces siècles, tout ce que nous savons des Phéniciens.

La Grèce lors des Titans.

Avec cette période commencent les temps fabuleux de la Grèce, jusqu'alors tout-à-fait inconnue.

De toutes les colonies venues d'Orient dans cette contrée, la plus ancienne dont l'histoire profane ait conservé quelque souvenir, c'est celle des Titans, qui passèrent le Bosphore au commencement de cette

période, ou à la fin de la précédente. Alors les peuples de la Grèce étoient les Pélasges, les Aones, les Hiantes, les Lélèges, et d'autres dont on ne connoît que les noms. Barbares au point d'errer sans chefs et sans discipline, ils n'avoient d'autres retraites que les antres et les cavernes; ils ne faisoient point usage du feu ni des alimens convenables à l'homme, et ils étoient féroces jusqu'à se manger les uns les autres.

On représente Ourane, père des Titans, comme un conquérant qui étend son empire sur la Thrace, la Grèce, l'Italie, les Gaules et l'Espagne. On veut dire, sans doute, que, dans toutes les parties de l'Europe qu'il parcouroit, il faisoit fuir devant lui les troupes de sauvages, ou qu'il en forçoit quelques-unes à le suivre. En effet, on ne peut conquérir que des peuples cultivateurs. Ils sont dans la nécessité de subir le joug, parce qu'ils tiennent aux champs qu'ils cultivent. Quant aux sauvages, pour qui tous les lieux sont égaux, ils fuient lorsqu'ils ne sont pas les plus forts; et comme on ne sauroit les chasser à-la-fois de toutes leurs retraites, on leur en laisse

plusieurs pour une qu'on leur enlève. Comment les Titans auroient-ils étendu leur domination sur plusieurs provinces de l'Europe? ils n'ont point bâti de villes, ils vivoient sous des tentes, ils n'étoient eux-mêmes qu'une troupe errante. Ils ne dominoient donc que dans les cantons qu'ils habitoient; et, pour se soustraire à eux, il suffisoit de s'éloigner.

La Grèce alors n'avoit point de culte public; et, en effet, il ne pouvoit pas y en avoir parmi des sauvages, qui n'avoient ni chefs ni discipline. On ne peut pas même dire quelle idée ils se formoient des dieux, et on voit qu'ils ne les distinguoient pas encore par des noms différens. Ce sont les Titans qui, les premiers, leur apportèrent le culte de Saturne, de Jupiter, de Cérès, etc. Ce qui a fait conjecturer que cette colonie venoit d'Égypte, où ces dieux étoient honorés de temps immémorial.

Dans la suite les Grecs confondirent les dieux avec les Titans, qui les leur avoient apportés: et, en conséquence, ils regardèrent comme des guerres que les dieux s'étoient faites, celles qui s'étoient élevées

parmi les Titans, et dont il restoit une tradition confuse. Telle a été la première origine des fables de la Grèce.

La colonie errante des Titans se détruisit elle-même par les guerres que se firent les chefs. Il ne resta de toute cette race qu'Inachus, qui s'établit dans le Péloponèse, et qu'on regarde comme le fondateur du royaume d'Argos. Cependant il paroît que ce prince n'a fait aucun établissement fixe, et qu'il vivoit sous des tentes. Il eut deux fils, Phoronée et Egialée : le premier bâtit Argos, et le second fonda le royaume de Sicyone.

Déluge d'Ogygès.

Ogygès, contemporain d'Inachus, régnoit dans l'Attique. Il eut de son mariage avec Thébé, fille de Jupiter, un fils nommé Eleusinus, qui bâtit la ville d'Eleusis. C'est pendant son règne que l'Attique a été ravagée par une inondation, dont le souvenir s'est conservé sous le nom de *déluge d'Ogygès*.

La Grèce retombe dans la première barbarie.

Il n'y avoit donc encore dans toute la Grèce que deux villes, Argos et Eleusis ; mais elles sont l'époque de la révolution qui va tirer les Grecs de la barbarie.

Ce commencement de police est dû aux connoissances que les Titans avoient apportées : c'est tout l'effet qu'a produit leur irruption. D'ailleurs la Grece retomba bientôt dans son premier état ; et elle n'en fut retirée que plus de deux siècles après lorsque de nouvelles colonies vinrent d'Egypte et de Phénicie.

Cécrops règne dans l'Attique. 1582 ans avant l'ère vulgaire, Cécrops, originaire d'Egypte, aborda dans l'Attique, où Actée, qui régnoit alors, lui donna sa fille en mariage. Ayant succédé à ce prince dans un temps où des pirates et des brigands infestoient l'Attique, il fit sentir à ses sujets combien il leur importoit de se mettre à l'abri de pareilles incursions. Il leur apprit l'art de bâtir, et il fonda une ville qu'il nomma Cécropie.

Cependant les Grecs n'avoient aucune idée de l'union conjugale : ils n'en avoient que de fort confuses de la divinité, et des hommages qui lui sont dûs. C'est Cécrops qui, le premier, institua le mariage : il régla le culte : enfin il établit plusieurs tribunaux, et entre autres le fameux aréopage.

Règne de Cranaüs. Déluge de Deucalion.

Après un règne de cinquante ans, il mourut sans laisser de prostérité; et Cranaüs, Athénien, lui succéda. Deux événemens ont rendu ce dernier règne mémorable. Le premier est le jugement rendu par l'aréopage, lorsque Mars et Neptune, deux princes qui régnoient dans la Thessalie, soumirent leur différend à la décision de ce tribunal. Le second est le déluge de Deucalion, fils de Prométhée, qui régnoit sur le mont Parnasse et dans la basse Thessalie.

Conseil des Amphictyons.

Après neuf ans de règne, Cranaüs fut chassé par Amphictyon, dont on ignore l'origine. Alors régnoit aux Thermopyles un autre Amphictyon, fils de Deucalion. C'est celui-ci qui forma une confédération de douze villes grecques, dont les députés devoient se rendre deux fois l'année aux Thermopyles. Cette assemblée, qui deviendra célèbre, fut nommée *le conseil des Amphictyons* (1).

Cadmus apporte aux Grecs l'écriture alphabétique.

C'est pendant le règne d'Amphictyon, roi d'Athènes, soixante-trois ans après

(1) M. Freret croit que ce conseil n'a été créé que 60 ou 80 ans après la guerre de Troie: mais j'ai suivi l'opinion la plus commune.

Cécrops et 1519 avant J. C., que Cadmus apporta aux Grecs l'écriture alphabétique et plusieurs arts. Maître de la Béotie après plusieurs combats, il bâtit la Cadmée; et, pour repeupler le pays, dont il avoit chassé les premiers habitans, il offrit un asyle à tous ceux qui se réfugieroient auprès de lui. Il est le premier qui ait introduit cet usage en Grèce. L'histoire de sa postérité a été une suite de malheurs et de catastrophes tragiques.

Arrivée de Danaüs.

Enfin, huit ans après l'arrivée de Cadmus, Danaüs vint d'Égypte dans l'Argolide, et enleva la couronne à Gélanor, le dernier des descendans d'Inachus.

Vers le temps où ces dernières colonies s'établissoient, Sésostris montre les arts au nord de la Grèce.

Voilà les colonies qui ont le plus contribué à policer les Grecs. C'est vers le temps qu'elles s'établirent, que Sésostris, autant qu'on le peut conjecturer, pénétra dans la Thrace, et montra les arts aux peuples de l'Asie mineure, et à ceux du nord de la Grèce. A cette époque, les Grecs commencèrent à sentir la nécessité de se réunir, soit pour résister aux entreprises des étrangers, soit pour jouir des arts qui leur avoient été apportés.

CHAPITRE X.

Qu'il étoit difficile aux Grecs de se policer.

L'histoire de la Grèce est une des plus instructives.

L'HISTOIRE de la Grèce est, en quelque sorte, un abrégé de toutes les révolutions possibles. Après nous avoir représenté les Grecs dans l'état le plus grossier et le plus barbare, elle nous montre le commencement des arts et des sociétés; et, nous faisant observer ces choses depuis leur origine jusqu'à leur perfectionnement, et depuis leur perfectionnement jusqu'à leur décadence, elle nous fera remarquer dans tous les genres d'études, les progrès et les erreurs de l'esprit humain. Les Grecs perfectionneront les arts qui leur ont été apportés: ils en créeront de nouveaux; ils feront une étude particulière de la législation: ils imagineront de nouvelles formes de gouvernement; et ils cultiveront avec passion toutes les sciences. Vous jugez donc,

Monseigneur, combien leur histoire doit être instructive. Mais pour vous préparer à l'étudier avec fruit, il faut nous arrêter quelque temps sur les premiers siècles : il faut tâcher de démêler dans ces commencemens, les circonstances, dont l'influence s'étendra jusques dans les siècles suivans.

La disposition des différentes provinces de la Grèce paroissoit interdire tout commerce aux Grecs, et devoit faire durer la barbarie.

La Grèce est coupée par une chaîne de montagnes, qui, formant plusieurs sinuosités, et jetant des branches de côté et d'autre, la divise en plusieurs vallées, et élève autour de chacune, des enceintes qui les ferment presque de toutes parts.

Cette disposition ne permettoit pas aux étrangers de pénétrer facilement dans l'intérieur: elle étoit même un obstacle à la communication des sauvages ; et les troupes, passant rarement d'un canton à un autre, erroient sur les montagnes et dans les vallées où chacun se trouvoit.

En considérant cette position des différentes parties de la Grèce, on voit que les sauvages qui l'habitoient, ne pouvoient se policer que bien lentement. En effet, il y a deux choses également certaines: l'une,

que les hommes ne font des découvertes, qu'autant qu'ils ont des besoins; l'autre qu'ils ne conservent leurs découvertes, qu'autant qu'ils peuvent se les communiquer. Si on les tenoit tout-à-fait séparés, si on leur ôtoit tout moyen de communication, chacun, borné à sa propre expérience, seroit condamné à recommencer les mêmes études : les découvertes des pères seroient perdues pour les enfans, et les dernières générations seroient aussi ignorantes que les premières. Ajoutons encore que dans cette supposition les besoins seroient en petit nombre, et que, par conséquent, ils conduiroient chaque individu à peu de connoissances. Besoins, société, communication d'idées : voilà les machines qui ont élevé l'édifice des arts et des sciences.

Je ne veux pas dire que les sauvages de la Grèce, absolument isolés, fussent dans l'impuissance de vivre plusieurs ensemble. Mais d'un canton à l'autre, la communication étoit difficile. Il n'y avoit donc que ceux d'un même canton, qui vivoient ensemble; et les troupes qu'ils formoient

devoient être fort petites, parce que des montagnes et des vallées couvertes de bois, ne pouvoient nourrir que peu d'habitans.

Voilà pourquoi, jusqu'aux Titans, les Grecs ont vécu dans un abrutissement qu'on a peine à comprendre, se nourrissant de fruits, de plantes, de racines, telles qu'ils les trouvoient dans les bois, et n'imaginant seulement pas de s'attrouper sous un chef.

Dans de pareilles circonstances, il n'y avoit que les enfans singulièrement bien constitués, qui pussent vivre âge d'homme. La population ne pouvoit donc pas croître facilement, et cependant elle pouvoit facilement diminuer par les inondations, auxquelles les vallées étoient exposées.

En effet, la Béotie est un bassin formé par des montagnes, et dans lequel les rivières n'ont leur écoulement que par des conduits souterrains. On voit encore des puits qui ont été taillés dans le roc pour descendre dans ces conduits et les nettoyer : ce qui prouve qu'ils n'ont pas toujours laissé un libre passage aux eaux.

La Thessalie est également un bassin, et le fleuve Pénée se jette dans la mer par une embouchure si étroite, qu'il n'est pas difficile de comprendre qu'elle a pu se combler.

Par conséquent, quoique les déluges d'Ogygès, et de Deucalion soient les seuls dont la tradition ait conservé le souvenir, on peut conjecturer qu'il y en avoit déjà eu plusieurs autres. Or, plus la Grèce aura été exposée à de pareilles inondations, moins elle se sera peuplée. Tout paroît donc confirmer la tradition, qui représente les Grecs épars de côté et d'autre, et n'ayant presque pas de commerce ensemble.

Peut-être que de la conformité qu'on a remarquée dans leur langage, on croiroit pouvoir conclure qu'ils communiquoient beaucoup entre eux. Mais cette conformité prouve seulement qu'ils avoient tous la même origine. Si d'un canton à l'autre, la langue primitive a été des siècles sans éprouver de grands changemens, c'est que pendant ces siècles, l'ignorance a été la même par-tout, et que par conséquent

on n'a pas senti le besoin d'enrichir le langage de nouveaux mots et de nouveaux tours. Il y auroit eu dans la Grèce autant de langues que de provinces, si les peuples s'étoient éclairés séparément, et sans avoir aucun commerce entre eux : mais c'est ce qui n'est pas arrivé.

Pourquoi les Titans n'ont pas pu tirer les Grecs de la barbarie.

Quoique les Titans n'aient point fait d'établissement fixe, on conjecture avec raison qu'ils ont enseigné l'agriculture aux Grecs, puisqu'ils leur ont apporté le culte de Cérès. On ne peut pas douter qu'ils ne la connussent eux-mêmes, et qu'ils n'aient été dans la nécessité de la cultiver. Leur peuplade paroît avoir été trop nombreuse, pour avoir pu se passer de ce secours dans un pays qui nourrissoit à peine ses premiers habitans. Mais les guerres qu'ils se firent ne permirent pas à l'agriculture de faire de grands progrès : ils se ruinèrent mutuellement, et ils disparurent bientôt, ou du moins ceux qui restèrent, se dispersèrent dans les bois, et se confondirent avec les anciens sauvages. Cette colonie, qui ne fit que passer, ne put donc pas tirer les Grecs de la barbarie. Pour

une pareille révolution, il falloit qu'il en arrivât de nouvelles; et cependant de nouvelles colonies ne pouvoient pas s'établir sans de grands obstacles.

Combien les autres colonies ont eu de peine à policer les Grecs.

Les étrangers, qui ont contribué à policer les Grecs, s'établirent d'abord sur les côtes, soit parce que c'étoit la position la plus avantageuse pour le commerce, soit parce qu'il étoit difficile de s'engager dans des bois et dans des montagnes. Les sauvages n'eurent rien de plus pressé que de s'éloigner. Ils voyoient la perte de leur liberté à rester, et ils ne prévoyoient pas ce qu'ils perdoient à fuir. Pouvoient-ils imaginer qu'il pût leur être avantageux de se faire des besoins, qu'ils ne connoissoient pas ? Sentoient-ils la nécessité de ces choses dont les Egyptiens et les Phéniciens ne pouvoient pas se passer ? Enfin une vie fixe et laborieuse pouvoit-elle avoir quelque attrait pour eux ?

Les premiers royaumes de la Grèce étoient donc bien peu de chose. Un petit nombre de cabanes formoit une ville et un royaume. Lors de Cécrops, il n'y avoit que vingt mille ames dans toute l'Attique

Il n'étoit pas même toujours nécessaire de commander dans une ville, pour être ce qu'on appeloit alors un roi. Il suffisoit d'être le chef d'une troupe, et de chasser toutes les autres d'un canton dont on se rendoit maître. Tels ont été Inachus et Ogygès; et tels vraisemblablement ont été encore Neptune et Mars dans des temps postérieurs.

De pareils rois ne contribuoient pas à policer les Grecs. Ils dévastoient la Grèce: ils étoient le fléau des peuples fixés dans les villes; ce n'étoient dans le vrai que des chefs de brigands, dont il faudra purger la Grèce. Ils retarderont d'autant plus les progrès de la société, que le brigandage sera long-temps en honneur, et qu'il faudra des héros pour le détruire.

Comment les Grecs commenceront à se policer.

A mesure que les étrangers, établis sur les côtes, pénétreront plus avant, les sauvages, vaincus par la force, ou gagnés par les manières avec lesquelles on les traitera, commenceront à connoître un nouveau genre de vie, et desireront d'avoir part aux avantages qui leur seront offerts. Quelquefois, chassés des

lieux qu'ils habitoient, ils seront forcés de chercher un asyle dans les villes, qui s'ouvriront à eux. D'autres fois ils y seront attirés par des combats, dont on leur donnera le spectacle. C'est un artifice que les colonies ont employé avec succès, et c'est de cet usage que naîtront dans la suite les jeux célèbres de la Grèce.

Combien les Grecs étoient peu disposés à subir le joug des lois.

Cependant la disposition des différentes contrées de la Grèce, en faisoit autant de petits royaumes indépendans; et cette indépendance rendoit les Grecs peu propres à subir le joug des lois. Autant les peuples sont portés à l'esclavage dans les grands empires, autant, dans les petits états, ils ont de peine à se soumettre à une autorité légitime. Les Grecs n'oublieront point qu'ils ont été libres : ils voudront toujours concilier une liberté sans bornes avec les avantages de la société; et cet esprit sera une source de désordres et de révolutions.

Les étrangers, qui vinrent dans la Grèce n'étoient pas assez habiles pour vaincre promptement les obstacles que les Grecs trou-

On devoit donc trouver bien des obstacles à policer la Grèce, et cependant, pour les vaincre promptement, il eût fallu être plus habile que les étrangers qui abor-

voient à se policer

dèrent dans cette contrée. Quoique la tradition fasse de Cadmus un fils du roi de Sidon, et de Danaüs un frère d'Égyptus, qu'on dit être Sésostris même, on ne les connoît, dans le vrai, ni l'un ni l'autre non plus que Cécrops ; et cette origine, qu'on leur donne, doit être mise au nombre des fables imaginées pour embellir l'histoire de leur établissement.

D'un côté, rien n'étoit plus opposé à l'esprit des Égyptiens, que de songer à porter les arts chez d'autres peuples ; et de l'autre, il est vraisemblable que, lorsque les Phéniciens ont envoyé des colonies quelque part, ils n'ont eu d'autre objet que d'étendre leur commerce. Delà, je conjecture que ces étrangers, qui abordèrent dans la Grèce, étoient des aventuriers qui, n'ayant aucune considération dans leur patrie, cherchèrent des établissemens dans les pays les moins fréquentés. Ils n'avoient sans doute que des connoissances bien imparfaites : car ils n'auroient pas quitté l'Égypte ou la Phénicie, pour aller exercer leurs talens parmi des sauvages.

Dans la période suivante, un grand nombre de colonies sortirent de Sidon. Ce fut une suite des conquêtes de Josué. Cette ville, ne pouvant fournir à la subsistance de tous les Phéniciens pour qui elle fut un asyle, leur donna des vaisseaux; et elle les répandit en Afrique, en Espagne et dans plusieurs îles. On ne voit pas néanmoins qu'elle ait alors envoyé des colonies dans la Grèce, et c'est cependant dans ces circonstances qu'elle auroit dû y former des établissemens: mais ce pays étoit trop pauvre pour attirer l'attention d'une ville commerçante.

Au reste, quoique nous ayons lieu de conjecturer que Cécrops, Cadmus et Danaüs n'ont été que des aventuriers; il est certain qu'ils durent paroître comme des prodiges à des hommes dépourvus de toutes lumières; et la Grèce leur doit ses premières connoissances.

CHAPITRE XI.

De l'origine de la Mythologie.

Les Grecs ont altéré le culte qui leur a été apporté.

CEUX qui apportèrent en Grèce des dieux étrangers, n'en donnèrent sans doute que des idées imparfaites, et le culte Égyptien ou Phénicien fut altéré dès son établissement. Les sauvages contribuèrent encore à le dénaturer: il est vraisemblable qu'ils ne le conçurent pas tel qu'on le leur présentoit; ils y mêlèrent leurs préjugés, ils le modifièrent de bien des manières.

Ils ont cru que les dieux adorés en Égypte ou en Phénicie, étoient nés en Grèce.

Les dieux eurent différentes époques, soit parce que les colonies arrivèrent dans des temps différens, soit parce que les peuples de la Grèce ne se policèrent que les uns après les autres.

Le temps, où leur culte s'établit, fut pris dans la suite pour celui de leur naissance, et parce que, pour les faire connoître, on leur avoit donné des noms

grecs, ils passèrent bientôt pour Grecs eux-mêmes, et on les crut nés dans le pays.

Cette méprise changea la généalogie des dieux : ceux qui étoient les plus anciens en Égypte furent les plus modernes en Grèce, et réciproquement. En effet, les Grecs ayant confondu l'époque de leur établissement avec celle de leur naissance, les généalogies qu'ils imaginèrent, ne purent pas être toujours d'accord avec celles des Égyptiens.

Ils ont pris pour des combats des dieux, les combats mêmes que les prêtres se sont livrés.

Les divinités ne s'établirent pas toujours sans obstacles : les ministres d'un culte déjà ancien, craignirent de le voir aboli par un nouveau culte. Les prêtres eurent donc des interêts contraires : ils se livrèrent des combats, ils usurpèrent les uns sur les autres, et la religion essuya bien des changemens. Or, l'histoire de ces changemens, présentée sous des allégories, et chargée de circonstances, prendra insensiblement la forme d'une histoire des dieux mêmes, considérés comme autant de personnages, qui se seroient enlevé tour-à-tour l'empire de l'univers.

Ils n'ont pu se faire des mêmes

Toutes ces fables seront long-temps

dieux une idée uniforme et permanente.

confiées à la tradition seule. Les prêtres ne feront point un corps : ils ne se concerteront point. Chacun formera un culte, suivant l'essor que prendra son imagination. Ainsi il y aura autant de dieux et de pratiques religieuses, que de territoires : chaque divinité, en changeant de lieux, changera de noms, d'attributs, de fonctions ; et les notions que s'en feront les Grecs, ne seront ni uniformes ni permanentes.

C'est d'après toutes ces méprises que s'est formée la mythologie.

Cependant à mesure que les peuples se mêleront, ils se communiqueront leurs idées ; et leurs idées se mêlant comme eux, l'histoire des dieux ne sera plus qu'un chaos. C'est cette histoire qu'on nomme *mythologie*.

La mythologie n'offre donc rien de déterminé ; elle laisse une libre carrière à l'imagination. Par conséquent, il suffira d'être poëte pour être théologien ; et chaque âge verra naître de nouvelles fables. Mais elles seront ingénieuses, et vous verrez que si tous les peuples ont eu des préjugés, les Grecs seuls ont su faire de l'erreur un art agréable.

Il me suffit, Monseigneur, de vous montrer ces choses dans leur origine. Vous apprendrez la mythologie en lisant les poëtes, et au besoin, un dictionnaire de la fable vous instruira (1).

---

(1) Voyez sur ce sujet une dissertation de M. Fréret. J'en ai tiré, à-peu-près, tout ce que je dis dans ce chapitre.

CHAPITRE XII.

Des cerémonies religieuses et des effets qu'elles produiront.

Les forêts ont été les premiers temples.

Les forêts ont été les premiers temples des dieux de la Grèce, comme elles ont été les premières habitations des Grecs. En effet, les dieux n'ont pu se fixer dans des édifices, que lorsque les hommes se sont fixés dans les villes. C'est vraisemblablement cette première habitation des dieux, qui a introduit l'usage des bois sacrés qu'on élevoit auprès des temples.

Sacrifices faits aux dieux.

On ne se contenta pas d'adresser aux dieux ses prières et ses vœux : on crut devoir leur offrir les choses qu'on imagina leur être agréables. Ces sacrifices eurent pour objet de les remercier, d'en obtenir de nouveaux bienfaits ou d'appaiser leur colère; et ces motifs firent offrir, suivant les circonstances, des fruits, des animaux et des hommes.

Les Grecs consultoient les dieux sur toutes leurs entreprises.

Les cérémonies, qui accompagnoient les sacrifices, firent accourir aux pieds des autels : mais rien ne contribua plus à ce concours, que l'usage où étoient les Grecs, de ne point former d'entreprises sans avoir interrogé les dieux sur l'événement.

Différentes espèces de divination.

Les astres sont les premières divinités : aussi furent-ils interrogés les premiers, et l'astrologie est la plus ancienne espèce de divination. L'influence de ces corps parut sensible : ont crut qu'il n'y avoit qu'à les observer pour juger de l'avenir. On étudia donc les cieux, et aussitôt rien n'y parut arriver naturellement. Les comètes, les éclipses, les nuages, les vents, le tonnerre, tout fut prodige et présage; et pour mieux observer ces choses, on plaça les temples sur des lieux élevés.

Mais sans doute les sacrifices sont agréables aux dieux. Pourquoi donc ne saisiroient-ils pas cette occasion de manifester leur volonté? Pourquoi ne liroit-on pas l'avenir dans les entrailles des victimes? On ouvrit donc les victimes.

Mais encore pourquoi des paroles échappées au hasard, un mouvement involon-

taire, un tintement d'oreille, un éternuement fait à droite ou à gauche, une chûte imprévue, un songe, etc., ne seroient-ils pas autant d'avertissemens que nous donnent les dieux ? ne peuvent-ils pas se servir de ces moyens? Ils le peuvent; ils le font donc.

Au pied du mont Parnasse, il y avoit une crevasse dont on ne pouvoit approcher sans entrer dans une espèce de fureur. Il en sortoit une exhalaison qui faisoit extravaguer. On prit cette exhalaison pour une inspiration, et on crut qu'un dieu vouloit se communiquer. Aussi-tôt une Pythie monte sur le trépied, des prophètes l'entourent, ils recueillent les mots qui lui échappent, les interprètent, les mettent en vers, et on a des oracles. Ainsi s'est établi l'oracle de Delphes, le plus célèbre de la Grèce.

Celui de Dodone commença et s'accrédita avec la même facilité. Une prêtresse de Thèbes, enlevée par un marchand phénicien, et vendue en Grèce, se retira dans la forêt de Dodone, bâtit une chapelle à Jupiter, promit des oracles : on accourut, et le dieu parla.

Ces superstitions ont contribué à policer les Grecs.

Quelque grossières que soient ces superstitions elles auront leur utilité, parce qu'elles pourront seules faire franchir aux peuples les obstacles qui les séparoient. En se réunissant à Delphes, à Dodone, etc., leurs mœurs commenceront à s'adoucir. Ils réfléchiront sur leur situation, ils se communiqueront leurs idées, et ils deviendront tous les jours plus sociables. C'est ce concours qui a fait créer le conseil des Amphictyons, formé des députés de plusieurs peuples; et ce conseil, par son institution, devoit contribuer à policer les Grecs.

Ce n'est pas qu'on doive, avec Denis d'Halicarnasse, regarder ce conseil comme une assemblée politique, où les Grecs traitoient des affaires d'état, et des moyens de se rendre formidables aux Barbares, en réunissant toutes leurs forces. Il est difficile de comprendre qu'ils eussent déjà des vues si étendues; et on ne voit pas pourquoi ils auroient pensé dès-lors à se réunir contre les Barbares qui ne les attaquoient pas encore. Ce seroit leur supposer trop de prévoyance.

Il est vrai que les villes, qui jouissoient du droit d'amphictyonat, avoient toutes un intérêt commun; et que cette considération, qui les unissoit, les mettoit dans une situation à se donner mutuellement tous les secours dont chacune pouvoit avoir besoin. Mais ce n'est pas dans le conseil des Amphictyons qu'elles traitoient leurs affaires purement politiques. Ce corps n'étoit encore que le gardien du temple, et le juge des différends que le concours pouvoit faire naître; s'occupant de la police, réglant les cérémonies religieuses, faisant respecter le culte, et ne s'armant que pour venger la divinité. Si dans la suite il se mêle des querelles des Grecs, il prendra la religion pour prétexte; et cela seul fera connoître l'esprit de sa première institution.

Les jeux qui se mêleront aux cérémonies religieuses, contribueront à policer les Grecs.

Le concours aux lieux où il y avoit des oracles, rendra plus fréquens les jeux où les Grecs aimoient à montrer leur force et leur adresse; et ces jeux rendront eux-mêmes le concours plus grand. Dans ces siècles, où l'adresse et la force étoient au rang des premières vertus, on ne pou-

voit pas imaginer des spectacles plus intéressans pour les peuples. C'est pourquoi ces jeux se mêleront aux cérémonies religieuses ; ils en deviendront une partie essentielle : on en donnera pour célébrer la mémoire des grands hommes : les héros se feront une gloire de s'y distinguer ; et la passion, avec laquelle on y accourra de toutes parts, déterminera à les donner régulièrement dans des temps marqués. Les premiers de cette espèce sont ceux qu'institua Lycaon, qui règnoit en Arcadie sur la fin de la troisième periode. Quelque temps après, les jeux Panathéniens commencèrent à Athènes sous Erichthonius.

Dans ces assemblées de la Grèce, on s'entretenoit d'actions héroïques, de merveilles, de fables. Tout ce qu'on voyoit, tout ce qu'on entendoit, entretenoit le courage, portoit à l'héroïsme, et faisoit durer les préjugés utiles. La curiosité avoit toute la vivacité que donne un commencement de connoissances ; et la crédulité étoit grande, parce que l'ignorance rendoit tout possible. Ainsi les mœurs s'adou-

cissoient, sans s'amollir : on se portoit aux grandes choses, parce qu'on en croyoit de plus grandes : les prodiges fabuleux préparoient à de vrais prodiges; et ces peuples qui, auparavant épars, se connoissoient à peine, commençoient à se regarder comme une seule et même nation, et à mépriser toutes les autres.

Les Grecs conserveront toujours quelque chose du caractère qu'ils prenoient alors.

Voilà les temps où il faut d'abord observer les Grecs, parce qu'alors les cisconstances leur faisoient prendre un caractère dont ils conserveront toujours quelque chose. Crédules et superstitieux dans ces commencemens, ils continueront de l'être dans les siècles où ils seront plus éclairés. Mais ils auront aussi le même courage, la même activité, la même curiosité, la même passion pour le merveilleux, le même mépris pour les autres nations. Ils semblent, dès ces temps, se former pour les plus grandes vertus et pour les plus grands vices, pour les plus grandes lumières et pour les plus grandes erreurs, en un mot, pour tout ce qui est grand.

CHAPITRE XIII.

Quatrième période, depuis la loi écrite jusqu'à l'établissement de la royauté chez les Hébreux, l'an 1079 *avant J. C., ou jusqu'à l'établissement de l'Archontat chez les Athéniens en* 1088 *: espace de quatre cents et quelques années.*

Les Grecs se policent dans les trois siècles qui précèdent la guerre de Troye, et qui sont des temps fabuleux.

DEPUIS l'arrivée des colonies Égyptiennes ou Phéniciennes, jusqu'à la guerre de Troye, il y a plus de trois cents ans. Un grand nombre de royaumes commencent dans cet intervalle : les peuples semblent se policer à l'envi ; et il y a aussi tous les jours plus de communication entre eux. Mais c'est dans la fable qu'il faut étudier ces temps, plutôt que dans l'histoire.

On ne sait rien de la plupart des souverains qui ont régné dans la Grèce pendant ces trois siècles ; et ce qu'on sait des autres, si on le dépouille du merveilleux, se réduit

à peu de chose. Les Grecs ont, à la vérité, sur les autres peuples, l'avantage d'avoir rendu intéressans les prodiges qu'ils ont crus, comme ceux qu'ils ont faits, et il seroit honteux d'ignorer tout-à-fait leurs fables: mais j'ai déjà remarqué que vous pourrez vous en instruire dans les poëtes.

Érecthée établit l'agriculture dans l'Attique, et a de grands obstacles à vaincre.

L'agriculture n'avoit fait encore que peu de progrès dans le premier siècle de cette période, lorsqu'Érecthée, parti d'Égypte avec des vaisseaux chargés de bleds, aborda dans l'Attique, délivra ce pays d'une famine qui le pressoit, et devint, par ce bienfait, roi des Athéniens. On comptoit alors plus de cent cinquante ans depuis l'établissement de Cécrops, et on a remarqué que, jusqu'à cette époque, l'Attique tiroit les bleds de la Sicile ou de la Libye. On n'y connoissoit encore que la culture de l'olivier : Cécrops, qui l'avoit apporté avec le culte de Minerve, trouva le terroir trop sec et trop aride pour toute autre production.

Érecthée, jugeant que les plaines d'Éleusis seroient propres au labourage, les fit défricher et ensemencer; et cette entreprise

ayant eu tout le succès qu'il s'étoit promis, il institua à Éleusis les mystères de Cérès à l'imitation de ceux que les Égyptiens célébroient en l'honneur d'Isis.

Il n'est pas douteux que les Grecs n'aient connu l'agriculture long-temps auparavant. Nous avons vu que les Titans leur en avoient au moins donné une idée grossière; et, si après l'extinction de ces étrangers, cet art se perdit, Cadmus et Danaüs le renouvelèrent dans la suite. Mais il étoit fort peu répandu, et vraisemblablement fort négligé, même dans les cantons où on le conservoit encore. Pour le rendre plus commun, il fallut vaincre bien des obstacles : c'est ce qu'on apperçoit dans le merveilleux, qui a défiguré cette révolution. On dit que sous Érecthée, Cérès étoit venue elle-même enseigner l'agriculture aux Grecs, en on a fait faire des prodiges à cette déesse, pour garantir les jours de Triptolème, lorsque ces peuples, encore barbares, qu'il vouloit forcer à cultiver la terre, se soulevoient contre lui.

Le règne d'Érecthée, qui commence l'an 1423 avant J.C., est donc l'époque où l'agriculture change les mœurs des Grecs; et

Le règne d'Érecthée est l'époque, où les Grecs changent de mœurs.

c'est dans le siècle suivant qu'elle fait de nouveaux progrès, et se répand. Alors de nouveaux royaumes se forment de toutes parts : la Grèce sent croître ses forces : les peuples contractent des alliances ; et les chefs arment pour différentes entreprises. Telles sont l'expédition des Argonautes, sous la conduite de Jason ; la guerre de Thèbes, où sept rois se réunissent contre Étéocle ; et la guerre de Troye, où toute la Grèce prend part.

Pourquoi les jeux deviennent plus fréquens que jamais.

On n'avoit pas encore vu autant de mouvement. Mais si les Grecs sont mieux qu'ils n'ont jamais été, les arts qu'ils connoissent ne leur suffisent pas ; et c'est-là le principe de l'inquiétude qui les agite, et qui les agitera encore long-temps.

Il falloit un aliment à cette inquiétude. C'est pourquoi les jeux devinrent plus fréquens que jamais. Ils continuèrent de faire partie du culte et des honneurs qu'on rendoit à la mémoire des héros. Les rois en donnèrent à leur avénement : Thésée rétablit les Panathénées : il institua les jeux Isthmiques à Corinthe : Hercule renouvela ceux qu'un siècle aupa-

ravant on avoit institués à Olympie en l'honneur de Jupiter. En un mot, on ne parut occupé qu'à multiplier ces sortes de spectacles. Les noms de ceux qui les instituoient, les grands hommes dont ils rappeloient les actions, les dieux auxquels on les consacroit, les rois et les héros qui entroient en lice, les couronnes qu'on distribuoit aux vainqueurs, l'affluence de tous les peuples de la Grèce, voilà les circonstances qui entretenoient la passion pour ces jeux, et qui préparoient les Grecs à de grandes choses.

Thésée jette les fondemens d'Athènes.

Tel étoit l'esprit de ces peuples dans le siècle que termina la guerre de Troye. Mais ils étoient encore bien ignorans dans l'art de se gouverner. Les usages, qui leur tenoient lieu de loïs, étoient pour eux un source d'abus ; et on pouvoit prévoir dès-lors que les désordres ruineroient la Grèce, ou qu'ils amèneroient une révolution, qui la rendroit plus florissante que jamais. C'est dans ces circonstances que Thésée jeta les fondemens de la grandeur d'Athènes.

Jusqu'alors l'Attique avoit été divisée

en douze bourgs, qui, ayant chacun leurs magistrats et leurs assemblées particulières, se gouvernoient séparément d'après leurs usages, et qui, bien loin de se réunir pour l'intérêt commun; se faisoient ordinairement la guerre.

Thésée cassa ces magistrats, ces assemblées, et fit des douze bourgades un seul peuple, qui s'assembloit à Athènes. Là, les habitans de la campagne eurent droit de suffrage, comme les habitans de la ville, et toute l'Attique fut soumise à la jurisdiction de cette capitale. Par cette réforme, Athènes s'agrandit, et devint tous les jours plus puissante.

Érecthée avoit distribué les citoyens en quatre classes : Thésée n'en fit que trois; les nobles, les laboureurs et les artisans. Les deux dernières, étant plus nombreuses, étoient aussi plus puissantes. Il voulut donc en balancer l'autorité; et il se flatta d'y réussir, en réservant, pour la première seule, tout ce qui concerne le ministère de la religion, celui de la justice et celui de la police. Mais ses précautions n'assurèrent pas l'équili-

bre qu'il vouloit établir. Les laboureurs et les artisans, plus puissans par le nombre, devoient se rendre maîtres de la république, toutes les fois qu'il se trouveroit parmi les nobles des citoyens qui, jaloux du commandement, se détacheroient de leur corps pour s'attacher au peuple. Ce gouvernement renfermoit donc un germe de factions, il tendoit à l'anarchie, et l'autorité devoit passer continuellement d'une main dans une autre. En effet, Thésée lui-même, victime d'un parti qui s'éleva contre lui, fut banni d'une ville dont il avoit été le second fondateur.

C'est principalement sur le siècle de Thésée que les Grecs se sont plus à répandre un merveilleux, qui fait connoître leur esprit et leur caractère. Sans entrer néanmoins à ce sujet dans aucun détail, je me contenterai d'observer les circonstances, qui ont pu donner lieu à tant de fables.

Pourquoi le siècle de Thésée est celui du merveilleux.

Si les Titans furent pris pour les dieux qu'ils avoient apportés, ce ne fut qu'une méprise involontaire. Cécrops, Cadmus et

Danaüs, malgré les services qu'ils avoient rendus, ne passèrent jamais que pour des rois. Pourquoi donc, dans des temps postérieurs, tous les grands hommes sont-ils autant de demi-dieux? Pourquoi semble-t-il que les Grecs veuillent absolument s'y méprendre?

Dans l'établissement des colonies et longtemps après, il n'y avoit, comme nous l'avons remarqué, aucune communication entre les provinces de la Grèce. Les troupes sauvages, répandues de côté et d'autre, ignoroient chacune ce qui se passoit hors de leur canton.

Les choses étant ainsi, la réputation de Cécrops, de Cadmus et de Danaüs ne pouvoit pas encore s'étendre. Elle s'arrêtoit, pour ainsi dire, aux bornes de leurs petits états. On conçoit donc que n'étant connus que de leurs sujets, ils ne pouvoient passer que pour des rois. Or, ce titre étant le seul qui leur avoit été donné, la postérité ne leur en donna pas d'autres. Il arriva seulement que les événemens les plus simples, transmis avec des expressions équivoques ou figurées, furent une occasion d'ima-

giner des prodiges, dont on embellit leur règne.

Dans la suite, la face de la Grèce changea. Comme il y eut plus de peuples policés, il y eut aussi plus de communication entre les provinces. Les hommes, qui se distinguèrent, eurent donc un plus grand théâtre : leurs noms furent portés d'un peuple chez l'autre; et leurs faits, plus racontés, furent plus embellis.

Dans le système de la théologie payenne, les dieux étoient sujets à toutes les passions humaines. Ils pouvoient donc aimer des mortelles, et par conséquent un homme pouvoit avoir un dieu pour père. Rien n'étoit plus conforme au préjugé introduit par la méprise qui avoit confondu l'histoire des dieux avec celle des Titans.

Cependant je ne présume pas que la première erreur de cette espèce ait été l'effet d'un mensonge prémédité : je croirois plutôt qu'elle est venue de quelque expression figurée, qui, passant de bouche en bouche; aura été mal interprétée. En effet, quoique les Grecs parlassent tous la même langue, chaque peuple avoit cependant son idiome;

et, par conséquent, les mêmes expressions n'étoient pas entendues par-tout de la même manière. Par exemple, lorsque pour faire entendre qu'un homme étoit arrivé par mer, on a dit qu'il étoit fils de Neptune; n'a-t-on pas dû faire tomber les Grecs dans l'erreur de croire qu'il étoit réellement le fils de ce dieu?

Voilà donc un demi-dieu. Or, si on croit à un, on pourra croire à beaucoup d'autres. Il sera donc facile alors d'abuser de la crédulité des peuples. On en abusera par conséquent, et l'Olympe peuplera la terre de demi-dieux. Aussi la Grèce en offre un grand nombre dans le même siècle.

Il est naturel que le fils d'un dieu fasse des choses extraordinaires. C'est même ce qu'on attend de lui: et, si toutes ses actions étoient dans l'ordre commun, il les faudroit raconter avec des circonstances fabuleuses pour les rendre vraisemblables. Il ne s'agit plus que d'imaginer comment des faits fort simples ont pu se défigurer, et devenir des prodiges dans la bouche de ceux-mêmes qui n'avoient pas dessein de tromper.

Dans ce siècle, pendant qu'une partie de la Grèce travailloit à se policer, une autre partie résistoit encore au joug des lois. Les sociétés civiles avoient donc à se défendre contre des chefs de troupes errantes, qui vivoient de brigandages : et elles avoient encore à combattre les bêtes féroces, qui infestoient les campagnes. Or, ayant toutes le même intérêt, à détruire ces ennemis communs, elles ne pouvoient manquer d'accorder la plus grande considération aux citoyens qui les alloient chercher pour les vaincre, et qui revenoient avec la victoire. Tous les héros se sont signalés dans ces sortes de combats; et leur célébrité est un monument de l'état où étoit alors la Grèce.

Ils auroient été moins célèbres, si, dans le récit de leurs exploits, un brigand n'eût été qu'un brigand, et une bête féroce n'eût été qu'une bête féroce. Mais plus on redoutoit ces ennemis, plus l'imagination s'appliquoit à les peindre redoutables. Elle ne trouvoit point de termes assez forts ; elle employoit les expressions les plus exagérées : elle les accumuloit les unes sur les autres, et le merveilleux s'établissoit.

Dès que le merveilleux commence, il fait des progrès rapides. Chaque instant le produit sous de nouvelles formes : l'ignorance le saisit, la curiosité en devient avide, et la crédulité lui donne toute la réalité qui lui manque.

Les héros n'avoient garde de détruire des erreurs, qui contribuoient à leur gloire. Leur naissance demandoit d'eux des exploits extraordinaires; la renommée, qui publioit leurs victoires, ne permettoit pas de les mettre au nombre des choses communes; et le merveilleux devenoit vraisemblable.

Pourquoi après la guerre de Troye le merveilleux cesse tout-à-coup.

La prise de Troye est l'époque où la Grèce cesse tout-à-coup de produire des demi-dieux. Ce n'est pas qu'elle fût moins crédule : mais, en considérant les circonstances où elle se trouvoit, nous concevrons que de pareilles fables ne pouvoient plus avoir cours.

Les Grecs n'avoient pris les armes que pour venger l'affront fait à Ménélas. Ils n'avoient pas projeté de faire des établissemens en Asie. Ils ne vouloient pas conquérir Troye : ils ne vouloient que la dé-

truire. Cependant l'absence des principaux chefs de la Grèce ramena la licence et les désordres. Les villes furent troublées par des dissentions : elles perdirent les citoyens, que chassoient les factions puissantes : et les peuples recommencèrent à errer de contrée en contrée, et à vivre, comme autrefois, de brigandage.

La prise de Troye a donc été funeste aux Grecs, comme aux Troyens. Les vainqueurs, divisés et victimes de leurs dissentions, ne retirèrent de leur entreprise qu'un butin, qui fut bientôt dissipé. Les uns périssent par la tempête : les autres sont jetés sur des rivages étrangers : et s'il en est qui reviennent dans leurs états, ils sont pour la plupart, assassinés ou chassés. Tel fut le sort de ces héros : les malheurs, qui les suivent, ne fournissent pas matière au merveilleux.

Cependant les soldats, accoutumés au pillage, ne sont plus capables de redevenir citoyens. Les pirates infestent les mers : les brigands infestent les campagnes : toute communication est interceptée : les jeux cessent, et la Grèce épuisée paroît sans

mouvement. Les circonstances, qui suivent la guerre de Troye, sont donc tout-à-fait différentes de celles qui l'ont précédée. Mais une nouvelle guerre va rendre le mouvement à la Grèce. Pour en expliquer la cause, il faut prendre les choses de plus haut.

Guerre des Héraclides. Effets qu'elle produit.

Persée, fondateur de Mycènes, avoit laissé la couronne à Électrion son fils; Amphitryon, petit-fils de Persée par Alcée, avoit épousé Alcmène, fille d'Électrion, et auroit dû succéder à son beau-père; mais, ayant eu le malheur de le tuer involontairement, il fut obligé de se retirer, et d'abandonner la couronne à son oncle Sthénélus, frère d'Électrion. Par cette usurpation, Hercule, fils d'Amphitryon et d'Alcmène, fut exclus du trône de Mycènes.

Vous verrez dans la fable les dangers auxquels Eurysthée, fils et successeur de Sthénélus, exposa ce héros. Il en poursuivit les enfans, et déclara la guerre aux Athéniens qui leur avoient donné asyle : mais il perdit la bataille et la vie.

Cette mort ouvrit le Péloponèse aux Héraclides; mais lorsqu'ils s'étoient rendus

maîtres de presque toutes les villes, l'oracle, consulté sur une peste survenue, répondit que ce fléau ne cesseroit qu'après qu'ils se seroient retirés.

Ils se retirèrent : cependant, trompé par les expressions ambiguës de l'oracle, Hyllus, fils d'Hercule, revint au bout de trois ans, et fut tué dans un combat singulier, qu'il proposa pour épargner le sang des deux partis. On étoit convenu, que, s'il étoit vaincu, les Héraclides ne reviendroient dans le Péloponèse qu'après cent ans.

Ce terme étant expiré, Téménès, Cresphonte et Aristodème, descendans d'Hercule par Hyllus, revinrent dans le Péloponèse quatre-vingts ans après la guerre de Troye, lorsque Tésamène, fils d'Oreste, régnoit sur Argos, Mycènes et Lacédémone. Vainqueurs de ce prince, ils partagèrent leurs conquêtes. Cresphonte régna à Mycènes, Téménès à Argos, et Aristodème étant mort pendant la guerre, Sparte fut le partage de ses deux fils.

Les troupes des Héraclides étoient, en grande partie, composées des Doriens de Thessalie, peuple grossier qui, ne connois-

sant d'autre métier que la guerre, ramena la barbarie, et mit toute la Grèce dans la nécessité de prendre les armes. D'anciennes villes furent détruites, de nouvelles furent fondées : les peuples refluèrent les uns sur les autres; et plusieurs, forcés d'abandonner leur ancienne patrie, en cherchèrent une nouvelle dans les îles ou sur les côtes de l'Asie mineure.

Dans ce mouvement général, tous les peuples se trouvoient séparément trop foibles, pour qu'aucun d'eux pût s'établir solidement. Les dissentions étoient au dedans des villes, des ennemis étoient au dehors; et on gémissoit sous la tyrannie des rois, qui, étant montés sur le trône dans des temps de troubles, croyoient ne pouvoir se maintenir que par la violence.

La royauté devient odieuse aux Grecs.

Cependant les guerres continuoient : les rois eux-mêmes les faisoient durer, parce qu'elles les rendoient nécessaires. Mais enfin les désordres devoient avoir un terme, et ce terme devoit être funeste aux rois. Ils devinrent presque tout-à-coup l'objet de la haine des peuples, qui, les regardant comme les auteurs des malheurs publics, se las-

sèrent d'être les victimes de leur ambition, et secouèrent le joug. Thèbes en avoit donné le premier exemple après la mort de Xantus, et quelque temps après les Athéniens déclarèrent qu'ils ne reconnoissoient d'autre roi que Jupiter. La circonstance, où ils abolirent la royauté, fait voir combien elle étoit devenue odieuse.

Les Héraclides leur ayant déclaré la guerre, l'oracle qu'ils avoient consulté, suivant l'usage, les assura du succès de leur entreprise, s'ils ne tuoient pas Codrus, alors roi d'Athènes. En conséquence ils ordonnèrent de respecter les jours de ce prince : mais Codrus, qui veut se dévouer pour sa patrie, se déguise en paysan : il échappe à la vigilance de ses sujets, qui l'aimoient et qui veilloient sur lui : il passe dans le camp des ennemis, et il insulte un soldat qui lui ôte la vie. Les Héraclides alors, n'osant hasarder un combat, se retirèrent.

Les deux fils de Codrus, Médon et Nilée, se disputent la couronne : mais quoique les Athéniens pleurent le père, ils ne veulent pour roi ni l'un ni l'autre. S'ils sentent ce qu'ils ont perdu, ils sentent aussi ce qu'ils

ont à craindre; et, considérant l'oppression où ils voient tous les peuples, ils proscrivent la royauté. Seulement, en mémoire de Codrus, à qui ils défèrent les honneurs héroïques, ils confient à Médon la première magistrature sous le titre d'Archonte.

Voilà l'époque où commence la république d'Athènes. On ne sauroit dire quel étoit précisément le pouvoir du premier magistrat. Il paroît avoir été trop foible pour réprimer les excès de la démocratie. Jaloux de la liberté, et trop peu éclairés pour la concilier avec la soumission aux lois, les Athéniens n'ont pensé qu'à prendre des précautions contre l'abus de l'autorité, et ils en ont pris de si grandes, qu'ils seront long-temps exposés à tous les désordres de l'anarchie.

CHAPITRE XIV.

Cinquième période. Depuis l'établissement de l'Archontat perpétuel chez les Athéniens, l'an 1088 *avant J. C., jusqu'à l'Archontat rendu annuel l'an* 684 : *espace de* 404 *années.*

LORSQU'ON voit les peuplades, qui erroient, commencer à se fixer, ce changement doit être moins regardé comme les premiers temps des sociétés civiles, que comme les derniers de la vie errante. Elles ont encore la même inquiétude, qui auparavant les portoit à changer continuellement de lieu. Elles s'attachent donc foiblement aux cantons où elles s'établissent: elles ne s'y fixent qu'autant qu'elles y sont forcées; et à la plus légère occasion elles sont prêtes à les abandonner, parce qu'ayant peu de besoins, tous les pays leur paroissent égaux. Voilà la cause des émigrations con- Causes de l'inquiétude des Grecs.

tinuelles, qui se font dans le cours des périodes précédentes.

Nous observons sur-tout cette inquiétude dans les révolutions de la Grèce. Les temps de barbarie ont été longs : ceux qui se sont écoulés depuis la première ville bâtie jusqu'aux sociétés civiles répandues de toutes parts, ont été longs encore : et si, dans le siècle des héros, les Grecs paroissent se policer à l'envi, on les voit toujours également inquiets, chercher dans des entreprises au loin, un aliment à leur inquiétude. Il est vrai qu'après la guerre de Troye, la Grèce est quelque temps plus tranquille: mais cette tranquillité est l'effet de son épuisement, et c'est un état violent pour elle.

Transmigrations occasionnées par la guerre des Héraclides.

La guerre des Héraclides, qui la tire de cet état, force à faire au dehors des émigrations, qui auparavant ne se faisoient que dans l'intérieur. Les peuples, qui tombent les uns sur les autres, et qui ne sauroient tous subsister dans des pays dévastés, cherchent de nouveaux établissemens dans l'Asie mineure, que la guerre de Troye a fait connoître, et qui offre un asyle aux plus foibles et aux plus inquiets.

Les Éoliens, chassés du Péloponèse par les Doriens, y abordèrent les premiers; ils y fondèrent douze villes, dont Smyrne fut la plus considérable; et ils donnèrent le nom d'Éolide à la contrée où ils s'établirent.

Quelque temps après, Nilée, fils de Codrus, mécontent de n'avoir point d'autorité parmi les Athéniens, rassembla les Ioniens, qui, ayant aussi été chassés du Pèloponèse, s'étoient réfugiés dans l'Attique; et, les ayant conduits sur les côtes de l'Asie mineure, il y fonda encore douze villes, Éphèse, Colophon, Clasomène, etc.; et ce pays prit le nom d'Ionie.

Enfin vers le même temps, c'est-à-dire, immédiatement après la guerre des Héraclides contre les Athéniens, les Doriens, qui eux-mêmes avoient chassé les autres, furent en partie obligés de sortir aussi de la Grèce. Les Héraclides, en reconnoissance des secours qu'ils en avoient reçus, leur avoient donné la Mégaride, qu'ils avoient enlevée aux Athéniens: mais, cette province ne suffisant pas à leur subsistance, ils se répandirent dans les îles de Crète, de Rhodes, de Cos; et ayant passé dans l'Asie

mineure, ils bâtirent Halicarnasse, Cnide et plusieurs autres villes. Cette contrée fut nommée Doride. Il est à remarquer que ces trois peuples sont ceux qui jusqu'alors avoient paru les plus inquiets : ils s'étoient répandus à diverses reprises dans différentes parties de la Grèce.

Vous voyez que ces colonies sont une suite des circonstances qui favorisoient les nouveaux établissemens, et qui dégoûtoient des anciens; et vous jugez que, si ces premières réussissent, il s'en formera nécessairement beaucoup d'autres. Cet usage caractérisera particulièrement les Grecs, parce que les circonstances, où ils se trouveront, rendront pour eux les colonies plus nécessaires que pour les autres peuples. Mais il est plus ancien qu'eux : ce n'est, à le considérer dans son principe, qu'un reste de l'inquiétude des peuplades errantes.

Époque où l'amour de la liberté devient le caractère dominant des Grecs.

Ces premières transmigrations, qui se firent dans le temps que la royauté devenoit odieuse, portèrent avec elles l'amour de la liberté, et elles établirent sans obstacles le gouvernement républicain par-tout où elles se fixèrent. Ces peuplades furent donc

libres, aussitôt qu'elles se furent éloignées, et cet avantage, qu'elles avoient sur les villes de la Grèce, devoit porter les peuples de cette contrée à former encore de nouvelles colonies, ou à faire de nouveaux efforts pour secouer tout-à-fait le joug des tyrans. C'est en effet ce qui arriva, et c'est l'époque d'une façon de penser, qui changera peu-à-peu la face de la Grèce. Dès-lors toutes les villes conspirèrent contre les tyrans : toutes voulurent se gouverner, et l'amour de la liberté devint le caractère dominant des Grecs.

Dans cette conjoncture, il étoit naturel qu'aucun peuple n'imaginât de dominer sur ses voisins. L'ennemi, que les villes avoient au dedans, ne permettoit pas de porter la guerre au dehors. Ainsi les républiques se formoient de tous côtés, et en même temps l'amour de la liberté écartoit toute idée de conquête. Quoiqu'indépendantes, elles sembloient ne former qu'un corps animé d'un même esprit. Unies contre les tyrans, toutes vouloient être libres : toutes vouloient que chacune le fût : aucune ne prévoyoit qu'elles auroient un jour des

intérêts contraires; et quelquefois un peuple prenoit les armes, pour briser les fers d'un peuple voisin. C'est ainsi que commença la république d'Achaïe, formée de plusieurs villes confédérées, qui se gouvernoient chacune par ses lois et par ses magistrats; et c'est aussi dans ces sortes de guerres que se signala Corinthe, située d'ailleurs si avantageusement pour étendre sa domination.

Les meilleurs esprits s'appliquent à l'étude de la législationt, et les peuples demandent des lois.

Cette fermentation des esprits ouvrit une nouvelle carrière à l'ambition. Si on ne pouvoit pas devenir le tyran de sa patrie, on en pouvoit devenir le législateur. La morale et le gouvernement devinrent donc l'étude des meilleurs esprits. Ils observèrent les abus de la démocratie, et ils cherchèrent les moyens de les réprimer : mais il y avoit long-temps qu'on ne faisoit que pallier les maux, lorsque les désordres, portés à leur comble, firent sentir le besoin d'une réforme générale; et c'est alors qu'on vit des peuples demander des lois, et de simples citoyens exercer une puissance, qu'ils devoient à leurs vertus ainsi qu'à leurs lumières.

Cette révolution étoit nécessaire. Il falloit qu'après avoir été jaloux d'une liberté

sans bornes, les peuples reconnusent enfin que, pour être véritablement libres, il faut avoir des lois. La démocratie, qui sembloit craindre jusqu'à l'ombre de l'autorité, n'étoit pas un gouvernement : c'étoit une anarchie, où les factions armoient les citoyens les uns contre les autres, et finissoient par donner un maître à la république épuisée.

Il suffit d'étudier Sparte et Athènes.

Il n'est pas possible de suivre toutes les révolutions qui naissoient de ce désordre : elles sont peu connues : on voit seulement qu'elles étoient à-peu-près les mêmes partout, parce que par-tout le même esprit dominoit. Toutes les républiques de la Grèce étoient déchirées par des factions, et l'amour de la liberté luttoit continuellement avec l'ambition des citoyens qui aspiroient à la tyrannie.

État de Sparte au temps de Lycurgue.

D'ailleurs, l'histoire de toutes ces villes n'est pas également intéressante. Celle de Lacédémone et celle d'Athènes sont les plus instructives, et il suffira d'observer ces deux républiques, pour juger de ce qui passoit dans les autres.

Nous avons vu que le retour des Héraclides donna deux rois aux Lacédémoniens.

Euristhène et Proclès, fils d'Aristodème, régnèrent conjointement; et cette forme de gouvernement ayant subsisté après eux, le sceptre se conserva dans deux branches, pendant neuf cents ans ou environ.

Cependant Euristhène et Proclès, jaloux l'un de l'autre, n'avoient jamais pu ni s'aimer, ni s'accorder; et la même mésintelligence passa à leurs descendans. Ainsi Sparte eut dans ses deux rois deux chefs de partis, qui, cherchant à l'envi la faveur du peuple, firent mépriser leur autorité et leur personne. C'est dans ces temps d'anarchie et de licence que parut Lycurgue. Appelé au trône après la mort de son frère aîné, qui n'avoit point laissé d'enfans mâles, il régna : mais la reine, sa belle-sœur, ayant au bout de trois mois accouché d'un fils, il remit la couronne à cet enfant. Libre alors, il voyagea en Crète, en Asie et en Égypte. afin d'observer les gouvernemens, et de se préparer à réformer celui de Lacédémone. Il jugea encore à propos de s'éloigner, pour ôter tout fondement à la crainte qu'on avoit de son ambition, et que ses ennemis sur-tout affectoient de montrer.

En effet, son absence dissipa les soupçons : elle fit même sentir le besoin qu'on avoit de ses vertus et de ses lumières. Il fut donc desiré, et il se rendit aux vœux de ses concitoyens.

Législation de Lycurgue.

Dans le dessein de remédier aux désordres qui déchiroient sa patrie, il jugea qu'il falloit remonter à la source des maux : en conséquence, il se proposa une réforme entière du gouvernement. Une pareille entreprise demandoit de grandes précautions : il importoit sur-tout d'avoir l'aveu des dieux, et l'oracle de Delphes fut consulté. La Pythie appela Lycurgue l'ami des dieux, presque dieu ; et l'assura que le gouvernement qu'il établiroit, seroit le plus parfait qu'on eût jamais vu. C'est alors qu'assuré des principaux citoyens, il se rendit en armes dans la place publique et fit la réforme telle qu'il l'avoit projetée.

Il créa un sénat composé de vingt-huit membres électifs. Ce corps, placé entre les rois et le peuple, étoit tout-à-la-fois une barrière à la tyrannie et à l'anarchie ; s'unissant aux rois, lorsqu'il falloit réprimer la licence du peuple ; s'unissant au

peuple, lorsqu'il falloit réprimer le despotisme des rois.

La souveraineté résidoit proprement dans le peuple. C'est dans ses assemblées que se faisoit l'élection des sénateurs, et qu'on prenoit les dernières résolutions. Le sénat n'avoit que le droit de délibérer sur les affaires: il en rendoit compte, et ses avis pouvoient être rejetés comme approuvés.

Quant aux deux rois, ils présidoient au sénat, ils avoient double suffrage, ils étoient les généraux de la république. Mais d'ailleurs leur pouvoir étoit très-limité, jusques-là qu'à la tête des troupes, ils ne pouvoient rien entreprendre sans l'avis d'un certain nombre de citoyens, qu'on choisissoit pour veiller sur eux. En un mot, on ne paroissoit avoir conservé le trône aux deux branches des Héraclides, que pour ne pas le laisser vacant, et pour ôter aux autres citoyens l'espérance d'y monter. D'ailleurs l'autorité, que la loi donnoit également aux deux rois, étoit dans le fait inégale, parce que l'un des deux avoit toujours plus que l'autre le talent de l'attirer à lui. Elle devenoit donc pour eux une source de jalousie, et par-là deux

rois étoient moins redoutables qu'un seul.

Pour établir une parfaite égalité parmi les citoyens, Lycurgue fit un nouveau partage des terres; et, banissant les richesses, les arts et le luxe, il substitua une monnoie de fer aux monnoies d'or et d'argent.

Il ordonna que tous les citoyens mangeroient ensemble : les rois mêmes furent soumis à cette loi. Par-là l'égalité devenoit plus sensible : les nœuds, qui unissoient les citoyens, se resserroient : tous s'accoutumoient à la même frugalité, et les richesses devenoient tous les jours plus inutiles.

Enfin Lycurgue, jugeant que les enfans appartenoient à l'état, jugea aussi que c'étoit à l'état à les élever. Tous eurent donc la même éducation : tous se formèrent de bonne heure aux mêmes mœurs; et les lois, qui se gravoient dans les ames, n'eurent pas besoin d'être écrites. Aussi ce législateur ne les écrivit pas.

En formant ce gouvernement, l'objet de Lycurgue avoit été de partager en quelque sorte l'autorité, et de balancer les pouvoirs les uns par les autres.

Le sénat, établi pour maintenir l'équi-

libre entre les rois et le peuple, étoit dans l'impossibilité d'usurper la tyrannie. Les deux autres puissances, réunies par un intérêt commun, auroient facilement réprimé ce corps dont les membres étoient électifs. Il ne pouvoit avoir d'autorité, qu'autant que toutes ses vues se dirigeoient au bien public. Il falloit qu'il devînt l'ame de la république; et pour cela, il falloit qu'il en méritât la confiance : l'abus de la puissance n'eût pas été respecté en lui, non plus que dans les rois.

Le peuple tout seul ne pouvoit rien : parce que tout le peuple est foible, lorsqu'il est sans chefs. D'ailleurs il n'étoit point de son intérêt de s'unir au sénat pour abaisser les rois, ni aux rois pour abaisser le sénat. Il lui importoit que ces deux puissances fussent redoutables l'une à l'autre, et qu'aucune ne prévalût : sa liberté en dépendoit.

Les rois enfin, encore plus foibles, n'avoient d'autorité, que comme chefs de la république; et, en cette qualité, ils avoient également à ménager et le peuple et le sénat.

Aucune de ces puissances ne pouvoit donc usurper l'une sur l'autre. C'est ainsi

que Lycurgue, en combinant la monarchie, l'aristocratie et la démocratie, forma un gouvernement qui avoit les avantages des trois, sans avoir les inconvéniens d'aucun. Mais ce qui contribua sur-tout à maintenir l'équilibre, c'est la pauvreté, c'est qu'à Sparte les ames ne pouvoient être vénales.

Changement fait au gouvernement de Lycurgue.

Il est vraisemblable que le sénat ayant gagné la confiance par sa conduite, ses décrets étoient d'ordinaire confirmés dans l'assemblée du peuple; et c'est alors que le roi Théopompe, jaloux de l'influence de ce corps, et desirant d'y mettre des bornes, au hasard même d'affoiblir sa propre autorité, imagina de donner des chefs au peuple, et créa de nouveaux magistrats qu'on nomma éphores. Cette innovation est d'environ cent trente ans après Lycurgue.

Les éphores furent au nombre de cinq. On les changeoit tous les ans. Élus par le peuple, ils en étoient les protecteurs. A ce titre, ils devinrent les juges des magistrats, des sénateurs et des rois. Ils se faisoient rendre compte de l'administration : ils cassoient les sénateurs : ils condamnoient les rois à l'amende : ils les pouvoient faire

arrêter. Tout les mois, les rois juroient solemnellement de se conduire suivant les lois, et les éphores promettoient de les maintenir, tant qu'ils seroient fidèles à leur serment. Il est évident que, dans une république où l'on auroit connu les richesses, de pareils magistrats auroient pu causer de grands désordres.

Mais Sparte étoit pauvre. C'est pourquoi les éphores n'étoient puissans, qu'autant qu'ils se bornoient à être les protecteurs du peuple; et le peuple, content d'être protégé, n'ambitionnoit rien au-delà. Un éphore, qui eût montré de l'ambition, eût été perdu. On respectoit les droits du sénat, on respectoit ceux des rois. L'opinion ne permettoit d'attenter ni aux uns ni aux autres; et ces droits restoient, lorsque les éphores en réprimoient les abus.

Lycurgue n'a pas voulu que les Spartiates [illegible]ssent conquérans.

Sparte étoit proprement un camp, où les citoyens, abandonnant aux esclaves la culture des terres, s'exerçoient uniquement au métier des armes. Accoutumés, pendant la paix, à une discipline dure et sévère, la guerre étoit pour eux un temps de repos. Mais Lycurgue ne les avoit armés que pour

leur défense. Il leur avoit interdit toute conquête : il leur en avoit ôté les moyens : il ne leur avoit laissé que la gloire d'être libres et de donner la liberté. Tant qu'ils conservèrent cet esprit, ils jouirent de la plus grande considération ; et ils auroient obtenu une sorte d'empire sur la Grèce, s'ils s'étoient toujours bornés à se regarder commme les protecteurs des peuples opprimés.

Je n'entrerai pas pour le moment dans de plus grands détails sur le gouvernement de Lacédémone : nous aurons occasion d'y revenir. Je remarquerai seulement que Lycurgue paroît l'avoir formé d'après les circonstances où se trouvoit alors la Grèce : circonstances, qui paroissoient interdire toute conquête aux peuples, et qui bornoient leur ambition à être libres. La législation de Lycurgue est de 872 avant J. C.

Guerre des Spartiates dans le cours de cette période.

Sparte a eu plusieurs guerres dans cette période. La première, sous Agis fils d'Euristhène, réduisit les Ilotes en esclavage. Lycurgue ne brisa pas leurs fers. Il semble néanmoins qu'il eût été plus avantageux à la république de les avoir pour concitoyens que pour ennemis. Les autres guerres sont

postérieures à ce législateur, et il y en a quatre.

Dans la première, les spartiates, s'étant flattés, sur la foi d'un oracle équivoque, de mesurer au cordeau le territoire des Tégéens allèrent au combat avec une provision de cordes, qui servirent à garrotter les prisonniers qu'on fit sur eux. Ils terminèrent, par la ruine entière d'Ithome, la seconde qui fut contre les Messéniens, et qui dura vingt ans. Elle se passa sous Théopompe. Une troisième se fit sous le même roi, au sujet d'un champ sur lequel les Argiens et les Lacédémoniens formoient également des prétentions. Les deux armées étant en présence, convinrent, pour épargner le sang, de vider leur querelle, en n'exposant de part et d'autre que trois cents champions; et le choix ayant été fait, elles se retirèrent. Le combat entre ces deux troupes fut si violent qu'il ne resta qu'un seul Lacédémonien et deux Argiens, qui, se croyant vainqueurs, coururent en porter la nouvelle à Argos. Mais le Lacédémonien, s'étant saisi des dépouilles des ennemis, resta sur le champ de bataille, et par cette raison prétendit

aussi avoir eu la victoire. Il fallut donc en venir à une action générale : elle fut à l'avantage des Lacédémoniens.

La dernière guerre, dont il me reste à parler, commença la dernière année de cette période, et dura quatorze ans. Elle fut encore contre les Messéniens. C'est dans cette occasion que l'oracle de Delphes, consulté par les Spartiates, leur ayant ordonné de prendre un Athénien pour chef, Athènes leur offrit le poëte Tyrthée, ne voulant pas leur donner un bon général, et n'osant pas non plus désobéir à l'oracle. Ce poëte, plus utile qu'on n'avoit cru, rendit le courage aux Lacédémoniens; et les Messéniens, chassés de toutes leurs places, allèrent s'établir en Sicile, où ils donnèrent à la ville de Zancles le nom de Messène, aujourd'hui Messine.

Athènes dans le cours de cette période.

Dans cette période, Athènes n'offre qu'une suite de factions et de dissentions. L'archontat perpétuel et héréditaire pendant 331 ans, devint électif, et sa durée fut réduite à dix. Cependant on se fit une loi de continuer de prendre les archontes dans la famille de Médon : la mémoire de Co-

drus vivoit encore, et faisoit aimer sa postérité. Enfin, il y avoit quatre cents et quelques années que les Médontides gouvernoient, lorsque les Athéniens, toujours plus jaloux de leur liberté, partagèrent entre neuf archontes, la puissance qu'ils avoient jusqu'alors confiée à un seul, et bornèrent cette magistrature à une seule année d'exercice.

CHAPITRE XV.

Observations sur la cinquième période.

La démocratie n'a pas dans les petits états les mêmes inconvéniens que dans les grands.

DANS le cours de cette période, la guerre la plus considérable est celle que les Spartiates ont faite aux Messéniens. D'ailleurs les républiques, occupées à se former, et à se donner des secours contre les tyrans, ont rarement fait des entreprises les unes sur les autres. Pendant cette paix, la Grèce se peuploit, et prenoit des forces.

Il est vrai que les villes étoient troublées par des dissentions continuelles. Sans lois, gouvernées par des usages, elles ne pouvoient prendre une forme assurée, et les révolutions se succédoient, comme les factions qui ne cessoient de se reproduire.

Mais quelque vicieuse que soit la démocratie, elle n'a pas dans de petites républiques, les mêmes inconvéniens que dans de grands états. Elle y produit des dissentions, plutôt que des guerres civiles; et

c'est par des brigues, plutôt que par les armes, qu'on usurpe de l'autorité. Comme le parti qui succombe, est bientôt sans ressource, le parti supérieur, s'il a pris les armes, les quitte bientôt. Il ne lui faut qu'un combat, il ne lui faut que se montrer pour dissiper ses ennemis. Il a même intérêt à les ménager ; et sa vengeance ne tombe que sur les chefs, qui échappent facilement par un exil volontaire.

Maître de la république, le tyran n'ignore pas qu'il commande à des citoyens : il sait que, jaloux de leur liberté, ils portent impatiemment le joug; et il voit qu'on peut lui enlever le sceptre avec la même facilité qu'il s'en est saisi. Il lui importe, par conséquent, de faire aimer son administration, et il met tout son art à persuader aux citoyens qu'ils sont libres encore, et qu'ils se gouvernent eux-mêmes. Il paroît donc que, dans le cours de cette période, les peuples de la Grèce n'ont pas été exposés à de grandes vexations.

La Grèce, qui se peuple, envoie en colonie le superflu de ses habitans.

Aussi remarque-t-on que la population des villes s'accrut au point, que leur territoire ne pouvoit plus suffire au nombre des

habitans. Si, dans une pareille conjoncture, elles avoient entrepris de reculer leurs frontières, les peuples auroient encore reflué les uns sur les autres; et on auroit vu une révolution semblable à celle qu'avoit produite le retour des Héraclides.

Mais toutes également puissantes, ou à-peu-près, chacune étoit trop foible pour une pareille entreprise. Le sol même opposoit des obstacles aux conquêtes : les montagnes étoient des barrières; et si l'on pouvoit les franchir, il étoit difficile de faire au-delà des établissemens solides. Ajoutons à ces raisons que l'idée de conquérir ses voisins ne pouvoit s'offrir à des peuples accoutumés à respecter mutuellement leur liberté.

Il ne restoit donc aux villes de la Grèce d'autre ressource que de se former des colonies. Elles y étoient donc invitées par l'état florissant des peuplades, qui avoient été forcées à s'établir dans l'Asie mineure; et la nécessité de se débarrasser du superflu de leurs habitans, leur en faisoit même une loi. Non seulement c'étoit une occasion d'éloigner les esprits inquiets, qui pou-

voient causer des troubles, c'étoit encore un moyen de former des établissemens, qui pouvoient être avantageux.

Les colonies sont pour elle un principal objet de la politique.

Les colonies devinrent donc un des principaux objets de la politique. S'il y avoit de l'inconvénient pour une ville, à se priver d'une partie de ses citoyens, c'étoit un mal nécessaire : il s'agissoit pour elle de ne les pas perdre tout-à-fait, et, par conséquent, de se les tenir attachés par quelques liens.

Dans cette vue, on déterminoit les droits respectifs des métropoles et des colonies. On régloit ce qu'elles se devoient réciproquement les unes aux autres : on en dressoit un acte authentique : et pour rendre ces préliminaires plus solemnels et plus sacrés, on les accompagnoit de sacrifices et d'autres cérémonies religieuses.

La métropole fournissoit à ses colonies les armes et tout ce qui étoit nécessaire à leur établissement. Elle leur donnoit des généraux, des magistrats, des ministres du culte, et elle s'engageoit à leur continuer sa protection. Voilà les titres qui fondoient ses droits.

En conséquence, les colonies étoient dans l'obligation d'aller au secours de leur métropole avec toutes leurs forces, d'ouvrir leurs ports à ses flottes, leur territoire à ses armées, et de rompre au besoin toute autre alliance.

Sans entrer dans un plus grand détail à ce sujet, vous prévoyez que les colonies resteront attachées à la métropole, tant qu'elles seront trop foibles pour ne pas sentir le besoin d'en être protégées. Alors la métropole en retirera de grand secours; et elle sera d'autant plus puissante, qu'elle aura fondé un plus grand nombre de colonies.

Cet usage, d'abord avantageux aux villes de la Grèce, sera donc tous les jours plus suivi. Elles mettront leur gloire à donner naissance à de nouvelles villes: cette fécondité deviendra l'objet de leur ambition: et cet esprit écartera encore loin d'elles toute idée de faire des conquêtes les unes sur les autres.

Les avantages que la Grèce retiroit de ses colonies, ne pouvoient être que passagers.

Cependant, l'utilité qu'elles retirent de leurs colonies, ne peut être que passagère. Ces nouvelles républiques, une fois affermies, se feront des intérêts conformes à

leur situation, et oublieront, par conséquent, leur métropole. La reconnoissance ne passera donc pas d'une génération à l'autre : les dernières générations jugeront que les premières les ont acquittées : et elles n'imagineront pas qu'il soit de leur devoir de se sacrifier, lorqu'elles n'en retireront aucun avantage.

Il n'y a qu'un intérêt commun, qui puisse unir plusieurs républiques : et, pour avoir cet intérêt, il faut qu'elles aient les mêmes ennemis. En effet, nous verrons que les colonies politiques, qui se sont établies en Sicile et en Italie, prendront peu de part aux guerres que les Perses feront aux Grecs. Les colonies, au contraire, de l'Asie mineure, armeront pour la Grèce contre la Perse ; et cependant ce sont des peuples que la révolution des Héraclides a chassés de leur première patrie, et qui, par conséquent, n'ont contracté d'engagement avec aucune métropole.

Sur la fin de cette période on prévoit que la Grèce va cultiver les beaux-arts.

A la population de la Grèce, et aux nouveaux établissemens qu'elle fait dans cette période, vous pouvez juger, Monseigneur, que les républiques ont abon-

damment pourvu aux besoins les plus nécessaires; et que, par conséquent, nous ne sommes pas loin des temps, où les Grecs, se faisant des besoins superflus, doivent cultiver les beaux-arts. Quelques années avant la législation de Lycurgue, c'est-à-dire, 884 ans avant J.C., Iphitus, descendant d'Hercule, avoit renouvelé à Olympie ces jeux célèbres, où tout concouroit à répandre l'émulation et l'amour de la gloire. Comment donc les talens ne prendroient-ils pas l'essor parmi des peuples, qui aiment les nouveautés, et sur-tout, aiment à applaudir? Dès-lors, l'Asie mineure avoit déjà de grands poëtes: Hésiode et Homère vivoient dans le siècle qui a précédé celui de Lycurgue: la Grèce, depuis ce législateur, commençoit à les connoître: et avec quel empressement ne devoit-elle pas rechercher des poëmes aussi intéressans pour elle que ceux d'Homère? Quand on rapproche toutes ces circonstances, on voit qu'elle se prépare elle-même à produire des poëtes. C'est en effet sur la fin de cette période qu'elle commence à cultiver la poésie avec quelques succès.

CHAPITRE XVI.

Des lois de Dracon et de la législation de Solon.

Inutilité des lois de Dracon. EN limitant à plusieurs reprises la puissance des archontes, les Athéniens, sans assurer leur liberté, n'avoient fait que donner des preuves de leur inquiétude. On eût dit que ces magistrats étoient seuls à redouter. Cependant leur foiblesse enhardissoit les factions; et la république, qui craignoit de confier l'autorité, obéissoit aux différens partis qui se l'arrachoient tour-à-tour.

624 avant J.C. Las des dissentions, les Athéniens demandèrent enfin des lois à Dracon : mais ce citoyen ne répondit pas à l'opinion qu'ils en avoient conçue. En effet, il ne paroît pas avoir rien changé à la forme du gouvernement. Il humilia l'aréopage : il créa un nouveau tribunal, qui ne subsista pas long-temps : il punit de mort les fautes les-

plus légères, comme les plus grands forfaits : en un mot, il fit des lois, qui, n'ayant de remarquable que leur cruauté, devinrent tout-à-fait inutiles; le non-usage les abrogea.

Les désordres étant toujours les mêmes, Cilon, allié de Théagène, tyran de Mégare, forma le projet d'usurper la tyrannie et se rendit maître de la citadelle. Il échoua à la vérité. Assiégé par les Athéniens, il fut forcé à prendre la fuite; et ceux qui ne purent pas s'échapper avec lui, cherchèrent un asyle dans le temple de Minerve. Désordres qui continuent, 600 ans avant J. C.

Mégaclès, alors archonte, leur promit la vie, s'ils se livroient à lui ; et, cependant, lorsqu'il les eut en son pouvoir, il les fit massacrer. Les Athéniens eurent horreur de cette trahison, et regardèrent la famille de cet archonte comme une race impie et maudite. Elle est connue sous le nom d'Alcméonide, qu'elle a pris d'Alcméon, fils de Mégaclès. Nous aurons bientôt occasion d'en parler.

L'entreprise de Cilon ouvrit les yeux : mais il étoit difficile d'acorder les factions

sur la forme qu'on donneroit au gouvernement. Les habitans des montagnes se déclaroient pour la démocratie; ceux de la plaine, pour l'oligarchie; ceux de la côte, pour un gouvernement mixte; et les pauvres, vexés pour des dettes qu'ils ne pouvoient acquitter, demandoient un nouveau partage des terres. C'est dans ces circonstances que Solon fut choisi pour donner des lois à sa patrie. Il balança quelque temps à se charger de cette commission; mais, élu archonte d'un consentement unanime, et revêtu de toute l'autorité nécessaire, il entreprit la réforme
594. du gouvernement.

Réforme faite par Solon, Après avoir cassé toutes les lois de Dracon, excepté celles qui concernoient les meurtriers, il donna un édit par lequel il déclara quittes tous les débiteurs. Cette première démarche rendit la liberté à plusieurs citoyens qui, dans l'impuissance de s'acquitter, avoient été forcés à se réduire en esclavage.

Il réserva les charges, les dignités et les magistratures pour les citoyens riches, qu'il distribua en trois classes. Il mit dans

la première ceux dont le revenu annuel montoit à cinq cents mesures. Ceux qui en avoient trois cents, et qui pouvoient entretenir un cheval en temps de guerre, composoient la seconde. La troisième se forma de ceux qui n'en avoient que deux cents. Enfin, dans une quatrième furent compris les citoyens moins riches, les artisans qui vivoient de leur travail, les journaliers, tous les mercénaires en un mot.

Ceux de cette dernière classe furent donc exclus de toutes les charges. Pour les dédommager, Solon leur accorda le droit de suffrage dans les assemblées publiques, où se décidoient toutes les affaires; telles que la paix, la guerre, les alliances, le culte, les lois, les finances, l'élection des magistrats. Ces assemblées étoient même un tribunal suprême, auquel on pouvoit appeler, et qui cassoit ou confirmoit les sentences rendues par les autres tribunaux.

Vous voyez que le dédommagement, accordé aux citoyens pauvres, étoit trop fort. Étant en plus grand nombre, ils devoient avoir la plus grande influence dans

les assemblées. Leur donner le droit de suffrage, c'est par conséquent confier les intérêts de la république à des citoyens, qui, n'ayant rien à perdre, n'ont rien à ménager; et qui, présumant que les révolutions peuvent leur être favorables, les desirent, et n'attendent que le moment de les faire naître.

Afin de prévenir ces inconvéniens, ou du moins afin de les diminuer, Solon donna pour conseil à la république, un sénat composé de quatre cents membres. Les tribus, qui étoient alors au nombre de quatre, en fournirent chacune cent. Dans la suite, les Athéniens seront distribués en dix tribus, chacune fournira cinquante sénateurs, et le nombre en sera porté à cinq cents.

Ce corps délibéroit sur les affaires: mais son avis n'étoit pas un décret qui fît loi : c'étoit un décret préparatoire. Il le falloit porter à l'assemblée du peuple, et il pouvoit être rejeté comme agréé. Sur quoi Anacharsis, un Scythe qui étoit alors à Athènes, disoit à Solon : *j'admire que chez vous les sages n'aient que le*

droit de délibérer, et que celui de décider soit réservé aux fous. On pourroit encore dire qu'un conseil de quatre cents personnes n'est pas un conseil de sages : il est trop nombreux. Quelque bien composé qu'on le suppose, il lui est très-difficile d'user du droit de délibérer : on peut même assurer qu'il en usera mal.

Pour mettre encore un frein à l'inquiétude du peuple, Solon rétablit l'aréopage. Il lui rendit tout son lustre : il le fit dépositaire des lois, et il lui donna l'inspection sur toute la police. Cependant, malgré ces précautions, le peuple restoit le maître du gouvernement; et Anacharsis avoit raison de dire encore à Solon : *vos lois sont des toiles d'araignées, où les foibles seront pris, et que les forts briseront.* Aussi ce législateur convenoit-il qu'elles n'étoient pas les meilleures possibles, mais les meilleures que les Athéniens fussent capables de recevoir.

Législation de Solon considérée par opposition à celle de Lycurgue.

La démocratie, comme nous l'avons remarqué, n'a pas pour les petits états les mêmes inconvéniens que pour les grands.

Ce qu'il importoit le plus aux Athéniens, c'étoit d'avoir de bonnes lois, des lois qui se fissent respecter, même d'un tyran, s'il arrivoit jamais qu'un citoyen usurpât la tyrannie. Or, c'est en quoi Solon a rendu le plus grand service à sa patrie. Comme mon dessein n'est pas d'entrer à ce sujet dans un grand détail, je ne considérerai sa législation que par opposition à celle de Lycurgue; et nous tâcherons de prévoir les effets différens, qui doivent naître de l'une et de l'autre.

Les exercices militaires étoient, comme nous l'avons dit, l'unique occupation des Spartiates : toute autre leur avoit été interdite. Il ne leur étoit permis de s'appliquer, ni à l'agriculture, ni aux arts méchaniques, ni au commerce : d'ailleurs, ils ne pouvoient avoir aucune affaire domestique, puisque tous les biens étoient en commun; ils n'avoient pas même les soins du ménage.

Ils étoient donc fort désœuvrés. Il est vrai que l'oisiveté a peu d'inconvéniens pour un peuple qui ne connoît pas le luxe : cependant il falloit y pourvoir. C'est pour-

quoi Lycurgue régla jusqu'aux actions les plus indifférentes de la vie privée. La règle fut la même pour tous les citoyens : elle les assujettit tous également ; jusques-là que dans les salles communes, où l'on se rassembloit par désœuvrement, les sujets de la conversation étoient déterminés par la loi.

Accoutumés dès l'enfance à la même règle et la même discipline, les Lacédémoniens seront donc austères, constans dans leurs résolutions, excellens soldats. Toujours conduits par le même esprit, ils auront plus de tenue, et par conséquent des succès plus assurés.

Méprisant les arts, ils mépriseront les peuples qui les cultivent ; et, pour peu qu'ils aient sur eux quelque avantage, ils seront fiers et impérieux avec eux, comme avec leurs Ilotes.

N'étant que soldats, ils ne connoîtront que la force : l'utilité de la république sera leur unique loi. Ils seront donc perfides et cruels. Tel sera leur caractère : l'histoire ne le confirme que trop.

Les inconvéniens de l'oisiveté auroient

été grands dans une république telle qu'Athènes : car les citoyens pauvres, qui n'auroient subsisté d'aucun travail, n'auroient trouvé de ressources que dans les troubles. Aussi Solon voulut que tous fussent également occupés. Le fils, par la loi, étoit dispensé de nourrir un père qui ne lui avoit fait apprendre aucun métier. L'aréopage avoit été préposé pour prendre connoissance des moyens dont chaque citoyen subsistoit. Cette loi étoit d'autant plus sage, que le terrain aride de l'Attique faisoit une nécessité de tourner l'industrie des habitans aux arts et au commerce.

Il falloit donc s'occuper à Athènes : mais chacun avoit le choix de ses occupations. Ainsi la liberté, le besoin, la loi, tout favorisoit les arts. Ils fleuriront par conséquent, et on peut prévoir que les Athéniens excelleront dans tous les genres.

Aussi jaloux de leur liberté que les Spartiates, ils ne seront pas moins courageux ; et ils auront des mœurs plus douces, parce qu'ils s'occuperont des arts utiles et agréables. Plus justes appréciateurs des talens, ils les estimeront davantage. Ils en seront

plus généreux, et dès qu'ils seront plus généreux, ils seront aussi plus humains, plus bienfaisans, plus équitables : ils auront en un mot toutes les vertus sociales..

Mais, parce que la forme de leur gouvernement entretiendra leur inquiétude, ils seront légers, inconstans, amateurs du merveilleux, capricieux, frivoles, emportés ; et, parce qu'ils ne cesseront pas d'être humains et généreux, ils seront quelquefois honteux de leurs emportemens. Vous jugez qu'avec ce caractère, ils finiront par avoir tous les vices du luxe.

C'est assez vous faire connoître la législation de Lycurgue et celle de Solon, que de vous montrer d'avance les effets qui naîtront de l'une et de l'autre. Vos lectures, Monseigneur, achèveront de vous instruire à cet égard, et je dois me borner à des observations générales.

Fins que se sont proposées ces deux législateurs.

Les derniers siècles que nous avons parcourus, seroient peu dignes d'attention, s'ils n'avoient pas produit ces deux législateurs : mais ils les ont produits, et il semble que Lycurgue et Solon suffisent pour remplir ce long intervalle. Le premier

a donné dans les Spartiates, un modèle subsistant des talens militaires et des vertus guerrières : le second a développé dans les Athéniens le germe de toutes les vertus sociales et des talens de toute espèce. Il est l'époque où la Grèce a commencé à produire de grands hommes en tous genres.

Parce que les mœurs assurent seules la durée d'un gouvernement, tous deux ont donné leurs soins à l'éducation des citoyens, quoiqu'avec des vues différentes. A Sparte, les enfans, élevés par l'état, ne prenoient que les habitudes utiles à la patrie. La république veilloit sur leurs exercices, sur leurs actions, sur leurs discours. Rien n'étoit indifférent : tout étoit réglé par la loi : et les citoyens s'accoutumoient dès l'enfance à la même façon de penser, comme à la même façon d'agir.

Une parfaite égalité pouvoit seule maintenir une discipline aussi sévère. Il falloit par conséquent que tous les biens fussent en commun : il falloit ôter aux citoyens tout moyen de s'enrichir ; bannir les arts, le commerce, l'or, l'argent. Il falloit, en un mot, pour fermer Sparte à la corrup-

tion, la fermer aux richesses. C'est donc la monnoie de fer, qui a donné toute la consistance au gouvernement des Spartiates; et la pauvreté pouvoit seule conserver les mœurs de cette république : ce moyen étoit infaillible, comme il étoit le seul.

Solon ne pouvoit donc pas assurer à son gouvernement la même durée, et il ne se le promettoit pas. Dans une république, où tous les citoyens n'étoient pas pauvres, ce sont les pauvres qui auroient été dangereux. Il falloit que l'éducation fît à tous un besoin de s'occuper, et ce fut-là le principal objet du législateur. Mais il lui suffisoit aussi qu'on s'occupât : car en gênant la liberté, il eût étouffé l'industrie, et dégoûté de toute occupation. Il étoit donc nécessaire que tous les arts fussent estimés; que la considération qui leur étoit attachée, fît un besoin d'avoir des talens; et qu'elle fît même encore un besoin de cultiver les talens dans les autres. Or, voilà l'esprit qui distinguera les Athéniens : parmi eux les grands hommes se feront un honneur de former des élèves.

On a dit que Lycurgue a donné aux

Spartiates des mœurs conformes à ses lois; et que Solon a donné aux Athéniens des lois conformes à leurs mœurs. L'entreprise du premier demandoit plus de courage, et celle du second demandoit plus d'art. Peut-être la différence de leur caractère a-t-elle eu beaucoup de part à la différence des plans qu'ils se sont faits. Lycurgue étoit dur et austère, Solon étoit doux et même voluptueux.

Quoi qu'il en soit, tous deux ont réussi. Lycurgue a voulu faire des soldats, et il en a fait : Solon a voulu réunir tous les talens aux vertus militaires, et il a fait des hommes dans tous les genres.

L'événement, favorable à l'un et à l'autre, est peut-être le seul moyen de les juger : car nous sommes bien éloignés de pouvoir raisonner sur toutes les circonstances où ils se sont trouvés. Lacédémone conservera plus long-temps ses mœurs et ses lois. Mais Athènes survivra à sa liberté. Toute la Grèce sera assujettie, et les Athéniens auront sur leurs vainqueurs, l'empire que donne la supériorité des talens.

Tous ces talens auroient été perdus, si Solon avoit fait à Athènes ce que Lycurgue avoit fait à Sparte. Mais le pouvoit-il ? auroit-il été sage de le tenter ? Pour en juger, connoissons-nous assez le siècle où il a vécu ? Admirons le courage de Lycurgue, et chérissons la mémoire de Solon.

CHAPITRE XVII.

Depuis la législation de Solon jusqu'au commencement de la guerre avec les Perses.

Pourquoi les Grecs ne pourront jamais s'agrandir par des conquêtes.

Le gouvernement de Lacédémone étoit établi sur de solides fondemens, lorsque chaque ville de la Grèce, troublée au dedans par ses propres dissentions, étoit trop foible pour former des entreprises au dehors. Toutes auroient même succombé sous la puissance des Spartiates, si ce peuple eût eu l'ambition des conquêtes, et un gouvernement favorable à son agrandissement. Il semble en effet qu'il n'avoit qu'à entretenir ces dissentions, pour étendre insensiblement sa domination sur tous les Grecs.

Cette politique, trop adroite pour des soldats, étoit trop contraire à l'esprit de leur législation. Ils laissèrent donc aux autres peuples le temps de s'affermir : ils leur en fournirent même les moyens; et ils

leur donnèrent de si grandes preuves de leur justice et de leur modération, que les villes eurent plus d'une fois recours à eux, pour terminer les différends qui s'élevoient entre elles. Mais il n'ont pas long-temps mérité cet éloge.

Cette modération, qu'ils avoient d'abord montrée, les avoit empêchés de former des projets d'agrandissement. Ils la perdirent, et ils ne s'agrandirent pas davantage. Il suffit d'observer leur conduite avec les Messéniens, pour prévoir qu'ils ne feront jamais de grandes conquêtes.

Les Messéniens, chassés d'Ithome, l'unique place qu'ils avoient conservée, s'étoient retirés chez les peuples voisins, et Ithome avoit été rasée. Invités cependant par les Spartiates, et comptant sur les conditions dont on étoit convenu, ils revinrent dans leurs villes; et ils furent en effet traités avec douceur, tant qu'on crut devoir les ménager. Mais insensiblement le joug s'appesantit. Les Lacédémoniens, infidelles à leurs engagemens, parurent méditer la ruine entière de ce peuple, et ils employèrent à cet effet les injustices et

les vexations les plus criantes. Enfin il y avoit trente-neuf ans que les Messéniens gémissoient dans cette servitude, lorsqu'ils reprirent les armes, et la fortune leur fut tout-à-fait contraire : le vainqueur, devenu plus fier et plus inhumain, ne leur laissa pour ressource que l'esclavage ou la fuite.

Les Spartiates ne mettoient donc point de différence entre conquérir et réduire en servitude. Or, cette façon de penser avoit d'abord l'inconvénient de rendre les conquêtes d'autant plus difficiles, que tous les peuples de la Grèce étoient également jaloux de leur liberté. En second lieu elle les rendoit inutiles, ou même contraires à l'accroissement de la puissance de Sparte; parce qu'une république s'affoiblit, lorsqu'elle augmente le nombre de ses esclaves, sans augmenter celui de ses citoyens. Les Lacédémoniens sentoient eux-mêmes qu'ils n'en étoient pas plus puissans, pour avoir des esclaves; et c'est leur foiblesse qui a été le principe de leur inhumanité envers les Ilotes : ils les massacroient, dans la crainte qu'ils ne devinssent redoutables par leur nombre. Ces précautions perfides

et cruelles annonçoient aux autres peuples le sort qui les attendoit, et les invitoient à périr plutôt qu'à se soumettre.

Si les Spartiates eussent été dans l'usage d'accorder les droits de citoyen aux peuples vaincus, les forces de la république se seroient accrues avec les victoires, et chaque conquête eût pu conduire à une autre. Mais, jaloux de ces droits, ils ne les vouloient pas communiquer, et ce préjugé leur ôtoit le pouvoir de s'agrandir.

Ce préjugé n'étoit pas particulier aux Spartiates. Commun à toutes les villes de la Grèce, il étoit cher, sur-tout aux Athéniens. Athènes sera donc toujours foible, ainsi que Sparte; et les conquêtes seront impossibles aux Grecs, dans les temps mêmes qu'il sera impossible de les vaincre.

Lors de Cécrops, il n'y avoit que vingt mille habitans dans l'Attique; et de deux dénombremens, qui ont été faits depuis Solon, l'un sous Périclès, l'autre sous Démétrius de Phalère, le plus fort porte le nombre des citoyens à vingt et un mille. Il est donc prouvé qu'il étoit à-peu-près le même dans tous les temps.

Lycurgue trouva neuf mille citoyens dans Sparte, et trente mille dans la Laconie. Par conséquent, si nous jugeons de Lacédémone par Athènes, cette république n'aura jamais eu qu'environ quarante mille citoyens. Voilà cependant les deux grandes puissances de la Grèce.

Semence de jalousie entre les républiques de la Grèce.

Telle étoit donc la situation des peuples de cette contrée : aucun n'étoit assez puissant pour commander, et aucun n'étoit assez foible pour recevoir la loi. Cependant, parce que toutes les villes commençoient à s'affermir au dedans, elles commençoient chacune à regarder autour d'elles ; et dès-lors sans doute, elles auroient eu l'ambition de reculer leurs frontières, si elles en avoient eu les moyens. Ce fut donc parce qu'elles sentirent leur impuissance, qu'elles n'entreprirent pas de faire des conquêtes les unes sur les autres : mais elles n'en ont pas été plus tranquilles, parce que les plus foibles avantages, que quelques-unes remportoient, suffisoient pour semer la jalousie parmi elles.

Ainsi, toujours jalouses les unes des autres, elles le seront sur-tout de l'ascendant

qu'Athènes et Sparte prendront tour-à-tour. Elles feront des ligues pour tenir ces deux puissances en équilibre; et, parce que la balance penchera alternativement, elles seront dans la nécessité de faire continuellement de nouvelles combinaisons de leurs forces. Cependant elles ne seront pas assez éclairées pour se décider sur le choix des alliances, chacune d'après leurs vrais intérêts. La jalousie leur fera faire de fausses démarches : les vues particulières des hommes qui les conduiront, leur en feront faire de plus fausses encore : le systême politique de la Grèce sera sujet à des révolutions continuelles; et, après bien des guerres, que l'inquiétude, plutôt que l'ambition, aura suscitées, il ne restera aux peuples qu'un épuisement général et une haine qui les divisera de plus en plus. C'est alors qu'affoiblis, et incapables de se réunir contre un ennemi commun, ils finiront par être la proie d'une puissance étrangère.

C'est vers les temps de Solon, que commence cette jalousie, qui est le présage de la ruine des Grecs. Les effets en seront suspendus pendant la guerre contre la

Perse : aussitôt après, elle éclatera d'autant plus qu'ils auront eu de plus grands succès. Elle croîtra de jour en jour parmi les dissentions qu'elle fera naître, et elle sera la principale cause des révolutions.

Il y avoit déjà long-temps que les Spartiates donnoient de la jalousie aux peuples du Péloponèse, lorsque les Athéniens ne faisoient encore ombrage à aucun de leurs voisins. C'est qu'Athènes, toujours troublée, n'avoit jamais été dans une situation à former de grandes entreprises. Depuis même que Solon lui avoit donné des lois, elle n'en étoit pas plus redoutable: car ce législateur n'avoit pas, comme Lycurgue, tari la source des dissentions. En laissant l'autorité entre les mains du peuple, il avoit proprement livré la république aux ambitieux, et il vit lui-même un citoyen usurper la tyrannie, environ trente ans après qu'il eut réformé le gouvernement.

Circonstances où Pisistrate aspire à la tyrannie.

Nous avons remarqué plus haut que les habitans de la montagne, ceux de la côte et ceux de la plaine formoient trois partis, qui se déclaroient chacun pour un gouver-

nement différent, et que les pauvres demandoient un nouveau partage des terres. Or tous ces partis étoient mécontens des lois de Solon, les uns, parce qu'il n'avoit rien fait pour eux, les autres, parce qu'il n'avoit pas assez fait. Ils continuoient donc de remuer; le premier, à qui les pauvres s'étoient joints, ayant pour chef Pisistrate; le second, Mégaclès, de la famille des Alcméonides; et le troisième, Lycurgue.

Pisistrate étoit puissant par la faveur du peuple, qui le regardoit comme le partisan zélé de la liberté et même de l'égalité. Mégaclès l'étoit par ses richesses. Quant à Lycurgue, il pouvoit être de quelque secours à l'un ou à l'autre : mais, tout seul, il n'étoit redoutable à aucun des deux.

Solon voyoit le danger où étoit la république. Il pénétroit les vues de Pisistrate, qui s'attachoit les pauvres par sa bienfaisance, et qui gagnoit jusqu'à ses ennemis par sa générosité. Cependant le peuple, séduit, se livroit sans défiance, et le parti de Pisistrate se fortifioit tous les jours. Cet homme, aussi adroit qu'ambitieux, s'assura donc de l'affection du plus grand

Il usurpe le trône.

nombre des citoyens. Alors s'étant fait lui-même une blessure, il se fit porter sur la place : il accusa ses ennemis d'avoir attenté à ses jours : il demanda des gardes pour sa sûreté : il en obtint cinquante : bientôt il en augmenta le nombre, et, ne dissimulant plus, il s'empara de la citadelle.

Tout céda : les chefs des deux autres partis s'exilèrent. Solon seul résistoit, reprochant au tyran sa perfidie, et aux Athéniens leur imprudence et leur lâcheté. Mais Pisistrate se défendoit par le respect qu'il montroit pour les lois : il les observoit, il les faisoit observer ; et plus le législateur s'élevoit contre lui, plus il affectoit de lui donner des marques d'estime et de con-
559 ans avant J. C. fiance. Solon mourut l'année suivante.

Cette même année, Pisistrate, contraint de céder aux deux autres factions qui se sont réunies, se retire. Rappelé presque aussitôt par Mégaclès, qui lui donne sa fille en mariage, il recouvre l'autorité. Quelques mois après, un différend, survenu au sujet de ce mariage même, la lui enlève, et il reste onze ans en exil. Enfin il

revient, il fait bannir les Alcméonides, et n'éprouve plus de revers. La douceur de son gouvernement parut même faire oublier aux Athéniens la haine qu'ils avoient pour les rois, et en mourant il transmit sa puissance à ses fils Hippias et Hipparque. 528 ans avant J. C.

On ne sait si ces deux princes régnèrent conjointement, ou si l'un des deux régna seul. On sait seulement qu'ils s'appliquèrent, encore plus que Pisistrate, à rendre le joug de la tyrannie moins sensible. Ils protégèrent les lettres, qui commençoient à fleurir; et cette protection sans doute ne contribua pas peu à donner de leur gouvernement l'idée la plus avantageuse. Les éloges, vrais ou flatteurs des gens de lettres, font souvent la réputation des souverains. Le peuple, qui goûte leurs écrits, juge d'après eux; et plus il s'occupe des ouvrages qui l'amusent, moins il fait attention à la manière dont on le gouverne. Ce fut donc vraisemblablement autant par politique que par goût, que les fils de Pisistrate protégèrent les lettres. Le peuple les en louoit: il ne voyoit pas que cette protection lui forgeoit des chaînes. Gouvernement d'Hippias et d'Hipparque.

Conjuration, qui coûte la vie à Hipparque.

Il y avoit treize ans qu'ils régnoient, lorsqu'Harmodius et Aristogiton formèrent une conspiration, pour se venger d'un affront qu'Hipparque avoit fait à la sœur d'Harmodius. Hipparque périt par leurs mains le jour des Panathénées : mais il périt seul. Ayant eux-mêmes été arrêtés, ils perdirent la vie; et Hippias, de ce jour, livré à tous les soupçons, devint cruel, sanguinaire, et se rendit odieux.

Les Lacédémoniens chassent Hippias.

Cependant les Alcméonides, qui ne cherchoient que l'occasion de revenir dans leur patrie, s'étoient fait charger par les Amphictyons de la construction du nouveau temple de Delphes. Ils s'en acquittèrent avec une générosité où la politique eut plus de part que la religion, et bientôt la Pythie ne rendit plus que les oracles qu'ils lui dictoient. Les Lacédémoniens, à qui elle ne cessa de répéter qu'ils ne réussiroient point dans leurs entreprises, s'ils ne commençoient par délivrer Athènes de la tyrannie, déclarèrent la guerre aux Pisistratides, et Hippias, forcé de s'exiler, se retira à Lampsaque.

Athènes, libre, éleva dans la place

publiques des statues à Harmodius et à Aristogiton : honneur qui n'avoit point encore été accordé, mais très-propre à ranimer l'amour de la liberté et la haine des tyrans.

Nouveaux troubles.

Les troubles cependant recommencent. Clisthène, de la famille des Alcméonides, aspire à la tyrannie, et la faveur du peuple paroît la lui assurer, lorsqu'Isagoras, son concurrent, demande des secours aux Spartiates. Cléomène, leur roi, arrive à Athènes. Il force Clisthène à se retirer: il fait bannir sept cents familles, qui lui étoient attachées: il tente d'abolir le sénat: il veut confier le gouvernement aux seuls partisans d'Isagoras. Alors le peuple se soulève, chasse les Lacédémoniens, rappelle les exilés; et Clisthène, effrayé du danger qu'il a couru, abandonne ses premiers projets, et rétablit la démocratie. C'est lui qui distribua le peuple d'Athènes en dix tribus.

Les Lacédémoniens projettent inutilement le rétablissement d'Hippias.

Fiers de leur liberté, les Lacédémoniens se croyoient, en quelque sorte, seuls nés pour être libres, et ne pardonnoient pas aux Athéniens de vouloir l'être. Honteux

d'ailleurs d'avoir eu la simplicité de prendre les armes sur la foi d'un oracle, dont on avoit reconnu l'imposture, ils se reprochoient d'avoir chassé les Pisistrates. Ils projetèrent donc de les rétablir.

Trop foibles par eux-mêmes pour exécuter cette entreprise, ils la proposèrent à leurs alliés. Mais tous s'y refusèrent, à l'exemple des Corinthiens, qui témoignèrent combien elle leur étoit odieuse.

Corinthe, alors libre, avoit été sous la domination des tyrans. Florissante par le commerce, elle l'étoit sans rivales. Elle n'avoit donc d'autre intérêt que de conserver cet avantage qu'aucune ville ne lui disputoit. D'ailleurs plus faite, parce qu'elle étoit commerçante, pour connoître le prix de la liberté, elle vouloit être libre ; et elle vouloit aussi que chaque peuple le fût, parce qu'elle n'aspiroit point à dominer. Il lui importoit même qu'Athènes pût toujours balancer la puissance de Sparte. Voilà pourquoi, dans cette occasion, on voyoit encore en elle l'esprit de ce siècle, où toutes les villes conspiroient ensemble contre les tyrans.

Hippias, ne pouvant donc compter sur les secours d'aucun peuple de la Grèce, tenta d'engager Artapherne, gouverneur de Sardes, à travailler à son rétablissement, et le fit entrer dans ses vues. Sur ces entrefaites, les Ioniens s'étant révoltés, lee Athéniens se joignirent à eux, méprisant les menaces d'Artapherne, et consultant leur passion plutôt que leurs forces. C'est alors que la Grèce se vit menacée des armes du roi de Perse.

Hippias demande des secours aux Perses.

504 ans avant J. C.

CHAPITRE XVIII.

Des révolutions de l'Asie avant la guerre que les Perses ont faite aux Grecs.

Fin du premier empire des Assyriens.

Le premier empire des Assyriens finit sous Sardanapale, lorsqu'Arbace, gouverneur des Mèdes, et Bélésis gouverneur de Babylone, se soulevèrent contre ce prince efféminé. Des débris de cet empire se formèrent trois monarchies, celle de Ninive, ou le second empire des Assyriens, celle de Babylone et celle des Mèdes.

770.

747ᵉ ane avant J. C.

Monarchie de Babylone.

A Bélésis succéda Nabonassar, dont l'avénement au trône est le commencement d'une ère astronomique, appelée de son nom, *ère de Nabonassar.* D'ailleurs l'histoire des rois de Babylone est tout-à-fait inconnue.

Monarchie de Ninive, ou second empire des Assyriens.

Nous ne connoîtrions pas mieux celle des rois de Ninive, sans les ravages qu'ils ont faits dans la Palestine. Vous avez vu dans

l'écriture sainte les conquêtes de Théglath-phalasar, que l'impie Achaz, roi de Juda, avoit appelé à son secours; celles de son fils Salmanasar, qui emmena Osée et les dix tribus en captivité; celles de Sennachérib, fils de Salmanasar, dont l'armée fut exterminée au siége de Jérusalem, qui fut assassiné par ses deux fils aînés, et dont la couronne passa à son troisième, Assaradon. Sous ce dernier règne, le royaume de Babylone fut réuni à celui de Ninive.

Il paroît que la monarchie des Mèdes a commencé plus tard que les deux autres. L'avénement de Déjocès, son premier roi, est de la même année que celui d'Assaradon. Monarchie des Mèdes. 710 ans avant J.C.

Arbace ne régna pas, ou régna peu; et les Mèdes, sans aucune forme de gouvernement, apprirent, par leur expérience, combien les peuples ont besoin d'une autorité capable de réprimer les violences et les injustices. Les funestes effets de la licence devoient donc tôt ou tard rétablir la monarchie, que la crainte de la servitude avoit proscrite. Temps d'anarchie parmi les Mèdes.

Il n'est pas possible de terminer toujours

les différends par les armes. Le droit du plus fort, quoiqu'on soit porté à le reconnoître, n'assure rien. Il se détruit par les abus qui en naissent ; et il expose à des révolutions continuelles, non seulement les foibles, mais encore les plus puissans. C'est pourquoi dans les temps mêmes où la licence paroît bannir toutes les lois, les hommes, forcés par les circonstances, s'en font comme à leur insu, et adoptent tacitement des usages qui leur en tiennent lieu.

Cependant de pareilles lois sont équivoques et variables; et, quand elles seroient claires, elles seroient sans force, parce qu'elles ne sont pas protégées par une puissance capable de les faire respecter. Alors, au défaut de cette puissance, ont est souvent forcé à prendre des arbitres, et à se soumettre à leurs décisions. Voilà où en étoient les Mèdes, lorsque Déjocès devint l'arbitre de la contrée où il vivoit. Il y rétablit l'ordre par sa sagesse ; et bientôt on vint à lui de toutes parts, comme au juge le plus éclairé et le plus équitable.

Déjocès est élu roi.

Il s'étoit rendu nécessaire à tous les peuples de la Médie, lorsque, sous prétexte

de vaquer à ses affaires, il se refusa à celles des autres. Aussitôt l'anarchie renouvela les anciens désordres ou en produisit de plus grands encore. Déjocès, qui l'avoit prévu, avoit jugé qu'on seroit dans la nécessité d'élire un roi; et il s'étoit flatté que le choix tomberoit sur lui. Il ne se trompa pas. Personne n'avoit plus de droits à la royauté, puisque personne n'étoit plus capable de maintenir l'ordre et la paix: mais ses titres auroient été plus beaux encore, s'il les eût fait valoir sans artifice.

Gouvernement de Déjocès.

Jusqu'alors les Mèdes avoient vécu dispersés dans une multitude de villages. Déjocès, qui voulut en rassembler une partie, bâtit Ecbatane. Il leur fit sentir le besoin de se réunir: il leur donna des lois: il les accoutuma à la discipline: il adoucit leurs mœurs. Il s'appliqua sur-tout à leur inspirer la crainte et le respect, se rendant invisible, ne se montrant que par l'éclat qui environnoit le trône, et gouvernant du fond de son palais. Ceux qui avoient le privilége de l'approcher, ne pouvoient, dit-on, ni le regarder en face, ni rire, ni cracher en sa présence.

On prétend que la férocité des Mèdes rendoit ces précautions nécessaires. Mais, quelque féroces qu'ils fussent, ils avoient senti la nécessité de se soumettre à un roi; ils n'avoient choisi Déjocès, que parce qu'ils avoient la plus haute idée de ses lumières et de sa justice, et ils l'avoient choisi librement. Il me semble donc que, pour diminuer la férocité de ce peuple, ce prince n'avoit qu'à se montrer: un libre accès auprès de Déjocès, encore particulier, avoit commencé cet ouvrage: un libre accès auprès de Déjocés devenu roi, l'auroit achevé. Aux précautions qu'il prend, on pourroit donc conjecturer qu'il a usurpé le trône. Hérodote, de qui nous tenons l'histoire de cette révolution, peut n'en avoir pas connu les circonstances, ou s'être plu à les embellir. Car, Monseigneur, on a écrit des romans, avant d'écrire l'histoire.

Du fond de son palais, Déjocès dit Hérodote, instruit de tout ce qui se passoit, faisoit rendre une exacte justice dans toute l'étendue de ses états. Comment donc ce monarque, qui ne voyoit rien par lui-même, pouvoit-il toujours trouver, chez

un peuple ignorant et féroce, des hommes assez éclairés pour bien voir, et assez justes pour lui rendre un compte fidelle de ce qu'ils voyoient ? Il est bien étrange qu'on se ferme les yeux, au moment qu'on se charge de conduire les autres.

Les fautes sont contagieuses, sur-tout pour les souverains ; c'est ce que l'histoire ne prouve que trop. L'exemple de Déjocès, qui s'enferme dans son palais, sera suivi par les monarques d'Orient. Prisonniers sur le trône, ils seront environnés de gardes, qu'ils croiront avoir armés contre le peuple, et qu'ils auront armés contre eux-mêmes. La royauté sera respectée comme une puissance invisible ; mais on ne prendra aucun intérêt à la personne des souverains. Ils seront égorgés, et le peuple verra avec indifférence des révolutions, qui ne passeront pas l'enceinte du palais.

Déjocès régna cinquante-trois ans. Ce long règne, qui ne fut troublé par aucune guerre, affermit son autorité, et il la laissa à son fils Phraorte, qu'on croit l'Arphaxad de l'écriture.

Règne de Phraorte.

Phraorte assujettit les Perses, conquit

une partie de la haute Asie, et il échoua contre le roi d'Assyrie, Saosduchin ou Nabucodonosor I, fils d'Assaradon. Ce prince, l'ayant vaincu et fait prissonnier, le fit périr à coups de javelot.

Nabucodonosor, après sa victoire, ne songea qu'à se venger des peuples qui lui avoient refusé leur secours contre les Mèdes; et ce fut alors qu'Holopherne porta l'épouvante dans le royaume d'Israël, assiègea Béthulie, et périt par le courage de Judith. L'armée des Assyriens fut entièrement défaite.

Règne de Cyaxare, pendant lequel les Scythes font une irruption en Asie.

Le règne de Phraorte avoit été de vingt-deux ans : celui de Cyaxare, son fils, fut de quarante. Ce prince, s'étant rétabli pendant que les Assyriens s'occupoient à d'autres guerres, tourna ses armes contre eux, les défit, et assiégea Ninive. Sur ces entrefaites, les Scythes, sortis des environs des palus Méotides, sous la conduite de Madiès, leur roi ou leur chef, font une irruption dans la Médie, pendant que les Cimmériens, qu'ils avoient chassés d'Europe, dévastent l'Asie mineure. Cyaxare, forcé à lever le siége de devant Ninive,

marche contre ce nouvel ennemi: il est défait, et les Scythes, qui se répandent librement, pénètrent jusqu'en Égypte.

On sait peu de chose de l'histoire d'Égypte, depuis Sésostris jusqu'à Psamméticus, qui régnoit alors. Révolutions en Égypte.

Dans l'intervalle qui s'est écoulé, depuis la révolte des Mèdes jusqu'à l'avénement de Déjocès, les Égyptiens ont eu deux monarques, qui se font remarquer: Bocchoris, qui est au nombre de leurs législateurs, et Sabacos, roi d'Éthiopie, qui conquit l'Égypte, et qui, après l'avoir gouvernée cinquante ans, retourna en Éthiopie, abandonnant volontairement sa conquête.

Enfin, pendant que Déjocès régnoit en Médie, l'Égypte fut partagée entre douze rois, qui gouvernoient avec une autorité égale, lorsque Psamméticus, devenu suspect aux autres, fut relégué dans les pays marécageux de l'Égypte. Ce fut son salut: car, avec le secours de quelques soldats de Carie et d'Ionie, que la tempête jeta sur les côtes, il défit ses ennemis, et se rendit maître des douze royaumes. Il donna des établissemens aux Ioniens et aux Cariens; 683 ans avant J. C. 672.

qui l'avoient secouru : il contracta des alliances avec les Grecs, et il leur ouvrit l'Égypte, jusqu'alors fermée aux étrangers.

Assuré sur le trône, il fit la guerre à Nabucodonosor I, au sujet de la Palestine, qui séparoit les deux royaumes. Le siége de la ville d'Azoth, le plus long dont il soit parlé, l'arrêtoit depuis vingt-neuf ans, lorsque les Scythes, qui menacèrent ses états, ne lui permirent pas de poursuivre ses conquêtes. Il se crut trop heureux de les pouvoir éloigner à force de présens, et ces barbares s'établirent dans la haute Asie où ils régnèrent vingt-huit ans. Leurs ravages et leurs conquêtes nous font voir quelle étoit la foiblesse des anciennes monarchies. Psamméticus mourut après un régne de cinquante-quatre ans.

Pendant que les Scythes régnoient en Asie, Sarac, qui avoit succédé à Nabucodonosor I, perdit, par sa lâcheté, le royaume de Babylone, que Nabopolassar, un de ses généraux, lui enleva. C'étoit une occasion favorable pour assiéger Ninive une seconde fois. Cyaxare la saisit : Nabopolassar se joignit à lui : Ninive fut rasée :

et ces deux rois partagèrent la monarchie qu'ils venoient de conquérir.

Quelque tems après, les Scythes succombèrent enfin dans une conjuration des Mèdes ; et ceux qui purent échapper, s'étant refugiés dans les états d'Alyate, roi de Lydie, Cyaxare déclara la guerre à ce roi.

Royaumes de l'Asie mineure.

Aussi haut qu'on peut remonter, on trouve que les peuples de l'Asie mineure parloient la même langue que ceux de la Grèce. Ils avoient donc la même origine ; et ils avoient encore de commun avec les Grecs, d'avoir été sans aucune forme de gouvernement. On en voit la preuve dans la manière dont Gordius parvint au trône.

Les Phrygiens ayant consulté l'oracle sur les moyens de mettre fin aux désordres auxquels l'anarchie les exposoit, la réponse fut d'élire un roi ; et l'oracle, consulté une seconde fois sur le choix qu'on devoit faire, répondit de choisir le premier qu'on rencontreroit, allant sur une charrette au temple de Jupiter. Gordius, qui fut rencontré, fut donc proclamé ; et,

en mémoire de cet événement, il consacra sa charrette à ce dieu. Le nœud, qui attachoit le joug au timon, est le fameux nœud gordien, qui, selon l'oracle, promettoit l'empire de l'Asie à celui qui le pourroit délier.

[illegible] ans avant J. C.

Midas, fils de Gordius, lui succéda. Il commença à policer les Phrygiens, encore ignorans et barbares; et il régla le culte public conformément aux cérémonies religieuses, qu'il avoit lui-même apprises d'Orphée. On a remarqué que les réglemens, qu'il fit à ce sujet, contribuèrent à l'affermissement de son autorité.

Vers ce tems, c'est-à-dire, aux environs de la sortie d'Égypte, commencèrent vraisemblablement dans l'Asie mineure une multitude de petits royaumes, dont il ne reste aucun souvenir. Mais les Phrygiens, les Lydiens et les Troyens sont des peuples fort connus, et la monarchie des derniers paroît avoir été assez considérable.

Dans le tems de la guerre de Troye, ou environ, Argon, arrière-petit fils d'Alcée dont Hercule étoit père, régna sur les Lydiens. Ses descendans, dont on n'a pas

la suite, conservèrent cette couronne pendant plus de cinq cents ans. Gygès l'usurpa, après avoir ôté la vie à Candaule, le dernier des Héraclides, et la transmit à ses enfans. Alyate étoit son arrière-petit fils. 718 ans avant J. C.

La guerre, que Cyaxare fit à ce prince, duroit depuis six ans, lorsqu'une éclipse de soleil, prédite par Thalès de Milet, effraya les deux armées, et fit faire la paix. Alyate chassa les Cimmériens. Il se rendit maître de Smyrne; et il fit pendant onze ans la guerre aux Milésiens, uniquement pour leur enlever leurs moissons, ne leur faisant d'ailleurs aucun autre dommage: vraisemblablement il les vouloit punir de quelque injure qu'il en avoit reçu.

Conquêtes de Nabucodonosor II.

Vers ce tems commencent les conquêtes de Nabucodonosor II, fils de Nabopolassar. Inquiet de l'agrandissement des Babyloniens, Néchao avoit armé contre eux, et leur avoit enlevé la Palestine et la Syrie, après avoir défait Josias, roi de Juda, qui lui refusoit un passage par la Judée. Nabucodonosor recouvra ces provinces, et en conquit de nouvelles. Vous savez, Monseigneur, la captivité des Juifs, la prise

de Jérusalem, celle de Tyr après un siége de treize ans, et les dévastations que ce conquérant fit dans l'Égypte, Il laissa le gouvernement de ce royaume à Amasis, qui s'étoit soulevé contre Apriès ou Aphrée, petit fils de Néchao.

Nabucodonosor mourut après un règne de quarante-trois ans, laissant une monarchie plus vaste que puissante, et qui fut la conquête des Perses, lorsque Cyrus, leur roi, se fut joint à Astyages, fils et successeur de Cyaxare.

Cyrus. Son histoire est peu connue.

Les commencemens de Cyrus, et de l'empire des Perses sont très-obscurs. Nous savons que Cyrus, ayant vaincu les Babyloniens, marcha contre leur allié, Crésus, fils et successeur d'Alyate; qu'il le défit à Thymbrée, prit Sardes, capitale de Lydie, soumit l'Asie mineure, subjugua la Syrie et l'Arabie, et se rendit maître de Babylone. D'ailleurs, nous savons mal les circonstances de tous ces événemens: c'est pourquoi je me bornerai à faire quelques observations sur la manière dont se faisoient alors les conquêtes.

Politique des conquérans dans ces siècles.

Nous avons vu, Monseigneur, un tems

où les conquérans ne prenoient les armes que pour dévaster des provinces, qu'ils ne se proposoient pas de conserver, et ils revenoient couverts de gloire, lorsque chargés des dépouilles des nations vaincues, ils traînoient après eux un grand nombre de captifs. Par cette conduite, ils firent plus qu'ils n'avoient projeté : ils reculèrent leurs frontières, moins parce qu'ils avoient eu l'ambition de dominer sur les peuples voisins, que parce que ces peuples, continuellement épouvantés, s'empressèrent à leur donner toutes sortes de marques de soumission. C'est ainsi vraisemblablement que se forma la première monarchie des Assyriens.

Les dévastations ayant subjugué les provinces, il étoit naturel que ces conquérans féroces imaginassent que les dévastations étoient encore le meilleur moyen de les conserver. Ils voyoient qu'un peuple épuisé ne pourroit briser ses fers, qu'il n'oseroit le tenter, et que, par conséquent, son épuisement assuroit sa servitude. Ils bornèrent donc toute la politique à ruiner les pays qu'ils vouloient retenir sous leur

domination. Voilà pourquoi la suite des victoires n'offre que des massacres, des villes détruites, des nations exterminées. Cet usage barbare étoit si général, que le vainqueur, qui égorgeoit le vaincu, paroissoit user de ses droits, et la captivité étoit, de sa part, comme une grace.

Une preuve qu'on ne connoissoit pas d'autre moyen pour conserver les provinces conquises, c'est que dans ces siècles, où une place, environnée de murs et située un peu avantageusement, pouvoit soutenir un siége de plusieurs années, on n'imagina pas de fortifier les frontières, pour prévenir le soulèvement des peuples, ou pour défendre l'empire contre l'étranger. Le pays étoit ouvert, et une victoire amenoit l'ennemi jusqu'à la capitale, où le monarque attendoit le même sort qu'il avoit fait subir à d'autres.

Ils faisoient la guerre sans art.

Nous avons remarqué que les premières conquêtes ont été faites par des peuples errans; et, ce qui paroît le confirmer, c'est que, dans les siècles que nous avons parcourus, les grandes monarchies ont continué de faire la guerre, comme ces peuplades la faisoient elles-mêmes.

Premièrement, un monarque commençoit souvent une campagne sans plan, sans projet, saus savoir où il porteroit ses armes. C'est ainsi que Nabucodonosor II marchoit contre Jérusalem, sans le savoir lui-même. Il consulta le sort, lorsqu'il fut arrivé dans un endroit, où deux chemins aboutissoient, et le sort tomba sur Jérusalem.

En second lieu, il paroît que les Asiatiques ont été des siècles, avant de savoir diviser une armée en différens corps. Cyaxare, selon Hérodote, est le premier qui y ait pensé. Les armées, auparavant, combattoient donc confusément et sans ordre.

Enfin les armées étoient moins des corps de soldats, que des peuplades, où le nombre des femmes et des enfans pouvoit être égal à celui des combattans.

Les Assyriens, les Babyloniens les Mèdes et les Égyptiens faisoient donc la guerre à-peu-près cómme les Scythes faisoient des irruptions. Voilà pourquoi ces anciennes monarchies étoient d'autant plus foibles, qu'elles étoient plus vastes; et il ne faut pas s'étonner si elles tombent avec la

même facilité qu'elles s'élèvent. L'empire appartenoit alors aux peuples qui étoient plus endurcis à la fatigue. C'est par cette raison que les Perses l'obtinrent, et j'ai peine à croire que Cyrus fut un grand général.

En effet, Monseigneur, l'art militaire peut se perfectionner dans des républiques, telles qu'Athènes et Lacédémone, parce qu'elles font la guerre avec de petites armées, et que l'amour de la liberté attache une grande considération au métier des armes. Voilà les seules causes qui peuvent concourir aux progrès de cet art. Il n'en pouvoit donc pas faire dans des monarchies telles que celles des Assyriens ou des Babyloniens, et j'ajoute qu'il ne pouvoit pas en avoir fait davantage parmi les Perses, puisqu'avant Cyrus, ce peuple ne s'étoit fait aucun nom par les armes, et qu'il avoit même été conquis par les Mèdes. Il est vrai que ce conquérant est représenté, dans la Cyropédie, comme un grand général: mais c'est une des raisons qui me fait croire que Xénophon n'a voulu faire qu'un roman. En effet, il n'est pas vrai-

semblable qu'un grand capitaine se soit formé, tout seul et tout-à-coup, parmi des peuples aussi peu expérimentés que les Perses : cela est d'autant moins vraisemblable, que ce conquérant n'avoit pas besoin de talens supérieurs, pour vaincre des ennemis tout-à-fait ignorans dans l'art militaire; et, ce qui ne l'est pas encore, c'est l'humanité et la générosité que montre, après la victoire, le Cyrus de la Cyropédie. Il contient ses soldats, il empêche le sac des villes: il respecte la valeur dans l'ennemi qui se défend; et il semble occupé à épargner le sang des vaincus.

Voilà un caractère bien différent de celui des monarques de l'Asie. Mais, ce qui n'est pas moins étonnant, c'est que le héros de Xénophon joint les lumières aux vertus. Grand homme d'état, il connoît l'art de manier les esprits : affable et d'un accès facile, il sait descendre jusqu'au dernier de ses sujets, sans s'abaisser : il sait récompenser avec un seul mot : il sait faire un refus, sans déplaire : il a des amis, et il vit familièrement avec eux, sans en être moins respecté. En un mot, il ne se croit sur le trône que pour

veiller au bonheur des peuples, et il donne tous ses soins à les rendre heureux. Il est bien difficile d'imaginer que ce soit-là le Cyrus des Perses.

Règne de Cambyse.

Cambyse, ayant succédé à Cyrus, son père, arma contre l'Égypte. Il employa quatre ans aux préparatifs de cette guerre, et il la commença lorsqu'Amasis, qui venoit de mourir, laissoit la couronne à son fils Psamménite.

529 ans avant J. C.

Péluse, qui étoit la clef de l'Égypte, auroit pu l'arrêter : il s'en rendit maître par stratagême : il défit Psamménite, marcha à Memphis, qui ne fit pas une longue résistance ; et toute l'Égypte se soumit. Psamménite ne régna que six mois. Cambyse lui avoit d'abord conservé la vie : mais ce prince ayant voulu remuer, il le fit mourir.

Voilà tous les succès de Cambyse. On remarqua bientôt en lui des accès de démence, et son régne ne fut plus qu'une suite d'extravagances et de cruautés. Il perd une grande partie de son armée, qu'il conduit, contre les Éthiopiens, à travers les déserts et sans précaution. Cinquante mille

hommes, qu'il envoye contre les Ammoniens, périssent sans qu'on sache comment. Il pille les temples de Thèbes et les brûle. Arrivé à Memphis, lorsqu'on célébroit la fête du dieu Apis, il blesse cet animal avec son poignard : il fait fustiger les prêtres, et ordonne de tuer tous ceux qui célébroient cette fête. Il fait assassiner son frère Smerdis, parce qu'il le voit en songe sur le trône ; et, parce que Méroé, qui étoit tout à la fois sa femme et sa sœur, ne peut refuser ses larmes à ce prince, il lui donne un coup de pied, dont cette princesse, alors enceinte, meurt. Pour montrer qu'il a la main sûre dans le vin, il bande son arc contre le fils de Prexaspe; et, déclarant qu'il en veut au cœur, il le lui perce. Prexaspe cependant étoit de ses courtisans celui auquel il montroit le plus de confiance. Le lendemain, il fit mourir, sans raison, douze Perses. Enfin il n'y avoit presque pas de jour qu'il ne sacrifiât des victimes à sa fureur.

Il retournoit à Suse, sa capitale, lorsqu'arrivé en Syrie, il apprit que Smerdis avoit été élu roi. Ce Smerdis étoit un mage, frère de Parisithe, à qui Cambyse avoit Le mage Smerdis.

confié le gouvernement pour le temps de son absence, et qui étoit mage lui-même. Cambyse ne put pas punir l'usurpateur. Il mourut en Syrie, d'une blessure qu'il se fit avec son poignard, lorsqu'il montoit à cheval. Il a régné sept ans et quelques mois.

Le faux Smerdis est égorgé.

Cyrus avoit cru devoir donner sa confiance aux eunuques, qui, étant généralement méprisés, n'avoient d'autre intérêt que de s'attacher à un prince qui faisoit leur fortune, et qui leur donnoit de la considération. De pareils ministres étoient bien plus nécessaires au faux Smerdis, qui n'osoit pas se montrer en public, et il n'en eut pas d'autres. Déjà suspect, il le devint encore par cette préférence et par ses précautions à se cacher à ceux qui l'auroient reconnu. Ces soupçons parurent se confirmer, lorsqu'on crut voir, dans sa conduite, de l'affectation à s'attacher les peuples par des graces. Otanes enfin, s'étant assuré de l'imposture, forma une conspiration avec Darius et cinq autres seigneurs Persans, et les deux mages furent égorgés.

Commencement

Selon Hérodote, ces conjurés tirent

conseil sur la forme qu'ils donneroient au gouvernement, et ils ne se déterminèrent qu'après avoir pesé les avantages et les inconvéniens de la démocratie, de l'aristocratie et de la monarchie. Mais il n'est pas vraisemblable que des Perses aient délibéré sur un pareil sujet: les Grecs ne le croyoient pas, comme le remarque Hérodote lui-même; et je soupçonne cet historien d'avoir saisi cette occasion, pour dire ce qu'il pensoit sur chaque espèce de gouvernement.

Du règne de Darius, fils d'Hystaspe.

Les seigneurs Persans convinrent de se trouver le lendemain dans un lieu marqué, au lever du soleil, et de reconnoître pour roi celui dont le cheval henniroit le premier: ils croyoient que le soleil, le dieu des Perses, déclareroit, par-là, sur qui le choix devoit tomber. A peine ils y arrivèrent, que le cheval de Darius se hâta de hennir, parce qu'il avoit passé dans ce lieu une partie de la nuit avec une cavale. C'est une précaution que l'écuyer de Darius avoit prise, pour assurer la couronne à son maître.

Ce prince étoit fils d'Hystaspe, gouverneur de Perse. Sous prétexte qu'il ne pouvoit veiller à la défense de l'état, s'il

n'avoit des revenus fixes et assurés, il imposa les provinces, qui jusqu'alors n'avoient payé que des espèces de dons gratuits. Il les imposa néanmoins avec beaucoup de modération, parce qu'il eût été imprudent à lui de n'en pas montrer. Une pareille innovation auroit soulevé les peuples, s'il ne leur avoit pas fait croire qu'ils paieroient moins à l'avenir, qu'ils n'avoient payé jusqu'alors. Il eut sur-tout l'attention de ménager les Perses, et il n'en exigea aucune espèce de tribut.

Darius soumet les Babyloniens.

Les Babyloniens, qui portoient impatiemment le joug, parce que le siége de l'empire avoit été transféré à Suse, se révoltèrent la cinquième année du règne de Darius. Ce prince assiégea Babylone avec toutes ses forces. Il fut vingt mois devant cette place; et il désespéroit de s'en rendre maître, lorsque Zopire la lui livra. Pour exécuter ce dessein, Zopire, un des sept qui avoient conjuré contre le mage Smerdis, s'étoit lui-même coupé le nez et les oreilles, et il étoit allé offrir ses services aux Babyloniens, accusant Darius de l'avoir mis dans l'état où on le voyoit, et

510 ans avant J. C.

ne paroissant respirer que la vengeance.

Darius abattit les murs de Babylone, et fit mourir trois mille habitans. Alors tout son empire étant soumis et tranquille, il crut que sa gloire demandoit de lui qu'il fît la guerre à ses voisins, et il projeta de faire une irruption en Scythie, parce qu'autrefois les Scythes en avoient fait une en Asie.

Les Scythes étoient des peuples pasteurs, qui, sans demeure fixe, erroient dans de vastes pays incultes. Il étoit donc impossible de les subjuguer. Ils n'avoient qu'à fuir pour vaincre; et leur ennemi, dénué de tout, périssoit sans combat. Par conséquent autant il pouvoit être avantageux aux Scythes de faire des irruptions chez les Perses, autant il l'étoit peu aux Perses d'en faire chez les Scythes. Expédition en Scythie.

A la tête d'une armée de sept cent mille hommes, Darius part de Suse. Il passe le Bosphore de Thrace sur un pont de bateaux. Il est suivi d'une flotte de six cents vaisseaux, que lui ont fournis les peuples des côtes de l'Asie mineure et de l'Hellespont. Il arrive sur les bords de

l'Ister, aujourd'hui le Danube : il passe ce fleuve, et laisse aux Ioniens la garde du pont, leur permettant de se retirer, s'il n'est pas de retour dans deux mois.

Ce terme étoit expiré, et Darius ne paroissoit point encore. Pour combattre un ennemi qu'il n'avoit pu joindre, il s'étoit engagé trop avant; et il n'avoit pu revenir dans le temps qu'il avoit projeté. Cependant les Ioniens étoient sollicités par les Scythes à rompre le pont et à se retirer; et ils pouvoient, sans manquer à leurs engagemens, saisir cette occasion de secouer le joug des Perses. C'étoit l'avis des chefs, et sur-tout de Miltiade, athénien, alors tyran de la Chersonèse de Thrace (1). Mais Hystiée, tyran de Milet, leur ayant re-

(1) Lorsque Pisistrate étoit tyran d'Athènes, Miltiade, fils de Cypsèle, invité par les Dolonces, qui habitoient la Chersonèse de Thrace, à conduire une colonie chez eux, y alla avec les Athéniens, qui le voulurent suivre, et fut choisi par ce peuple pour le gouverner. Il laissa ce royaume à Stésagoras, fils de Cimon, son frère de mère. Miltiade, dont il est ici question, étoit le neveu de Stésagoras, mort sans enfans.

présenté qu'ils n'étoient maîtres, chacun dans leurs villes, que sous la protection des Perses, ils comprirent que leur fortune étoit liée à celle de Darius, et ils résolurent de l'attendre. Ce fut le salut de ce monarque, dont la conduite est un exemple des entreprises imprudentes des conquérans de l'Asie.

Darius laissa Mégabyse dans la Thrace pour en achever la conquête, et vint à Sardes, où il passa près d'une année. Alors, empressé de témoigner sa reconnoissance au tyran de Milet, il s'engagea à lui accorder tout ce qu'il demanderoit; et, en conséquence, il lui permit de bâtir une ville sur la rivière de Strimon en Thrace: ne considérant pas que, par la situation de cette place, Hystiée pouvoit devenir assez puissant, pour protéger les peuples de cette contrée, et les soustraire aux Perses. Mégabyse lui ayant fait des représentations à ce sujet, il rappela Hystiée sous divers prétextes, et l'emmena à Suse, où il le retint.

Ayant ensuite médité une expédition dans les Indes, il équipa sur l'Indus une Autre expédition dans les Indes.

flotte, dont il donna le commandement à Scylax, grec de Carie; le chargeant d'observer les bords de ce fleuve dans tout son cours, de passer dans l'Océan, et de venir en Egypte par la mer rouge. Scylax exécuta parfaitement ces ordres, et aborda en Egypte trente mois après son départ. Sous Nechao, des Phéniciens avoient fait une navigation encore plus étonnante : car, après s'être embarqués sur la mer rouge, ils avoient fait le tour de l'Afrique, et ils étoient revenus dans la Méditerranée par le détroit de Gibraltar.

Il semble que Darius, instruit par les revers qu'il avoit eus en Scythie, avoit songé à prendre ses mesures avant de s'engager dans une nouvelle guerre : aussi fit-il la conquête des Indes. L'histoire n'a pas conservé les circonstances de cette expédition.

Occasion de la guerre que Darius médite contre les Grecs.

Pendant cette guerre, une dissention, élevée à Naxe, île de la mer Égée, aujourd'hui l'Archipel, fit bannir plusieurs citoyens qui vinrent à Milet implorer le secours d'Aristagoras, gendre d'Hystiée, et gouverneur de cette ville. Aristagoras

aussitôt forma le projet de conquérir Naxe, les autres Cyclades, l'île d'Eubée, et, par ce moyen, de préparer aux Perses la conquête de la Grèce. Artapherne, satrape de Sardes, ayant approuvé ce projet, le fit goûter à Darius, son frère. On fit donc tous les préparatifs pour cette entreprise, et on en donna la conduite au gouverneur de Milet. Elle paroissoit devoir réussir, lorsque les généraux Persans, honteux de marcher sous les ordres d'un Ionien, la firent échouer, et rejetèrent la faute sur Aristagoras, qu'ils perdirent dans l'esprit d'Artapherne.

C'est dans cette conjoncture qu'Aristagoras médita de soulever les Ioniens. Il y fut même sollicité par Hystiée, qui, comptant sur la confiance de Darius, se flattoit d'être chargé de réduire lui-même les rebelles.

Pour déterminer les Ioniens à la révolte, Aristagoras leur rendit la liberté, abdiquant lui-même la tyrannie à Milet, engageant les tyrans des autres îles à remettre, à son exemple, l'autorité entre les mains du peuple, et chassant ceux qui

s'y refusoient. C'est de la sorte qu'il forma une ligue, dans laquelle entrèrent les Grecs des îles, ceux qui habitoient en Europe sur l'Hellespont, et les Athéniens, irrités contre Artapherne, qui vouloit rétablir Hippias. Ceux-ci fournirent vingt vaisseaux; Érétrie, ville d'Eubée, en donna cinq. Mais Cléomène, roi de Sparte, se refusa aux propositions d'Aristagoras. Les Lacédémoniens furent plus prudens sous ce roi, qu'ils ne l'avoient été, lorsqu'ils députèrent à Cyrus, pour lui dire qu'ils ne souffriroient pas qu'on fît aucun dommage aux Grecs de l'Asie mineure.

504 ans avant J. C. La première année de cette guerre, les confédérés firent voile pour Éphèse. Ils y débarquèrent, et marchèrent à Sardes, qu'ils réduisirent en cendres. Mais, lorsqu'ils voulurent regagner leurs vaisseaux, ils furent attaqués par les Perses, et ils perdirent beaucoup de monde. Depuis cet échec les Athéniens refusèrent leurs secours aux Ioniens. Bientôt après, la ligue s'affoiblit encore davantage par le peu de concert des confédérés. Car les tyrans, chassés par Aristagoras, semèrent la divi-

sion parmi eux ; et les Ioniens, ayant dans cette circonstance livré un combat naval, se virent abandonnés de leur alliés, 498. au moment même de l'action. Les Perses, vainqueurs, prirent Milet, ruinèrent cette ville, et en transportèrent les habitans à Suse, d'où Darius les envoya sur les bords de la mer rouge. Alors tout se soumit, les îles, comme le continent; et la flotte des Phéniciens, ayant fait voile vers l'Hellespont, fit une descente en Europe, où elle brûla les villes des peuples qui étoient entrés dans la révolte.

Miltiade, qui avoit prévu l'orage, s'étoit retiré à Athènes. Aristagoras périt dans une action: Arthapherne fit mourir Hystiée, dont la trame fut découverte: et Darius songeoit à se venger des Athéniens et des Érétriens. Cette guerre a duré six ans.

LIVRE SECOND.

CHAPITRE PREMIER.

Observations sur les Perses et sur les Grecs au temps de Darius, fils d'Hystaspe.

Les Perses n'étoient pas aussi puissans qu'ils le paroissoient.

IL ne faut pas juger de la puissance des Perses par les conquêtes qu'ils ont faites. Ils ont vaincu les peuples amollis, uniquement parce qu'ils n'étoient pas amollis eux-mêmes; et, s'ils ont eu quelque supériorité dans la manière de faire la guerre, ils ne l'ont eue qu'avec des peuples chez qui l'art militaire n'avoit fait aucun progrès, et qui, comme eux, n'avoient jamais combattu qu'avec de grandes armées.

Il y avoit près de quarante ans que Cyrus étoit mort, lorsque Darius porta ses armes dans l'Attique. Les Perses, qu'Hérodote représente très-prompts à se corrompre, avoient commencé à prendre les mœurs

des nations vaincues. Confondus avec elles, il ne leur restoit que le nom du peuple conquérant; et les armées Perses étoient en effet des armées de Mèdes, d'Assyriens, de Babyloniens, d'Égyptiens, etc. Ce n'étoient plus ces soldats, qui, ivres des succès d'un chef victorieux, étoient portés à tout oser, et qui combattoient pour se partager les dépouilles des monarchies les plus opulentes. C'étoient des ames mercenaires et corrompues, qu'aucune espèce de gloire, aucun appas de butin n'encourageoit.

Les Grecs n'étoient pas aussi foibles qu'ils le paroissoient.

Athènes étoit libre. On armoit pour lui donner des fers: on armoit dans le moment qu'elle venoit de secouer le joug des Pisistratides, et où, par conséquent, elle sentoit plus que jamais le prix de la liberté.

A ce motif, le plus puissant qui puisse armer des citoyens, ajoutons qu'Athènes étoit alors dans toute sa force. Le luxe n'avoit pas encore énervé les mœurs; les Athéniens étoient durs à la fatigue, comme ils étoient intrépides à la vue du danger. Tous étoient soldats: ils pouvoient même

au besoin armer jusqu'à leurs esclaves, et compter sur eux; parce que les esclaves dans cette république étoient traités avec humanité, et que la loi les protégeoit contre un maître, qui se seroit montré injuste à leur égard.

Les Lacédémoniens avoient le même amour de la liberté, le même courage, la même intrépidité. Plus endurcis encore que les Athéniens, ils n'étoient que soldats. Ils n'avoient pour police qu'une discipline toute militaire; et cette discipline, que Lycurgue avoit établie, s'étoit perfectionnée depuis ce législateur.

L'art militaire s'étoit perfectionné chez eux.

Il est vrai que jusqu'alors les Athéniens et les Spartiates n'avoient point eu de succès brillans: mais les guerres, qu'ils avoient faites, étoient plus instructives que toutes celles des Assyriens, des Babyloniens, des Mèdes et des Perses. Il est naturel que dans de petites républiques tous les citoyens s'appliquent à perfectionner l'art militaire: ils y sont portés par l'amour de la liberté, et par la considération attachée à la défense de la patrie. Ils le pefectionneront par conséquent, et d'autant plus que, faisant la

guerre avec de petites armées, il leur sera plus facile d'imaginer les moyens d'en régler les mouvemens. Ils feront des observations sur la discipline, sur les campemens, sur les marches, sur le choix des armes, sur les ordres de bataille, sur les situations les plus avantageuses pour livrer un combat. Ils s'éclaireront par leurs fautes: ils s'éclaireront par la conduite des ennemis, et les découvertes, qu'une république aura faites, seront bientôt communes à toutes les autres.

Mais, dans des monarchies, telles que celles de l'Asie, le souverain, qui ne fait la guerre que pour lui, qui la conduit seul, lui-même, ou qui la conduit par ses courtisans, se contentera de la faire comme on l'a toujours faite. Il levera de grandes armées: il tombera avec tout le poids de ses forces: il comptera sur le nombre: il ne connoîtra pas d'autre règle; et, dans l'impossibilité de remarquer ses fautes, il ne s'instruira pas même par ses revers.

Il ne s'étoit pas perfectionné en Asie.

Vous voyez, Monseigneur, que les Perses n'avoient que l'avantage du nombre: et cet avantage, lorsqu'il est seul, n'est rien. Il

est vrai que les Grecs de l'Asie mineure avoient été subjugués: mais ce n'est pas une raison de craindre pour les Grecs de la Grèce proprement dite.

Pourquoi les Grecs de l'Asie mineure ont été conquis par les Perses.

Amollis par le luxe que les richesses avoient introduit, les Ioniens et les Éoliens étoient arrivés à leur décadence. Crésus les avoit déjà rendus tributaires : et, quoiqu'avant ce roi, ils fussent indépendans, ils n'en étoient pas plus propres à défendre leur pays. Hérodote remarque que, si les Cimmériens ne firent pas des conquêtes sur eux, c'est que ces Barbares ne songeoient pas à en faire, étant armés pour piller plutôt que pour prendre des villes; et, lorsqu'il nous apprend qu'Alyate chassa les Cimmériens, il ne dit rien à cette occasion, ni des Ioniens, ni des Éoliens. Tout cela prouve que les Grecs de l'Asie mineure n'avoient plus le même amour de la liberté, que les Grecs de la Grèce proprement dite, ni par conséquent le même courage.

Après la prise de Sardes par Cyrus, ils députèrent à ce conquérant pour lui offrir de passer sous son empire, aux mêmes conditions qu'ils avoient été sous celui de

Crésus. Ce prince, offensé de ce qu'excepté les Milésiens, ils s'étoient tous jusqu'alors refusés aux sollicitations qu'il leur avoit faites, rejeta leur offre, et voulut les conquérir. Ils ne lui parurent pas même assez redoutables pour faire par lui-même cette conquête : il la laissa à ses généraux.

Cependant ils n'étoient pas à mépriser. Ils avoient un reste de liberté qu'ils vouloient défendre, et on les auroit plutôt exterminés qu'assujettis. Les Phocéens, assiégés les premiers, se défendirent avec courage : ils s'expatrièrent pour éviter le joug, s'embarquant avec leurs femmes leurs enfans, leurs effets, et n'abandonnant aux Perses qu'une ville déserte.

On voit donc que, s'il étoit facile à Cyrus de conquérir de pareils peuples, il ne lui étoit pas aussi facile de les reduire tout-à-fait en servitude. Ils pouvoient se soulever, s'il appesantissoit le joug, et il falloit qu'au lieu de s'arroger sur eux une souveraineté immédiate, il se bornât à être le protecteur des tyrans que les factions leur donnoient. Alors il assuroit sa domination, et prévenoit les révoltes. C'est aussi le parti qu'il

paroît avoir pris. Ainsi, comme les tyrans furent maîtres, chacun dans leur ville parce que les Perses les protégeoient, les villes se trouvèrent sous la domination des Perses, parce qu'elles avoient des tyrans. Lorsqu'Aristagoras voulut les soulever, son premier soin fut de leur rendre la liberté. Elles eurent des succès; elles se défendirent pendant six ans : et, si elles succombèrent, ce fut moins par la supériorité de leurs ennemis, que par les dissentions qui dissipèrent leur ligue mal concertée.

Il n'étoit pas aussi facile aux Perses de conquérir les Grecs de la Grèce proprement dite.

La difficulté que Darius avoit eue à les réduire, et les ménagemens qu'il avoit à garder avec elles, auroient pu lui faire comprendre qu'il ne suffisoit pas d'armer pour conquérir la Grèce. En effet, les Athéniens et les Spartiates étoient bien plus difficiles à soumettre que les Grecs de l'Asie mineure. Sur ceux-ci il pouvoit tomber avec toutes ses forces. Après une défaite, ses armées n'étoient pas sans ressources. Elles avoient des retraites assurées : elles se recrutoient facilement : et ces peuples, sur qui il pouvoit retomber une

seconde fois, une troisième, qu'il pouvoit même attaquer avant qu'ils l'eussent prévu auroient enfin succombé sous le nombre, et auroient été subjugués, parce qu'ils auroient été exterminés.

Mais les Athéniens et les Spartiates prévoyoient l'orage qui se préparoit dans l'éloignement. La barrière, qui séparoit la Grèce de l'Asie, ne permettoit à Darius, ni de tomber tout-à-coup sur eux, ni de se retirer facilement après un échec, ni de revenir promptement avec de nouvelles forces. Il s'exposoit à des pertes d'autant plus grandes, que ses armées étoient trop nombreuses, pour n'être pas sans ressources après une défaite: et il semble que, pour échapper au joug, les Grecs n'avoient besoin que d'une seule victoire.

La barrière qui sépare la Grèce de l'Asie, les progrès des Grecs dans l'art militaire et le caractère des Athéniens et des Spartiates, voilà donc les causes qui rendoient la conquête de la Grèce difficile aux Perses, c'est-à-dire, à de grandes armées, composées d'Assyriens, de Mèdes, d'Egyptiens, etc., et conduites par des chefs ignorans.

Cependant Darius, qui jugeoit de sa puissance par le nombre de ses soldats, s'exagéroit la foiblesse des Grecs. Il les voyoit déjà sous sa domination : il ne parloit que de les punir; et, comme dans sa confiance il ne prévoyoit aucun obstacle, il ne prenoit aussi aucune mesure pour assurer le succès de son entreprise. Il en chargea Mardonius, son gendre, jeune homme sans expérience, qu'il avoit fait satrape des provinces maritimes.

CHAPITRE II.

Expédition des armées de Darius et de Xerxès dans la Grèce.

Mauvais succès de l'expédition de Mardonius.

Il paroît que Mardonius voulut d'abord s'attacher les Grecs de l'Asie, et prévenir tout soulèvement de leur part. Il est au moins vraisemblable, quoiqu'Hérodote n'en dise rien, que ce fut-là le motif qui le détermina à chasser les tyrans, et à rétablir le gouvernement populaire dans toutes les villes grecques. Après avoir pris cette précaution, il passa en Europe, traversa la Thrace, pénétra dans la Macédoine, et tout se soumit. Mais sa flotte, assaillie d'une tempête, lorsqu'elle doubloit le mont Athos, fut dispersée. Il perdit trois cents vaisseaux et plus de vingt mille hommes. Dans le même temps, son armée de terre, qui campoit avec peu de précaution, fut attaquée pendant la nuit par les Briges, peuple de Thrace. Il fut blessé lui-même :

496 ans avant J. C.

il perdit encore beaucoup de monde, et il repassa l'Hellespont.

Hérauts de Darius en Grèce.

Après cette première tentative, qui avoit si mal réussi, Darius envoya des hérauts demander la terre et l'eau à toutes les villes de la Grèce: c'étoit les marques de soumission, que donnoient aux rois de Perse les peuples qui s'avouoient leurs sujets. Athènes et Sparte firent saisir chacune les hérauts qui leur avoient été envoyés : l'un fut jeté dans un puits, l'autre dans une fosse, et on leur dit de prendre là ce qu'ils demandoient; violence qu'on ne sauroit excuser.

Dissentions parmi les Grecs.

D'ailleurs toutes les îles et la plupart des villes du continent accordèrent la terre et l'eau. Elles étoient effrayées de la puissance des Perses, et c'étoit la seule chose qu'on pût raisonnablement leur reprocher. Les Athéniens cependant, parce qu'ils étoient ennemis des Éginètes, les accusèrent de vouloir trahir la Grèce; et ils engagèrent les Lacédémoniens à se saisir de ceux qu'ils regardoient comme les auteurs de cette prétendue trahison. Les Éginètes les ayant refusés à Cléomène, sous prétexte qu'il n'é-

toit pas venu avec son collègue Démarate, ce roi, qui sut que Démarate leur avoit lui-même suggéré ce prétexte, l'accusa de n'être pas du sang des Héraclides : la prêtresse de Delphes, qu'il suborna, confirma cette accusation; et Démarate, chassé du trône, se retira auprès de Darius. Alors Léotychidas, qui lui succéda, passa en Égine avec Cléomène : ces deux rois saisirent dix des principaux citoyens de cette île, et les livrèrent aux Athéniens. A ces dissentions on pouvoit craindre pour les Grecs le sort des Ioniens. En effet, le plus difficile pour eux ne sera pas de vaincre les Perses : ce sera d'agir de concert pour la liberté commune.

Datis et Artapherne commandent les troupes de Darius.

Darius rappela Mardonius et donna le commandement de ses troupes à Datis, Mède, et à Artapherne, fils de celui que nous avons vu satrape de Sardes. Ces deux généraux mirent à la voile avec six cents vaisseaux. Ils avoient ordre de réduire en cendres Érétrie et Athènes, d'en faire prisonniers tous les habitans, et de les envoyer à Suse.

Ces deux généraux soumettent les îles.

La flotte des Perses tomba d'abord sur

l'île de Naxe. Elle brûla la ville et emmena en captivité tous les habitans, qui ne fuirent pas dans les montagnes. Elle parcourut ensuite les autres îles ; et, après s'en être assurée, elle aborda en Eubée.

Ils prennent Érétrie.

Les Athéniens y avoient envoyé quatre mille hommes, qui se retirèrent presque aussitôt. Eschines, un des premiers d'Érétrie, les engagea lui-même à ne pas rester. En effet leur secours eût été inutile. Les divisions des Érétriens, et les traîtres qui étoient parmi eux, ne laissoient aucune espérance. Dans cette position, Érétrie ne résista pas long-tems. Les Perses s'en rendirent maître après un siège de sept jours : ils la brûlèrent, et ils envoyèrent les habitans à Darius, qui les établit dans un village à huit ou dix lieues de Suse.

490.

La ruine d'Érétrie paroissoit le présage de la ruine d'Athènes ; et les Perses, persuadés qu'ils trouveroient dans cette ville les mêmes divisions et la même foiblesse, descendirent avec confiance dans l'Attique. Leur armée étoit de cent mille hommes de pied et de dix mille chevaux. Datis la commandoit, et Hippias la conduisoit

Journée de Marathon.

dans les plaines de Marathon, petite ville située sur le bord de la mer.

Les Athéniens armèrent jusqu'à leurs esclaves, et, secourus de mille Platéens, ils formèrent un corps de dix mille hommes. Quant aux Spartiates, ils ne marchèrent pas encore; parce qu'une superstition, qui leur étoit particulière, ne leur permettoit de se mettre en campagne qu'après la pleine lune.

L'armée des Athéniens avoit dix chefs, qui avoient une égale autorité, et qui commandoient alternativement, chacun un jour. On partageoit le commandement, parce qu'on craignoit de le confier à un seul; et, parce que les tribus vouloient chacune nommer un général, elles en nommoient dix. A la rigueur, il y en avoit même onze: car le commandement de l'aîle droite appartenoit au troisième archonte, qu'on nommoit Polémarque, et qui avoit voix délibérative dans le conseil de guerre.

Le plus grand nombre des chefs jugeoit qu'il falloit se renfermer dans la ville et attendre l'ennemi. Miltiade, au contraire, vouloit qu'on teint lacampagne, et qu'on en

les deux aîles, pour retomber sur le corps de bataille. Tout lui réussit. Les Perses sont en déroute: ils fuient vers la mer: les Athéniens les poursuivent: ils leur prennent sept vaisseaux: ils mettent le feu à plusieurs autres. Cynégire, frère d'Eschyle, en saisit un d'une main, on la lui coupe: il le saisit de l'autre, on la lui coupe encore: il s'y attache avec les dents. Aristide et Thémistocle se distinguèrent dans cette action. Hippias y fut tué. Les Barbares perdirent 6300 hommes, et les Grecs 192. Les Spartiates, qui arrivèrent le lendemain, virent dans les champs de Marathon la gloire dont les Athéniens venoient de se couvrir.

Athènes étoit trop foible pour former des entreprises au dehors.

Cette journée dissipa la terreur que répandoit le nom des Perses: on vit cette puissance comme un spectre, qui disparoît aussitôt qu'on cesse de le craindre. Les Grecs connurent leurs forces: ils sentirent ce que peut la conduite, le courage, l'amour de la liberté; et cette première victoire fut l'avant-coureur des nouveaux triomphes qui les attendoient. Mais si une république, comme Athènes, est invincible

chez elle, vous comprenez aussi, que, lorsqu'après avoir armé ses esclaves, elle ne met que neuf mille hommes sur pied, elle ne doit jamais porter la guerre au dehors, à moins que ce ne soit pour combattre des puissances voisines, aussi foibles qu'elle. C'est une vérité qu'Athènes ne sentira pas.

Récompense de Miltiade.

Vous voyez, Monseigneur, ce que toute la Grèce devoit aux Athéniens, et ce que les Athéniens eux-mêmes devoient à Miltiade. Pour récompenser ce général, la république, dans le tableau qu'elle fit faire de la bataille de Marathon, le représenta à la tête des dix chefs, exhortant les soldats, et leur donnant l'exemple. Ce monument de l'estime publique étoit aux yeux des Grecs la plus grande récompense. C'est que la considération est de tous les motifs celui qui a le plus de pouvoir sur les ames libres. Tant qu'elle sera l'unique prix de la vertu, les Grecs auront le même courage, la même intrépidité, et ils continueront de faire des prodiges. Ils dégénéreront, s'il leur arrive jamais de penser à d'autres récompenses.

Autant les Athéniens aimoient

Il falloit que l'estime publique fût un

aiguillon bien puissant, puisque, dans l'espérance de l'obtenir, on se portoit aux plus grandes choses ; et que cependant cette estime même étoit à redouter. En effet, si les Athéniens aimoient les hommes de mérite, jusqu'au fanatisme, ils les craignoient jusqu'à les bannir. Aucun peuple n'a été plus fier d'en produire, et n'en a plus produit : aucun peuple aussi ne les a plus persécutés. S'il s'honore de les avoir pour citoyens, il craint de les avoir pour maîtres. Il les élève, il les rejette. A peine il leur a confié l'autorité, qu'il la leur arrache. Ce peuple courageux, qui voit son foible, ne se connoît point d'armes contre de pareils ennemis, et il les éloigne. Voilà les motifs qui introduisirent l'usage de bannir les citoyens, à qui les talens et les vertus donnoient de l'autorité. Ce bannissement, qu'on nommoit *ostracisme*, s'est établi sous Clisthène, ou, selon quelques-uns, sous Thésée même (1).

le mérite, autant ils redoutoient le ban de l'ostracisme.

(1) Il a été en usage dans toutes les villes où le gouvernement étoit démocratique, soit dans les colonies, soit dans la Grèce. Telles sont Argos,

Ingratitude des Athéniens envers Miltiade.

On n'avoit d'abord vu dans Miltiade que le libérateur de la Grèce, et son triomphe avoit écarté tout autre sentiment. Mais, après les premiers momens donnés à la reconnoissance, on se souvint qu'il avoit été tyran dans la Chersonèse. On commença donc à le redouter, et ses ennemis n'attendirent qu'une occasion pour le perdre. Elle se présenta bientôt.

Chargé de punir les peuples, qui avoient favorisé les Barbares, il obtint à cet effet soixante et dix vaisseaux. Il subjugua plusieurs îles; et, parce qu'il échoua devant la principale ville de l'île de Paros, il fut à son retour accusé de trahison par Xanthippe, et condamné à mort par les citoyens qu'il avoit sauvés. Tout ce qu'on put obtenir, fut de commuer la peine en une amende de 50 talens: amende qu'il ne put payer, et pour laquelle il fut mis en prison. Il y mourut

Milet, Mégare, Syracuse. Dans cette dernière, il se nommoit Pétalisme, et on n'étoit banni que pour cinq ans; à Athènes, on l'étoit pour dix. Au reste, ce bannissement n'avoit rien de flétrissant. Il laissoit à un citoyen tous ses droits, et l'espérance d'être rappelé avant le tems fixé par la loi.

d'une blessure qu'il avoit reçue à Paros. Les Athéniens auroient dû au moins s'empresser à rendre les derniers devoirs à un citoyen innocent, auquel ils devoient tout ; et, néanmoins, son fils Cimon n'obtint la permission de les lui rendre lui-même, qu'après que ses amis l'eurent mis en état de payer l'amende à laquelle son père avoit été condamné.

Darius fait de nouveaux préparatif.

La défaite des Perses à Marathon ne fit qu'irriter Darius. Il auroit pu juger qu'il n'étoit pas facile de vaincre les Grecs. Mais aux yeux de ce monarque, le courage des Athéniens ne parut qu'une insolence, et leur victoire, une nouvelle injure à punir. Il résolut de marcher en personne contre eux, et il donna des ordres pour armer tout son empire.

Thémistocle travaille à faire d'Athènes le rempar de la Grèce.

Cependant Thémistocle, qui voyoit l'orage se former, songeoit aux moyens de le dissiper. Il sentit que le salut de la Grèce dépendoit d'une marine. Il vit d'ailleurs qu'Athènes, foible sur terre, pouvoit être puissante sur mer ; et qu'en tournant toutes ses forces de ce côté, elle se rendroit nécessaire aux Grecs, redoutable aux

Barbares, et supérieure à Lacédémone, jusqu'alors la première puissance de la Grèce. Il s'appliqua donc à lui donner cette supériorité. Dans cettte vue il engagea les Athéniens à recommencer la guerre qu'ils avoient déjà faite aux Éginètes, de tous les peuples de la Grèce le plus puissant sur mer. Athènes eut bientôt une flotte considérable.

Mort de Darius.

Il y avoit trois ans que Darius se préparoit à faire une nouvelle irruption en Europe, lorsque l'Égypte se révolta; et il mourut l'année suivante, après un règne de trente-six ans. Il laissa plusieurs enfans: entre autres, Artabazane, l'aîné des fils qu'il avoit eus d'une fille de Gobrias, lorsqu'il étoit particulier; et Xerxès, l'aîné de ceux qu'il avoit eus d'une fille de Cyrus, depuis qu'il étoit roi. Tous deux firent valoir leurs prétentions, sans néanmoins prendre les armes; et la couronne resta au dernier. On ne sait, au reste, si cette contestation fut terminée avant ou après la mort de Darius.

485 ans avant J. C.

Xerxès songe à faire la guerre aux Grecs.

Xerxès marcha la seconde année de son règne contre les Égyptiens, qu'il réduisit. Il

ne lui restoit plus qu'à porter ses armes contre la Grèce. Tous les préparatifs étoient faits : il y étoit résolu, et cependant il voulut prendre l'avis de son conseil. C'étoit trop tard pour consulter : mais c'étoit assez tôt pour être applaudi, et il vouloit qu'on applaudît à ses grands desseins.

Quoiqu'on ne sache pas ce qui se dit dans le conseil des princes, on sait en général qu'on y flatte d'ordinaire leurs penchans. Il n'est donc pas douteux que Mardonius, comme Hérodote le dit, ou quelque autre, n'ait donné de grandes louanges à Xerxès, et ne lui ait répondu du succès de cette entreprise. Mais si Artabane, oncle de ce prince, eût voulu l'en détourner, il me semble qu'il auroit dû faire ses représentations beaucoup plutôt, et à Darius même. C'est pourquoi je soupçonne Hérodote de l'avoir fait parler. Cet historien ajoute encore à son récit des circonstances beaucoup moins vraisemblables.

Enfin la guerre fut résolue. Xerxès s'allia des Carthaginois, qui s'engagèrent à tomber sur les colonies de Sicile et d'Italie, pendant qu'il tomberoit lui-même sur la Conduite ridicule de Xerxès.

Grèce. Il vint à Sardes, où il passa l'hiver. De là il arriva sur l'Hellespont, où il voulut avoir le spectacle d'un combat naval. Il ordonna de donner trois cents coups de fouet à la mer, et de la mettre aux fers, en y jetant deux paires de chaînes ; et il sévissoit ainsi contre cet élément, parce que la tempête avoit brisé un pont de bateaux qu'il avoit fait construire sur l'Hellespont. Ayant ensuite fait couper la tête à ceux qui avoient eu la conduite de cet ouvrage, il voulut qu'au lieu d'un pont, on en construisît deux. Enfin, pour achever de vous faire connoître ce roi, que vous méprisez déjà, c'est lui qui promit par un édit une récompense à celui qui inventeroit un nouveau plaisir. Vous voyez qu'avec un grand empire, il est fait pour s'ennuyer : vous verrez bientôt qu'avec une grande armée il est fait pour être battu.

Deux factions dans la république d'Athènes.

Il y avoit deux partis dans la république d'Athènes : celui de Thémistocle et celui d'Aristide. Thémistocle, ambitieux, avoit aussi tous les talens qui pouvoient rendre son ambition utile à la patrie. Aristide, avec de grands talens,

n'avoit pas la même ambition. Il ne vouloit que la prospérité de la république. Il lui importoit peu par qui elle fût servie, pourvu qu'elle le fût bien; et il étoit prêt à céder l'autorité à quiconque seroit capable d'en faire un meilleur usage que lui, fût-ce son ennemi. Thémistocle, au contraire, jaloux de toute gloire qui n'étoit pas à lui, ne dormoit plus, depuis la bataille de Marathon. Il eût voulu être seul l'ame de la république; et, ce qui peut excuser son ambition, c'est qu'il méritoit de l'être. Cependant, peu délicat sur les moyens, ce qui étoit utile lui paroissoit toujours juste; et il souffroit avec peine que la probité d'Aristide lui fermât continuellement les routes qu'il vouloit s'ouvrir.

Ces deux hommes ne pouvoient s'accorder; mais, à la gloire des Athéniens, la vertu d'Aristide eut souvent l'avantage. Ce citoyen mérita le surnom de Juste, et sa considération fut si grande, que ceux qui avoient des différends, abandonnoient les tribunaux, et préféroient de l'avoir pour juge. A la représentation d'une

pièce d'Eschyle, le tableau que ce poëte avoit fait d'un héros vertueux, fut aussitôt appliqué à Aristide, et tout le peuple fixa les yeux sur lui. Cependant la faction de Thémistocle donnoit à cette vertu les couleurs de l'ambition. S'il n'a pas l'appareil de la souveraineté, disoit-on, il en a la puissance : il juge les citoyens, il prescrit des lois. Il fut donc banni. Vous savez le mot de ce paysan, qui, sans le connoître, le pria d'écrire lui-même le nom d'Aristide : *Je suis las de l'entendre appeler* le Juste.

Républiques qui se réunissent pour la défense de la Grèce.

Telle étoit la situation d'Athènes, lorsque les hérauts de Xerxès vinrent demander la terre et l'eau à toutes les villes de la Grèce, excepté Athènes et Lacédémone. Ces deux républiques ne furent soutenues que par les Thespiens, les Platéens et les Eginètes, avec qui les Athéniens firent alors la paix. Tout le reste se soumit au roi de Perse, ou n'osa se déclarer.

Léonidas aux Thermopyles.

Cependant l'armée de Xerxès approche. Elle étoit plus nombreuse que formidable : elle n'avoit point de chef. Léonidas, roi

de Sparte, à la tête de quatre mille hommes, défend le défilé des Thermopyles. Le roi de Perse, après l'avoir inutilement tenté par des promesses, lui écrit de rendre les armes. Le Lacédémonien lui répond : *viens les prendre.* Vingt mille Mèdes marchent pour forcer le défilé : ils ont ordre d'emmener les Spartiates tout vivans. Mais ils sont repoussés avec perte. Un corps de Perses, nommé *les immortels*, la meilleure troupe de l'armée, n'a pas un succès plus heureux.

Les Barbares n'auroient jamais pénétré dans l'Attique, si on ne leur eût découvert, dans les montagnes, un sentier que les Grecs avoient négligé de garder. Alors Léonidas, se voyant sur le point d'être enveloppé, renvoya les alliés et ne garda avec lui que trois cents Lacédémoniens, avec lesquels il résolut de périr. En effet il n'en échappa qu'un seul, qui fut regardé comme un lâche, et qui eût été déshonoré à jamais, s'il n'eût réparé sa faute dans la bataille de Platée.

L'intrépidité de ces trois cents Spartiates, qui s'étoient dévoués pour la patrie,

fit voir aux Perses que les Grecs ne savoient que vaincre ou mourir ; et Xerxès put juger qu'il étoit bien loin encore d'avoir conquis la Grèce. Ce Barbare, qui n'étoit pas fait pour respecter le courage dans un ennemi, fit attacher à une potence le corps de Léonidas.

Les Athéniens se réfugient sur des vaisseaux et cèdent le commandement aux Spartiates.

Les Perses alloient se répandre dans l'Attique, lorsque Thémistocle avoit persuadé aux Athéniens d'abandonner leur ville. Les femmes, les enfans, les vieillards avoient été transportés à Trezène, à Salamine, à Egine ; et tout ce qui étoit capable de prendre les armes, s'étoit refugié dans des vaisseaux. Ce parti étoit l'unique ressource : cependant il falloit être Thémistocle pour donner un conseil si magnanime, et il falloit être les Athéniens pour le suivre. Ce grand homme les fit encore consentir à céder à Eurybiade, Lacédémonien, le commandement de la flotte : procédé d'autant plus généreux, qu'il y avoit lui-même plus de droit que personne, puisqu'il étoit le général des Athéniens, qui avoient fourni les deux tiers des vaisseaux. Il fallut avoir cette condes-

cendance pour les alliés, qui refusoient de combattre sous tout autre que sous Eurybiade. D'ailleurs Thémistocle faisoit prévoir aux Athéniens que les Grecs ne tarderoient pas à leur déférer le commandement, et il pouvoit pressentir que, quel que fût son titre, il se trouveroit toujours, par ses talens, à la tête de tous les Grecs, et qu'il régleroit jusqu'aux mouvemens des Spartiates mêmes. Il fit quelque chose de plus grand encore : persuadé de l'utilité dont Aristide pouvoit être, il proposa de le faire revenir; et, en considération de cet homme juste, tous les bannis furent rappelés.

Deux combats qui ne sont pas décisifs.

La tempête avoit abymé plusieurs vaisseaux des Perses; et les Grecs, qui avoient eu quelque avantage près d'Arthémisium, promontoire de l'île d'Eubée, avoient fait voir dans deux combats qu'ils ne jugeoient pas la flotte des Barbares plus formidable, pour être plus nombreuse. Mais aucun de ces combats n'avoit été décisif, et il s'agissoit de choisir un lieu favorable à une action générale.

Conduite de Thémistocle à la journée de Salamine.

Telle étoit la situation des choses, lorsque les Grecs, qui apprirent que Xerxès ve-

noit de se rendre maître du défilé des Thermopyles, quittèrent Artémisium et se retirèrent dans le détroit de Salamine, petite île vis-à-vis l'Attique. C'est là qu'ils tinrent conseil sur le lieu qu'ils choisiroient pour engager une action générale.

L'avis d'Eurybiade fut de se rapprocher de l'isthme de Corinthe, pour être soutenu par l'armée de terre, qui défendoit l'entrée du Péloponèse, et que commandoit Cléombrote, frère de Léonidas. Thémistocle, au contraire, sentant l'avantage d'un détroit où les Barbares ne pouvoient pas déployer leurs forces, insista pour ne pas s'éloigner de Salamine. La vivacité avec laquelle il soutint son sentiment, choqua le Spartiate, qui leva son bâton sur lui : *frappe*, dit l'Athénien, *mais écoute*.

La fermeté de Thémistocle, la menace qu'il faisoit d'aller avec ses concitoyens s'établir en Italie, aucune de ses raisons, en un mot, ne pouvant prévaloir, il fit auprès de Xerxès le personnage d'un traître. Il lui donna avis que les Grecs alloient se retirer, et il l'invita à les attaquer promptement, s'il vouloit leur couper toute retraite.

Le Barbare donna dans le piége. Il craignoit que les Grecs ne lui échappassent, et il se hâta pendant la nuit suivante de les faire envelopper. Voilà ce que demandoit Thémistocle. Cette nouvelle lui fut apportée par Aristide, qui, étant parti d'Égine la même nuit, n'avoit traversé la flotte ennemie qu'avec un grand danger. La bataille fut donc résolue. Thémistocle fit les dispositions, donna les ordres, et Eurybiade parut ne conserver que le titre de général. Conduite de Xerxès.

Vous voyez que Xerxès force à se réunir les Grecs, prêts à se séparer. Cependant il auroit achevé de les diviser, si, au lieu de les enfermer dans le détroit de Salamine, il eût fait de toutes parts des descentes dans le Péloponèse, qu'il pouvoit encore attaquer avec son armée de terre. Alors chaque peuple auroit voulu courir à la défense de son propre pays, et tous auroient séparément succombé sous le nombre. Ce parti étoit donc le plus sage, et c'est aussi celui que conseilloit Artemise, reine d'Halicarnasse. Mais il fut rejeté de tout le conseil, parce que Xerxès le rejetoit lui-même.

Du haut d'une éminence, où il fit placer

son trône, il voulut être témoin du combat; croyant que sa présence encourageroit ses troupes. Il en fut donc le spectateur.

Flotte des Perses.

Les Phéniciens, les Cypriens, les Ciliciens, les Phamphyliens, les Lyciens, les Doriens, les Cariens, les Ioniens et autres peuples de l'Asie lui avoient formé une flotte de douze cents vaisseaux à trois rangs de rames; les peuples d'Europe lui en fournirent encore cent vingt. Ce sont ces nations vaincues, ces esclaves, qui alloient combattre pour lui contre des citoyens.

Cette flotte nombreuse étoit commandée par quatre généraux persans, et chaque nation avoit encore son général. Elle étoit donc proprement sans chef. Par conséquent, elle devoit se mouvoir avec d'autant plus de confusion, qu'elle alloit s'engager dans un détroit, où les vaisseaux, par leur nombre, s'embarrasseroient nécessairement les uns les autres.

Flotte des Grecs.

Cependant la flotte des Grecs composée de trois cent quatre-vingts voiles, avoit la liberté de ses mouvemens; et tout devoit se faire à propos et de concert, parce que Thémistole seul la commandoit. Ce général

attendit, pour donner le signal du combat, un vent qui étoit contraire aux ennemis, et qui se levoit tous les jours à la même heure.

Xerxès voit sa défaite, et s'enfuit. Il laisse derrière lui toute son armée de terre; il laisse une flotte, qui, quoique vaincue, étoit beaucoup plus nombreuse que celle des Grecs; et malgré les forces qui lui restent, il craint encore d'être poursuivi. Je ne sais si, pour hâter sa fuite, il étoit nécessaire que Thémistocle le fît avertir qu'on projetoit de rompre le pont du Bosphore. Tel fut le succès de la bataille de Salamine.

L'armée de Xerxès est défaite à Salamine.

480 ans avant J. C.

Mardonius, qui resta dans le continent à la tête d'une armée de trois cent mille hommes; fut défait et perdit la vie à la bataille de Platée, où Pausanias, tuteur de Plistarque, roi de Sparte, commandoit les Spartiates; et Aristide, les Athéniens. Le même jour, la flotte des Grecs remporta encore à Mycale une victoire. Elle étoit sous les ordres de Xanthippe, Athénien, et de Léotychidas, roi de Sparte. Ces revers firent perdre à Xerxès les villes d'Ionie : elles se soulevèrent, et sous la protection des Grecs, la plupart conservèrent leur liberté.

479. Autres défaites des Perses.

Triomphe de Thémistocle aux jeux olympiques.

Vous imaginez les honneurs que la Grèce rendit aux généraux, qui l'avoient si bien servie. Je vous dirai seulement que Thémistocle, aux jeux olympiques, fixa tous les regards. Les yeux, qui se détournoient des jeux, paroissoient ne s'ouvrir que pour lui : il faisoit seul tout le spectacle, et les Grecs s'empressoient de le montrer aux étrangers, avides de le connoître. Ce jour fut le plus délicieux de sa vie, plus délicieux que celui de sa victoire. Vous le sentez : en effet, pourriez-vous avoir de plus beaux momens que ceux où les étrangers desireroient de vous voir, et où vos peuples aimeroient à vous montrer ? Mais il faut les talens de Thémistocle et les vertus d'Aristide. Je suis fâché de vous avoir si grossièrement crayonné ces deux grands hommes.

Fin de Xerxès.

Xerxès ne forma plus de projets. Maître du plus grand empire, s'il fut insensible à la honte, il ne le fut pas à l'ennui. Il le rencontroit au milieu de sa cour, sur son trône, et dans les plaisirs qu'il cherchoit inutilement. S'il avoit su penser, s'il avoit su s'occuper, croyez-vous qu'il eût jamais donné cet édit ridicule, dont je vous ai par-

lé? Méprisé, haï, il finit par être assassiné, et sa mort fut indifférente aux Grecs.

On ne sait pas quel a été le nombre des troupes qu'il a conduites contre les Grecs.

Je ne vous ai pas parlé du nombre de soldats qui le suivirent dans son expédition; parce que ce qu'Hérodote dit à ce sujet ne paroît pas vraisemblable, et que les autres historiens, tel que Diodore de Sicile, sont venus dans un temps où il ne paroît pas qu'ils pussent le savoir. Suivant Hérodote les combattans étoient au nombre de deux millions six cent quarante-un mille six cent dix, calcul qui paroît trop exact pour être vrai. Jamais le général d'une grande armée n'a su, à dix hommes près, le nombre de ses soldats.

D'ailleurs cet historien rapporte une inscription, que les Amphictyons avoient mise sur le tombeau des Grecs tués aux Thermopyles, et dans laquelle ils disoient que les Spartiates avoient combattu contre trois millions d'hommes. Or cette inscription, qu'Hérodote lui-même dément, est une preuve que les Grecs cherchoient à exagérer la puissance qu'ils avoient vaincue.

Enfin, selon cet historien, le nombre des personnes qui suivoient cette armée, étoit

égal au nombre des soldats ; de sorte que le total étoit cinq millions deux cent quatre-vingt-trois mille deux cent vingt bouches. Il est difficile de croire que les Perses aient été assez habiles pour faire subsister toute cette multitude.

CHAPITRE III.

Jusqu'à la paix avec la Perse.

LES Perses ayant été chassés, il devoit être permis aux Athéniens de relever les murs de leur ville. Cependant les Spartiates s'y opposèrent, sous prétexte que, si l'ennemi faisoit une nouvelle irruption, Athènes dont il s'empareroit, seroit une forteresse d'où on ne pourroit pas le chasser. Dans le vrai, ils vouloient que cette ville ne fût pas à l'abri d'une invasion de leur part; parce qu'ils craignoient qu'elle ne prît sur terre la supériorité qu'elle avoit déjà sur mer. Thémistocle eut besoin de toute sa prudence pour vaincre cet obstacle: il fallut dissimuler et user d'artifice: il fallut tromper les Lacédémoniens; ils ne le lui pardonnèrent pas.

Thémistocle fait relever les murs d'Athènes malgré les oppositions des Spartiates.

La Grèce venoit d'apprendre combien il étoit nécessaire pour elle d'entretenir de grandes flottes. Toutes les villes y contribuèrent, et ce furent les Spartiates qui levèrent

La Grèce sent qu'elle a besoin d'entretenir des flottes.

l'imposition. Ils eurent d'abord le commandement sur mer, parce qu'on étoit dans l'usage de le leur donner sur terre : avantage qu'ils ne conservèrent pas, et qu'ils ne pouvoient pas conserver.

Dans cette circonstance, Athènes doit devenir la puissance dominante.

Tant que les Grecs n'avoient eu de querelles qu'entre eux, Lacédémone avoit été la puissance dominante; parce que les principales guerres se passoient dans le continent. Mais, dès qu'on sentit la nécessité de défendre les côtes, et qu'on forma le projet d'attaquer les Perses jusques dans l'Asie, la supériorité, accordée à cette république, n'étoit plus qu'un vieux préjugé, sur lequel les Athéniens ne pouvoient manquer de faire ouvrir les yeux. La république de Sparte étoit trop pauvre, pour disputer à celle d'Athènes l'empire de la mer, qui, dans ces circonstances, devoit donner celui de la terre. La Grèce change donc de face, et voici le temps où le gouvernement de Solon a tout l'avantage sur celui de Lycurgue.

Combien alors Sparte se trouvoit foible par la nature de son gouvernement.

La puissance d'un état ne dépend pas uniquement de sa constitution; elle dépend encore des révolutions qui se font dans les états voisins. Plus il est petit, plus il est dans

cette dépendance; parce qu'en conservant toutes ses forces, il se trouve foible, aussitôt qu'un autre cesse de l'être. Le gouvernement, établi par Lycurgue, ne pouvoit donc durer, qu'autant qu'il ne s'éleveroit contre Sparte aucun ennemi puissant. Par conséquent, il dépendoit de circonstances tout-à-fait étrangères aux mesures que ce législateur avoit prises. Aussi ce n'est pas à la constitution de cette république, que la Grèce a dû son salut. Si Athènes n'eût eu qu'une monnoie de fer, elle n'auroit point eu de marine; et alors l'unique ressource des Spartiates, comme des Athéniens, eût été de s'ensevelir sous les ruines de leur ville. La flotte de Xerxès, maîtresse de la mer, eût fait des descentes de toutes parts; et, répandant l'épouvante parmi les peuples, elle ne leur eût pas permis de se réunir contre l'ennemi commun.

La pauvreté, en mettant Sparte à l'abri des causes intérieures, qui en auroient ruiné le gouvernement, la laissoit donc sans défense contre les causes extérieures, qui pouvoient lui être aussi funestes. Mais il n'étoit pas possible à Lycurgue

de la garantir également contre les unes et les autres; et, dans la nécessité d'opter, il a préféré une constitution sans vices, et qui ne devoit pas acquérir des forces, à une constitution vicieuse, qui en auroit acquis.

Sparte, dans l'impossibilité de s'accroître, n'avoit donc, pour conserver sa supériorité, d'autre moyen que d'empêcher l'accroissement de toute autre république. C'est aussi tout ce qu'elle tentera. Ainsi, nous trouverons, dans les lois de Lycurgue, une des causes de cet état de foiblesse, d'où la Grèce n'a jamais pu sortir, quoiqu'elle ait produit les plus grands hommes, et qu'elle ait eu les plus grands succès.

Pausanias veut livrer la Grece au roi de Perse.

Les Grecs ayant équipé une flotte, pour achever de chasser les Perses de l'Europe et de l'Asie mineure, Pausanias fut nommé par les Spartiates pour la commander, et Aristide par les Athéniens. Cette flotte rendit la liberté aux villes de Chypre, et prit Bysance. Elle fit dans cette expédition un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels il se trouva plusieurs seigneurs Persans, que Pausanias

laissa évader, et qu'il chargea d'une lettre pour Xerxès. Il offroit à ce roi de lui livrer la Grèce, et lui demandoit sa fille en mariage. Sa proposition fut acceptée. Xerxès confia cette négociation à Artabaze, gouverneur des côtes de l'Asie mineure, et fit passer à Pausanias de grandes sommes pour corrompre les chefs de la Grèce.

Par ses hauteurs il fait perdre le commandement aux Spartiates.

Ce traître, aussi mal habile qu'ambitieux, se décéla lui-même. Comptant sur le succès d'un projet à peine formé, il se hâta de prendre les mœurs des Perses. Il imita leur magnificence : il se fit rendre des honneurs extraordinaires : il traita les Grecs, comme s'il eût déjà été le maître de la Grèce. Ses hauteurs aliénèrent d'autant plus les esprits, qu'Aristide les gagnoit par une conduite différente. Les alliés refusèrent donc d'obéir à Pausanias. Ils se mirent sous la protection des Athéniens, et Sparte perdit le commandement.

Cimon a le commandement de la flotte.

Cimon remplaça Pausanias. Il étoit fils du célèbre Miltiade, et élève d'Aristide. Cela vous prévient en sa faveur, et vous vous intéressez déjà pour lui. En effet, il

va jouer un grand rôle ; et vous verrez en lui la probité réunie aux talens.

Aristide est chargé des finances.

Il étoit naturel que tous les alliés contribuassent aux frais de la guerre ; et il étoit raisonnable qu'ils ne contribuassent chacun qu'à proportion de leurs richesses. Jusqu'alors cette répartition, qui s'étoit faite avec peu d'équité, avoit causé beaucoup de mécontentemens : il importoit donc de la confier à un homme, tout-à-la-fois juste et éclairé. Vous prévoyez qu'Aristide sera choisi ; il le fut en effet, et les suffrages des alliés, comme ceux des Athéniens, se réunirent en sa faveur. Il eut l'administration des finances jusqu'à sa mort, et les peuples de la Grèce s'attachèrent de plus en plus à la république d'Athènes, qui parut juste et équitable, tant que ce citoyen vécut. Mais, après lui, elle se rendit odieuse, parce que le désordre, qui s'introduisit dans les finances, occasionna des injustices et des vexations. Il mourut si pauvre, que l'état fut obligé de faire les frais de ses funérailles, et de pourvoir à la subsistance de sa famille.

La trahison de Pausanias est découverte.

Pausanias continuoit sa trame, et te-

noit une conduite, qui invitoit à prendre des mesures contre lui, et qui le fit rappeler. Il parut pourtant se justifier : on n'eut pas au moins des preuves assez fortes de sa trahison; et il prit sur lui de retourner à Byzance, sans l'aveu de la république. Il est fort étrange que cet homme, qui vouloit livrer les Grecs, n'imaginât pas d'en gagner la confiance, et qu'il parût au contraire s'appliquer à se rendre sucpect et odieux. Il fit naître enfin des soupçons si violens, que les éphores le citèrent pour la seconde fois; et, à son arrivée, il fut mis en prison.

Cependant les preuves n'étoient pas suffisantes, et on l'avoit même élargi, lorsqu'un de ses esclaves apporta aux éphores une lettre dont son maître l'avoit chargé pour Artabaze. Cet esclave l'avoit ouverte, parce que, ne voyant point revenir ceux qui en avoient porté avant lui, il soupçonna que ce message pouvoit lui être funeste : il vit en effet qu'Artabaze et Pausanias, pour ne laisser aucune trace de leurs pratiques secrètes, faisoient mourir les couriers qu'ils s'envoyoient réciproquement.

Pausanias, convaincu, chercha un asyle dans le temple de Minerve, d'où on ne pouvoit le tirer de force, sans violer la sainteté du lieu. Mais on mura la porte, et on dit que sa mère même posa la première pierre.

Thémistocle accusé d'avoir eu part à la trahison de Pausanias se retire à la cour de Perse.

Thémistocle étoit alors à Argos. Il avoit été banni par la faction de ses ennemis, au nombre desquels il ne faut pas mettre Aristide, qui n'a jamais été l'ennemi des citoyens utiles, et qui aussi n'eut point de part à ce bannissement. Il est certain que Pausanias, comptant sur le ressentiment de Thémistocle, s'étoit ouvert à lui, et l'avoit sollicité d'entrer dans ses projets: on en trouva la preuve dans ses papiers. Cependant Thémistocle avoit toujours rejeté cette proposition. Il étoit trop ambitieux pour vouloir être l'instrument d'un autre, et trop prudent pour se compromettre dans une entreprise aussi mal concertée. Son seul tort étoit d'avoir gardé le secret à Pausanias : sans doute il ne crut pas devoir être le délateur d'un homme qui couroit à sa perte.

Quoi qu'il en soit, les Lacédémoniens

saisirent cette occasion pour se venger de Thémistocle, qui leur étoit odieux; et les Athéniens le condamnèrent sans l'avoir entendu. Forcé à fuir, ne trouvant de sûreté nulle part, il se retira chez Admète roi des Molosses, qu'il avoit offensé quelque tems auparavant. Ce prince néanmoins, touché du sort de ce grand homme, le reçut avec générosité, et le refusa aux députés d'Athènes et de Sparte. Mais, parce que ces républiques menaçoient Admète de leurs armes, s'il ne le livroit pas, Thémistocle, dans la nécessité de chercher un autre asyle, osa se retirer en Perse où sa tête avoit été mise à prix: ne pouvant échapper aux Athéniens, qui étoient implacables, qu'en se livrant à un ennemi qui pouvoit être généreux. Ce coup de désespoir lui réussit. Il jouit, à la cour de Perse, de la plus grande considération; et le roi le combla de biens.

C'est à-peu-près vers ce tems que Xerxès fut assassiné par deux de ses favoris, Artabane, capitaine de ses gardes, et Mithridate, un de ses eunuques et son grand chambellan. Après avoir commis ce crime, Révolution en Perse.

ces deux scélérats vont chez Artaxerxe, troisième fils de Xerxès. Ils lui disent que Darius, son frère aîné, impatient de régner, vient d'ôter la vie à son père. Ils l'excitent à la vengeance, et Artaxerxe égorge Darius.

Hystaspe étoit le second fils de Xerxès, et la couronne lui appartenoit : mais il se trouvoit alors dans la Bactriane, dont il étoit gouverneur. D'ailleurs Artabane aima mieux la donner à Artaxerxe : ce prince étant plus jeune, il jugea qu'il seroit plus facile de la lui enlever. Il se trompa. Ses desseins furent découverts, et il périt par la main même de celui qu'il avoit couronné. Artaxerxe Longuemain, c'est ainsi qu'on le nomme, défit l'armée des fils d'Artabane, celle de son frère, et soumit tout l'empire. On ne peut pas assurer si cette révolution est antérieure ou postérieure à la retraite de Thémistocle.

Victoires de Cimon.

Athènes, qui avoit perdu ce grand homme, avoit réparé cette perte. Cimon, qui commandoit ses armées, après avoir chassé les Perses de plusieurs villes de la Thrace,

470 ans avant J. C.

et d'une grande partie de l'Asie mineure, défit leur flotte près de l'embouchure du

fleuve Eurymédon ; et, ayant aussitôt fait une descente, il triompha le même jour de leur armée de terre. Après cette double victoire, il alla au-devant de quatre-vingts vaisseaux Phéniciens, qu'il prit ou coula à fond. Thémistocle mourut dans ces circonstances, lorsque le roi de Perse songeoit à l'opposer à Cimon. On a dit qu'il s'empoisonna, ne voulant ni servir contre sa patrie, ni manquer à un prince qui avoit tant de droits à sa reconnaissance.

L'année qui suivit les grands succès de Cimon, la Laconie essuya un tremblement de terre, qui fit périr vingt mille hommes; et les Ilotes, saisissant cette occasion se soulevèrent contre Sparte, qui demanda des secours aux Athéniens.

Révolte des Ilotes.

469 ans avant J. C.

Ephialte vouloit qu'on laissât succomber cette république, représentant qu'elle étoit et seroit toujours par sa constitution l'ennemie d'Athènes. Cimon, admirateur des vertus des Spartiates, fut d'un avis contraire, et l'emporta. Chargé de cette expédition, il marcha, et soumit les révoltés. Cependant une partie des Ilotes s'étant retirée et fortifiée dans Ithome, les

Spartiates le rappelèrent une seconde fois; et s'en repentirent aussitôt. Ayant, quoique sans fondement, soupçonné les Athéniens d'être d'intelligence avec ces esclaves, ils renvoyèrent Cimon sous divers prétextes.

S'il y eut jamais une guerre juste, c'est certainement celle qu'entreprirent les Ilotes; et les Athéniens pouvoient refuser leurs secours aux Spartiates, sans qu'on pût leur en faire aucun reproche. Mais on étoit dans l'usage de dire que Sparte et Athènes étoient les deux yeux ou les deux bras de la Grèce. D'où l'on concluoit que, permettre la ruine de l'une de ces deux républiques, ce seroit se crever un œil, ou se couper un bras.

Caractère de Cimon.

Cimon jouissoit d'une considération qu'il devoit à ses vertus, autant qu'à ses succès. La fortune joignit à ces avantages l'éclat des richesses, et ce fut pour lui un titre de plus à l'estime publique: car ses biens, ainsi que ses talens, étoient à sa patrie. Né avec une ame généreuse, il se fit toujours un devoir d'embellir Athènes, et de donner des secours aux citoyens qui étoient dans

le besoin. Cependant il se formoit un parti contre lui, et Périclès en étoit le chef.

Caractère de Périclès.

Éloquent, adroit et faux, si Périclès avoit des talens pour gouverner la république, il en avoit encore plus pour séduire le peuple. Déterminé à sacrifier tout à son ambition, son zèle pour le bien public ne fut qu'un masque qu'il leva, dès qu'il ne sentit plus le besoin de se déguiser. N'étant pas assez riche pour égaler la magnificence de Cimon, il s'avisa d'être prodigue des deniers de l'état; et il fit accorder des rétributions au peuple; pour assister aux spectacles et aux jugemens. Bientôt les Athéniens ne s'occupèrent que de jugemens et de jeux, laissant toute l'autorité entre les mains de Périclès, qui devint d'autant plus puissant, qu'il avilit la magistrature, et enleva à l'aréopage la connoissance des principales affaires.

Exil de Cimon. Les Athéniens déclarent la guerre aux Spartiates.

Cimon ne cessa de crier contre ces abus, et il fut banni. On prit pour prétexte qu'il favorisoit les Lacédémoniens. A peine fut-il éloigné, qu'Athènes rompit avec Sparte, et s'allia avec les Argiens et les Thessa-

liens, ennemis déclarés de cette république. Bientôt presque toutes les villes de la Grèce furent en armes.

Ils sont défaits.

Cimon se rendit à l'armée, quoique le temps de son exil ne fût pas expiré, et on le força à se retirer. Alors cent de ses compagnons qu'on accusoit, comme lui, d'être favorables à l'ennemi, formèrent un corps séparé, et se précipitèrent sur les Lacédémoniens. Accablés par le nombre, ils périrent tous. Les Athéniens furent sans doute honteux de les avoir soupçonnés; et, un moment après, ils le furent encore de la perte de la bataille.

460.

Les Athéniens donnent des secours à l'Égypte qui se révolte.

L'année même de l'exil de Cimon, Inarus, prince des Lybiens, souleva l'Égypte contre Artaxerxe ; et les Athéniens envoyèrent au secours des révoltés une flotte qu'ils avoient alors à l'île de Chypre. Les Perses, défaits sur terre et sur mer, se retirèrent dans Memphis; et les vainqueurs, qui les poursuivirent, se rendirent maîtres d'une partie de la ville. Mais une nouvelle armée, qu'envoya Artaxerxe, défit Inarus : les Athéniens se retirèrent après avoir fait de grandes pertes, et l'Égypte fut soumise,

Cette guerre duroit encore, lorsque Cimon fut rappelé, après cinq ans d'exil. Les revers qu'on éprouvoit en Égypte et la crainte d'une irruption de la part des Spartiates, firent sentir combien ce citoyen étoit nécessaire, et Périclès dressa lui-même le décret de son rappel. Il prévit sans doute que Cimon s'éloigneroit bientôt, parce que c'étoit de tous les généraux le plus capable de commander les flottes de la république. Rappel de Cimon.

En effet, dès que Cimon eut conclu une trève de cinq ans avec Sparte, il mit à la voile avec deux cents vaisseaux. Les Perses en avoient alors trois cents dans les mers de Chypre. Il les attaqua : il leur en enleva cent : il en coula plusieurs à fond. Il fit ensuite une descente sur les côtes de la Cilicie, où il défit Mégabyse, qui étoit à la tête de trois cent mille hommes. Enfin, il vint metre le siége devant Citium, la plus forte place de l'île de Chypre. 450. Nouveaux succès de Cimon.

Il étoit au moment de se rendre maître de toute cette île, lorsqu'Artaxerxe jugea que la paix pouvoit seule arrêter les progrès Paix avec les Perses. Cimon en dicte les conditions, et meurt.

des Athéniens. Il ordonna donc à ses généraux de la faire, à quelque prix que ce
449. fût, et Cimon en dicta les conditions. Les principaux articles du traité furent, que toutes les villes grecques de l'Asie seroient libres; que les armées des Perses ne pourroient approcher des côtes, et que leurs vaisseaux de guerre n'entreroient point dans les mers, depuis le Pont-Euxin jusques aux côtes de la Pamphylie.

On travailloit encore à la conclusion du traité, lorsque Cimon mourut. On cacha sa mort, comme il l'avoit ordonné, et son nom reconduisit la flotte dans le port d'Athènes.

CHAPITRE IV.

Considérations sur les Perses et sur les Grecs.

Causes de la puissance des Grecs.

DEPUIS le brûlement de Sardes par les Athéniens jusqu'à la paix de Cimon, il s'est écoulé plus de cinquante ans. Dans cet intervalle, les Grecs, parce qu'ils sont unis, forment une puissance formidable; et les avantages qu'ils remportent, paroissent à peine vraisemblables. C'est, Monseigneur, qu'un empire est puissant par la manière dont il est gouverné, plutôt que par le nombre des provinces. En Grèce, les peuples étoient libres : chaque ville, à l'abri des vexations, jouissoit de ses biens, comme de sa liberté. Le mérite seul élevoit aux emplois, et le talent de commander étoit le seul titre au commandement. Voilà pourquoi Athènes, qui proscrit les grands hommes, en retrouve toujours. Elle les craint : mais elle les considère, et son estime les reproduit.

Causes de la foiblesse des Perses.

Dans un empire, formé, comme la Perse, d'un débris de provinces, les peuples, asservis par la terreur, se font une habitude de la servitude. Accoutumés aux vexations, ils les souffrent comme des fléaux nécessaires. Ils ne sont pas citoyens : il n'y a point de patrie pour eux : ou du moins ils n'ont point d'intérêt commun avec des maîtres, qui ne connoissent eux-mêmes que leur seul intérêt. Sans ame, sans émulation, ce sont des membres morts d'un corps vaste et mal organisé. Il ne faut donc pas s'étonner si leurs armées sont sans généraux, sans courage et sans force.

Le grand roi, c'est ainsi qu'on nommoit le roi de Perse, n'étoit grand que par le faste qui l'enveloppoit; et la grandeur des courtisans, qui se prosternoient devant lui, dépendoit uniquement de leur adresse à tirer à eux quelques lambeaux de ce faste et à s'en couvrir. Un Aristide, parmi eux, eût été sans considération.

Ils ne sentoient pas le besoin d'acquérir des talens et des vertus, et ils n'en acquéroient pas : il leur suffisoit de plaire pour s'élever, et il étoit facile de plaire à un

prince, d'ordinaire, sans discernement. Le monarque stupide les croyoit propres à tout, parce qu'ils avoient l'honneur d'approcher de sa personne. Il ne savoit pas que, si l'art d'amuser peut s'apprendre à la cour, où l'étiquette semble avoir fait un art de l'ennui, les talens utiles ne se cultivent que loin du trône. Il donnoit sa confiance, il la retiroit, il ne savoit à qui la laisser. On abusoit continuellement de sa foiblesse : l'intrigue disposoit de toutes les places : le généralat même n'étoit pas toujours une marque de faveur : souvent c'étoit seulement un moyen pour éloigner un courtisan aimable, redoutable à ses rivaux, et qui, à la tête des armées, n'étoit rien moins que redoutable.

La paix avec la Perse devoit affoiblir les Grecs.

Il suffit donc de comparer les Perses et les Grecs, pour juger de quel côté devoit être l'avantage. Cependant la puissance de la Grèce portoit sur des fondemens peu solides. Ouvrage de ces généraux supérieurs, qui s'étoient succédés sans interruption, elle dépendoit encore de l'union de tous les peuples. Cependant la paix avec la Perse devoit diviser ces républiques rivales, dès qu'un

ennemi commun ne les forçoit plus à être unies. Les Athéniens, en dissipant la crainte qu'on avoit du grand roi, auront donc travaillé contre eux-mêmes. On ne sentira plus la nécessité d'être leur allié. Ils s'affoibliront par conséquent, et toute la Grèce s'affoiblira avec eux.

Athènes, en affoiblissant ses alliés, s'affoiblit elle-même.

Nous avons vu que, pour asservir les provinces, on a imaginé de les ruiner. Il y a une autre politique, qui n'est pas si barbare : elle consiste à amollir les peuples, pour leur ôter jusqu'au desir de se soulever. Quoique cette politique, pratiquée dans tous les temps, ait été louée par les historiens, elle n'en est pas moins condamnable : après avoir été funeste aux peuples, elle finit par l'être aux princes. Il n'y a qu'une manière d'être obéi, Monseigneur, c'est d'être juste; et un souverain équitable ne craint jamais que ses sujets soient trop puissans.

Dans les commencemens, les alliés d'Athènes fournissoient leur contingent en argent, en hommes et en vaisseaux. Dans la suite, lorsqu'ils ne craignirent plus les irruptions des Perses : ils se dégoûtèrent des fatigues, et laissant aux Athéniens le soin

de la guerre, ils n'y voulurent contribuer qu'avec de l'argent. Cimon ne s'y opposa point; il les entretint au contraire dans le goût du repos, jugeant qu'en cessant de manier les armes, ils seroient moins les alliés que les sujets d'une république toute guerrière. Par cette conduite, la puissance des Athéniens dans la Grèce ne fut que l'effet de l'impuissance des autres peuples; et, sans être plus puissans en eux-mêmes, ils ne le furent que par comparaison avec le reste de la Grèce qui s'affoiblissoit.

Causes des divisions de la Grèce.

Cependant leur supériorité ne pouvoit être que passagère. D'un côté il étoit naturel qu'Athènes, ivre de ses succès, abusât de l'ascendant qu'elle avoit pris; de l'autre, il étoit naturel également, que les alliés, qui se croyoient libres, ne s'accoutumassent pas à être traités comme des sujets. Pour secouer le joug, ils n'avoient qu'à se jeter dans le parti de Lacédémone. C'est aussi ce qui arrivera. Ces deux républiques ne seront désormais occupées qu'à s'affoiblir réciproquement, et leurs querelles prépareront l'asservissement de la Grèce.

Un peuple souverain est toujours tyran.

Vous remarquerez, Monseigneur, en étudiant l'histoire, qu'un peuple souverain est toujours le tyran des peuples qui sont sous sa domination. C'est qu'il a les défauts des mauvais princes. Léger, inconstant, capricieux, il se nourrit de projets, il ne prévoit rien, il tente une entreprise sans l'avoir préparée, il s'aveugle par ses succès, il ne s'instruit point par ses fautes, il s'irrite contre les obstacles, il s'offense des remontrances, il n'écoute que les flatteurs, il veut absolument tout ce qu'il veut.

Si un pareil peuple se porte jamais aux choses frivoles, il s'y portera uniquement. Il oubliera ses vrais intérêts, il ne ménagera aucun de ses alliés, il les vexera, il sacrifiera tout à ses fantaisies. En un mot, corrompu par des flatteurs, bien plus habiles que ceux qui assiègent les monarques, il ira d'égarement en égarement, et d'excès en excès. Voilà ce que deviendront les Athéniens.

Les Spartiates ne gouverneront pas avec moins de tyrannie. Ces soldats mépriseront les autres peuples de la Grèce, qu'ils regardent comme de vils artisans. Jaloux d'A-

thènes, ils ne pardonneront pas aux alliés d'avoir été sous la protection de cette république. Ils ne leur tendront les bras, que pour se venger sur eux, de la supériorité qu'elle a eue; et ils croiront pouvoir tout se permettre avec des peuples qui auront besoin de leur appui. Ainsi, placés entre ces deux républiques, les alliés, exposés aux vexations de l'une et de l'autre, ne sauront à laquelle s'attacher; et les ligues, dissipées aussitôt que formées, changeront continuellement la face de la Grèce.

Les alliés ne pouvoient pas être citoyens de Sparte : la différence des mœurs et du gouvernement ne le permettoit pas. Mais ils auroient pu l'être d'Athènes; et, si cette république leur en eût accordé le titre et les droits, c'est alors qu'elle eût été puissante: la Grèce, qui n'eût fait qu'un peuple, eût continué d'être formidable aux puissances étrangères.

Les peuples de la Grèce doivent se détruire par leurs dissentions.

Cette politique étoit trop contraire à l'esprit des Athéniens. Ils vouloient être libres, ils vouloient donner la liberté ou l'ôter. Mais ils avoient eu de grands succès, et ils auroient craint d'en partager la gloire. Les

peuples de la Grèce étoient donc condamnés à être désormais toujours foibles, comme ils étoient condamnés à se détruire par leurs dissentions.

Il a été un temps où ils avoient tous une même façon de penser, bornant chacun leur ambition à être libres, et mettant leur gloire à se donner mutuellement la liberté. Tout est changé. La jalousie, qui les arme, ne leur permet plus d'avoir d'intérêt commun. Cette jalousie, dont la guerre avec la Perse a suspendu les effets, va enfin éclater; et ces peuples, impatiens de se nuire, n'écouteront que des conseils pernicieux. Les républiques ne seront occupées que des moyens de se donner la loi les unes aux autres : le citoyen voudra commander à sa patrie qui ne veut point de maître: et l'ambition régnera plus que jamais. Une chose cependant caractérise les Grecs, c'est qu'un ambitieux ne pourra réussir, qu'autant qu'il aura des talens. Le mérite les subjugue, plutôt que la force, et ils sont prêts à secouer le joug, si celui qui commande n'obtient pas leur estime.

CHAPITRE V.

Jusqu'à la mort de Périclès.

La mort de Cimon livra Athènes à l'ambition de Périclès.

DEPUIS vingt ans, ou environ, Périclès avoit la plus grande influence dans les affaires, lorsque la mort de Cimon le laissa en quelque sorte maître du gouvernement. Tout dans ce concurrent étoit un obstacle à son ambition, le nom, les richesses, le crédit, les grands succès, la probité et les lumières. Il trouvoit en lui un homme éclairé, qui pouvoit pénétrer ses desseins, un homme de talent qui pouvoit les déconcerter, et il étoit forcé à garder au moins des ménagemens. La mort de Cimon lui permit d'aller à ses fins plus ouvertement et plus rapidement.

On oppose Thucydide à Périclès.

On opposa Thucydide à Périclès. Thucydide étoit beau-frère de Cimon. Il avoit une grande réputation de prudence et de probité: il étoit versé dans les lois, et il paroissoit propre à manier les esprits, et

à prendre de l'autorité dans les assemblées. Il soutint les intérêts de la noblesse qui l'avoit élevé : mais Périclès s'appliqua de plus en plus à plaire au peuple, se montrant complaisant, et donnant souvent des fêtes.

Périclès flatte les Athéniens en exagérant à leurs yeux la puissance de la république.

En flattant les Athéniens, on étoit sûr de les conduire; et de toutes les flatteries celle qui exagéroit à leurs yeux la puissance de la république, étoit celle qui les séduisoit davantage. Périclès songea donc à faire montre de la puissance.

Dans cette vue, il fit un décret, par lequel on avertit tous les Grecs de l'Europe et de l'Asie, d'envoyer à Athènes leurs députés pour y délibérer sur les intérêts généraux de la Grèce ; et aussitôt on nomma des ambassadeurs, qui allèrent signifier ce décret à toutes les villes.

Par cette seule démarche, les Athéniens se regardoient comme les maîtres; et ils croyoient déjà voir arriver les députés, pour prendre et reporter leurs ordres. Il est vrai que, si les villes en avoient envoyé, elles auroient reconnu la supériorité qu'Athènes s'arrogeoit. Mais elles ne firent

aucune attention à l'invitation qui leur étoit faite.

Il me semble que Périclès n'auroit dû faire une pareille tentative, qu'après en avoir assuré le succès. Il s'étoit compromis; et ce fut sans doute pour faire oublier cette fausse démarche, qu'il se hâta de montrer dans toute les mers les flottes de la république. En effet, il revint, après toutes ses courses, comme s'il eût triomphé des Barbares et des Grecs, auxquels il s'étoit fait voir.

Les Athéniens font des projets peu raisonnables.

Les Athéniens, qui crurent avoir pris possession de l'empire de la mer, eurent la plus haute idée de leur puissance. Ils ne formèrent plus que des projets de conquêtes; et, sans sortir de la place publique, ils subjuguoient l'Égypte, la Sicile, la grande Grèce, et toutes les provinces qui paroissoient à leur bienséance.

Périclès, il est vrai, n'approuvoit pas ces projets : il n'avoit garde de s'engager dans des entreprises où il auroit échoué. S'il donnoit aux Athéniens une grande confiance en leurs forces, c'est uniquement parce qu'il les vouloit flatter. Il savoit bien

qu'ils ne prendroient point de résolutions sans lui ; et il leur permettoit, comme un amusement, des conquêtes en idée, dont il recueilloit toute la gloire, parce qu'il paroissoit à leurs yeux capable de les faire. Il ne lui falloit que de l'ostentation pour être l'homme de la république, comme Cimon l'avoit été avec des victoires.

Guerre, suivie d'une trêve pour 30 ans.

Cependant les habitans de l'île d'Eubée et de Mégare se soulèvent, et se donnent aux Spartiates, qui font une invasion dans l'Attique. Mais cette guerre est presque aussitôt terminée par une trêve conclue pour trente ans entre Athènes et Lacédémone.

Périclès dissipe les finances.

Pendant la paix, Périclès embellit la ville, donna des spectacles et entretint une flotte. Ainsi les Athéniens s'occupèrent de leur puissance parmi les fêtes et les jeux. Jamais Athènes n'avoit paru si florissante, et c'étoit l'ouvrage de Périclès. Tout célébroit ce citoyen; les artistes, les poëtes, les orateurs, les édifices mêmes.

On crie inutilement contre cet abus.

Cependant les finances étoient dissipées. Thucydide et ceux de sa faction ne se lassoient point de le représenter. Périclès fit

cesser ces murmures. Trouvez-vous, demanda-t-il en pleine assemblée, que j'aie trop dissipé? Beaucoup trop, répondit le peuple tout d'une voix. Eh bien! répartit Périclès, ce sera donc à mes dépens : mais aussi je ne mettrai que mon nom à la dédicace des ouvrages. Aussitôt on s'écria qu'il pouvoit prendre au trésor tout ce qu'il jugeroit nécessaire : on l'invita même à ne rien épargner.

Ne trouvant donc plus d'obstacle, il se saisit du trésor commun de la Grèce; et il dissipa tous les ans en spectacles et en édifices plus de six cents talens, tandis que Cimon n'en avoit employé que soixante pour faire la guerre aux Barbares.

Pour dominer sur les Athéniens, Périclès les affoiblit.

Devenu supérieur à toutes les factions, il fit bannir Thucydide. Alors il ménagea moins le peuple, et fut roi, au titre près. Il envoyoit des colonies en différens endroits, sous prétexte que l'Attique ne pouvoit suffire à tous ses habitans, et que d'ailleurs les colonies, qu'il établissoit chez les alliés, étoient propres à les retenir dans le devoir. Il avoit encore une raison qu'il ne disoit pas : c'est qu'il vouloit éloigner les citoyens

qui pouvoient lui être contraires. C'est ainsi que, pour dominer sur sa patrie, il l'affoiblissoit par toutes sortes de moyens, et qu'il en avançoit la ruine.

Ses réponses aux plaintes des alliés

Cependant les alliés se plaignoient que les contributions, destinées à la défense commune, fussent employées à donner des spectacles aux Athéniens, et à décorer leur ville. A quoi Périclès répondoit que la république n'avoit point de compte à leur rendre; que, s'étant engagée à les défendre, il lui suffisoit d'avoir satisfait à cet engagement; qu'eux-mêmes ils s'acquittoient d'une dette, en payant les taxes auxquelles ils avoient été imposés; qu'ayant payé, les sommes qui avoient été délivrées n'étoient plus à eux; qu'elles appartenoient à la république, qui, après en avoir employé une partie à la défense commune, pouvoit faire du reste l'usage qu'elle jugeoit convenable, et qu'enfin les deniers publics n'étoient pas destinés uniquement à soudoyer des soldats, mais encore à faire subsister une infinité de citoyens, qui n'avoient pour vivre que leur travail et leur industrie.

Les excuses de Périclès étoient

Il suffisoit de répondre à Périclès, que,

quoique les frais de la guerre ne fussent pas augmentés, il avoit porté jusqu'à treize cents talens les taxes, qu'Aristide avoit fixées à quatre cent soixante. D'ailleurs en contribuant, ce n'est pas une dette que les alliés payoient : c'est un dépôt qu'ils remettoient entre les mains des Athéniens et ils avoient toujours droit de s'en faire rendre compte.

mauvaises, et vraisemblablement il ne l'ignoroit pas.

Périclès, qui savoit sans doute que ses raisonnemens étoient mauvais, savoit aussi qu'ils seroient goûtés du peuple d'Athènes. Il s'inquiétoit peu des alliés, qui, ayant presque perdu l'usage des armes, lui offroient, s'ils se soulevoient, des conquêtes faciles, et par conséquent une occasion de persuâder aux Athéniens qu'ils avoient encore toute la supériorité.

Il est vrai que la république, puissante uniquement par les subsides qu'elle tiroit de ses alliés, tomboit tout-à-coup, si, en les tyrannisant, elle les forçoit à secouer le joug : mais cette révolution pouvoit n'arriver qu'après Périclès. On peut juger à sa conduite, qu'il ne s'en faisoit pas un objet d'inquiétude, et qu'il lui suffisoit que les

temps florissans d'Athènes durassent autant que lui.

441. Fausse politique des Athéniens, lors de la guerre entre Corcyre et Corinthe.

Après six ans de paix, Périclès arma pour les Milésiens contre les habitans de Samos. Ceux-ci furent domptés, et passèrent sous la domination d'Athènes. Une autre guerre s'étant élevée entre les Corcyréens et les Corinthiens, ces deux peuples, les plus puissans sur mer après les Athéniens, recherchèrent chacun l'alliance de la république. Athènes, qui crut avoir trouvé l'occasion de les affoiblir l'un par l'autre, prit les armes, et se proposa de faire durer leur querelle. Cependant il n'étoit pas vraisemblable que toute la Grèce pût voir indifféremment la ruine de Corcyre ou de Corinthe. La guerre pouvoit donc devenir générale, et c'est ce qu'il falloit empêcher.

Les Athéniens rompoient la trève, s'ils armoient contre les Corinthiens, parce que Corinthe avoit été comprise dans le traité conclu entre Athènes et Lacédémone. Ils ne la rompoient pas, s'ils armoient contre les Corcyréens, qui, lors du traité, n'avoient pris aucun parti. Or il leur importoit de ne la pas rompre, s'ils vouloient ne pas

attirer sur eux toutes les forces du Péloponèse.

Ils avoient été puissans pendant la guerre contre les Perses, parce qu'alors l'empire de la mer donnoit celui de la terre. Ce n'étoit plus la même chose depuis que la Perse cessoit de former des entreprises sur la Grèce; et Athènes, dont Sparte devenoit alors l'ennemie déclarée, devoit penser à se fortifier dans le continent, où elle étoit foible, au point que l'Attique n'étoit pas à l'abri d'une invasion.

En s'alliant des Corinthiens, qui avoient eux-mêmes beaucoup d'alliés dans le Péloponèse, elle acquéroit des forces contre les Lacédémoniens, et d'ailleurs elle leur ôtoit tout prétexte d'armer contre elle. C'est aussi la résolution qu'elle prit dans la première assemblée où la chose fut mise en délibération. Mais, dans la seconde, elle 435 ans avant J. C.
s'allia des Corcyréens, jugeant leur île favorable aux projets qu'elle formoit sur la Sicile et sur l'Italie. Il paroît encore qu'en cette occasion, elle suivit les impressions que Périclès lui donnoit.

Cependant elle ne fit d'abord qu'une li-

gue défensive. Elle auroit voulu ne pas déclarer la guerre aux Corinthiens, et elle fut forcée à la déclarer, lorsque ceux-ci, vaincus dans un combat naval, eurent soulevé Potidée, une de leurs colonies dans la Macédoine, et alors tributaire d'Athènes. Cette diversion ne permit plus de garder aucune mesure. On arma ouvertement de part et d'autre. Il y eut une action près de Potidée, où Socrate et Alcibiade se distinguèrent; et les Athéniens, qui eurent l'avantage, assiégèrent cette ville.

Sparte fait une ligue contre Athènes.

Alors les Corinthiens et leurs alliés députèrent à Lacédémone, et se plaignirent des Athéniens, comme infracteurs de la paix. D'autres peuples portèrent encore des plaintes contre eux; et les Spartiates, qui saisirent cette occasion d'humilier Athènes, formèrent une ligue d'autant plus puissante, qu'ils parurent armer pour la liberté de la Grèce.

Périclès se résout à la guerre, pour ne pas rendre compte des finances.

Périclès auroit voulu ne pas s'engager dans une guerre avec Sparte. Mais il y étoit entraîné par les affaires qu'on lui suscitoit. Ses ennemis avoient appelé en jugement les personnes qui lui étoient le plus

chères, Phidias, Aspasie, Anaxagore. Ces dénonciations ayant été bien reçues du peuple, ils l'avoient accusé lui-même de rapines et de concussion, et on venoit de porter un décret pour lui faire rendre ses comptes.

Il songeoit à les rendre, lorsqu'Alcibiade dit qu'il feroit mieux de songer à ne les rendre pas; et cette plaisanterie fut une conseil qu'il suivit. Il cessa donc de s'opposer à une guerre qui pouvoit distraire les Athéniens, et qui, le rendant nécessaire plus que jamais, devoit faire oublier le passé.

Les forces de Sparte etoient sur terre, et celles d'Athènes sur mer.

On se prépara de part et d'autre, et tout fut en mouvement. Le plus grand nombre des villes penchoient pour les Lacédémoniens, qu'elles regardoient comme les défenseurs de la liberté: les Athéniens s'étoient rendus odieux, et on craignoit jusqu'à leur alliance, qui dégénéroit de leur part en tyrannie.

Dans cette disposition des esprits, les peuples du continent se déclarèrent la plupart pour Sparte qui les pouvoit protéger. Ceux des îles, et les Grecs de l'Asie mineure restèrent attachés aux Athéniens,

moins par inclination que par impuissance. Les flottes, qui ne cessoient de les menacer, ne leur permettoient pas de secouer le joug. Ainsi les forces de Lacédémone étoient sur terre, et celles d'Athènes sur mer : par où on peut juger que ces deux républiques se feront réciproquement beaucoup de mal, avant d'en pouvoir venir à une action décisive.

431. Les Athéniens ne font que des diversions.

Les troupes des Lacédémoniens et celles de leurs alliés s'étoient rendues à l'isthme de Corinthe : elles formoient une armée de soixante mille hommes, et elles menaçoient l'Attique qui leur étoit ouverte. Archidame, roi de Sparte, qui les commandoit, s'arrêta, et envoya un héraut aux Athéniens, dans l'espérance de trouver quelque moyen de conciliation. Mais on refusa d'entendre ce héraut. On ne lui permit pas même d'entrer dans la ville ; et on lui fit dire qu'on ne traiteroit avec Sparte, que lorsqu'elle auroit mis bas les armes. C'est Périclès qui dicta cette réponse au peuple.

A cette démarche, on jugeroit ne devoir rien craindre pour les Athéniens, et on croiroit déjà les voir marcher à l'ennemi.

Cependant ils se sont renfermés dans la ville, avec tous leurs effets. On ravage leurs terres: on enleve leurs moissons: on brûle leurs maisons: on les brave jusques dans les murs d'Athènes; et ils ne sortent point.

Il suffisoit sans doute à Périclès qu'Athènes ne pérît pas. Sa politique étoit de traîner la guerre en longueur pour consumer les forces de l'ennemi: il se flattoit, avec fondement, que la flotte feroit une puissante diversion, et que le ravage, qu'elle porteroit sur les côtes du Péloponèse, forceroit les peuples ligués à se séparer, et à courir chacun à la défense de leur propre pays.

En effet c'est ce qui arriva. Cependant, forcer les ennemis à se retirer, sans leur ôter la possibilité de revenir, ce n'étoit pas les vaincre. Une pareille guerre étoit ruineuse pour Athènes, comme pour eux; et il est évident que, dès que cette république ne pouvoit se défendre que par des diversions, elle ne pouvoit que retarder sa perte. Périclès seul trouvoit son avantage dans une guerre défensive, parce qu'elle

lui laissoit la liberté de s'engager plus ou moins, suivant les circonstances.

Il eut bien de la peine à empêcher les Athéniens de sortir; ils vouloient qu'on les menât à l'ennemi. Ce peuple qui, fier de ses succès, croyoit ne devoir armer que pour de grandes entreprises, ne pouvoit voir de dedans ses murs le dévastement de ses terres. Il lui falloit d'ailleurs des actions d'éclat; et c'est par-là qu'il devoit ouvrir la campagne, s'il vouloit imposer à la Grèce, et rompre les mesures de Sparte. Ainsi cette guerre étoit tout-à-la fois contraire au caractère et aux intérêts des Athéniens.

Leur armée de terre pouvoit être de trente mille hommes. Cimon l'eût vraisemblablement trouvée assez forte, pour tenir la campagne. Il eût déconcerté la lenteur des Spartiates, qui perdoient beaucoup de temps à délibérer. Les alliés se plaignoient déjà de cette lenteur; et il ne falloit peut-être qu'une démarche subite et hardie pour les dégoûter de l'alliance de Lacédémone. On pouvoit au moins semer la division parmi eux, et dès-lors la ligue n'étoit plus aussi formidable qu'elle le paroissoit.

La seconde campagne se passa comme la première. Athènes parut sur terre sans défense contre Sparte, comme Sparte fut sur mer sans défense contre Athènes. L'Attique fut donc encore dévastée, et les flottes firent une nouvelle diversion sur les côtes du Péloponèse.

La campagne finit : mais une contagion, telle qu'on n'en avoit point vue encore, désoloit la ville et la flotte. Le courage des Athéniens succomba sous ce nouveau fléau : ils commencèrent à murmurer contre Périclès : ils députèrent à Lacédémone pour obtenir la paix, à quelque prix que ce fût ; et ils ne l'obtinrent pas.

Les Athéniens ôtent l'administration à Périclès.

Se voyant alors sans ressource, ils s'abandonnent au désespoir. La vue seule de Périclès les révolte : ils le regardent comme l'auteur des maux qu'ils souffrent : ils lui ôtent toute administration : ils le condamnent à une amende.

Cependant les Spartiates songeoient à s'allier d'Artaxerxe. S'ils en obtenoient des vaisseaux, ils défendoient leurs côtes. Capables alors de balancer sur mer la puissance d'Athènes, ils agissoient sur terre

Les Athéniens font mourir des ambassadeurs que les Spartiates envoyoient au roi de Perse.

avec plus de vigueur. Il est vrai que cette démarche étoit d'un augure funeste pour tous les Grecs. Dès qu'ils invitoient les Barbares à prendre part à leurs querelles, ils préparoient leur ruine : et néanmoins ce sont les Spartiates, qui, les premiers, ouvroient la Grèce aux Barbares.

Les ambassadeurs, partis de Lacédémone, sur la fin de la seconde campagne, prirent leur route par la Thrace, dans l'espérance de détacher de l'alliance d'Athènes Sitalcès, Roi des Odrysiens. Cette première négociation ne leur réussit pas. Ils furent livrés aux Athéniens, qui, les traitant comme perturbateurs du repos public, les firent mourir. C'est ainsi que les Spartiates en usoient eux-mêmes en pareille occasion. Cette conduite prouve que les Grecs étoient encore barbares à certains égards.

Les Athéniens rendent l'autorité à Périclès, qui meurt.

Pour avoir enlevé l'autorité à Périclès, les Athéniens n'en furent pas mieux gouvernés. Les factions, qu'il étoit seul capable de réprimer, occasionnèrent de nouveaux désordres, dont il ne paroissoit pas l'auteur. D'ailleurs on l'avoit puni, et par

conséquent le ressentiment n'étoit plus le même. On l'invita donc à reprendre les rênes du gouvernement, et il les reprit : mais il mourut de la peste, quelques mois 429.
après.

---

historiens, qui ont répété ces éloges, n'ont pas examiné s'il les méritoit.

Vous vous convaincrez bientôt, Monseigneur, que l'administration de Périclès est l'époque de la décadence d'Athènes; et, plus vous étudierez l'histoire, plus vous aurez occasion de remarquer que les excès où le luxe entraîne, sont toujours l'avant-coureur de la chûte des empires. Les siècles où il règne, sont ceux qu'on nomme les beaux siècles, et le siècle de Périclès est le premier de ces siècles vantés. On les apprécieroit mieux, si le bruit, que font ceux qui les célèbrent permettoit d'entendre les gémissemens des peuples.

Athènes et Sparte ne connoissent pas leurs vrais intérêts.

Athènes n'avoit qu'une puissance précaire. Riche par les richesses de ses alliés elle cessoit de l'être, si elle cessoit de retirer des contributions. Elle devoit donc ménager des peuples, qui faisoient toute sa puissance : cependant elle les opprimoit, et elle ne paroissoit appliquée qu'à les mécontenter.

Si Athènes ne connoît pas ses intérêts, Sparte ne connoîtra pas mieux les siens. Pour obtenir les secours des Perses, elle

sacrifiera les colonies de l'Asie, et se rendra odieuse à la Grèce. Elle ne pensera pas même à profiter du mécontentement des alliés d'Athènes. Au lieu de les appeler à elle, et d'en fortifier son parti, elle les traitera tous indifféremment comme ennemis.

Écrivains qu'il faut lire pour l'histoire de la guerre du Péloponèse.

Je ne suivrai pas dans les détails, les guerres que ces deux républiques se sont faites. Thucydide et Xénophon, que vous ne pouvez vous dispenser de lire, vous en instruiront. Vous pourrez joindre encore à cette lecture, celle des vies des hommes illustres, écrites par Plutarque et par Cornélius Népos. Je me bornerai à vous donner une idée générale de la conduite d'Athènes et de Sparte.

Dans cette guerre Athènes et Sparte n'ont point d'objet.

On peut reprocher à l'une et à l'autre de n'avoir point d'objet. Le théâtre de la guerre change continuellement. Une première entreprise est abandonnée pour une autre, qu'on abandonne encore. On ne fait rien, ou on ne fait que des diversions. Aucune des deux républiques ne sait où elle veut porter ses armes, et chacune paroît ignorer où sont ses ennemis. En un mot, elles vont

au jour le jour; et, changeant au moindre revers, comme au moindre succès, elles veulent tour-à-tour la paix et la guerre, et elles ne paroissent pas savoir ce qu'elles veulent. On voit seulement qu'elles ont toujours la même jalousie et la même inquiétude.

La septième année de la guerre, Sparte demanda la paix, n'ayant pas d'autre moyen pour délivrer quatre cent vingt Spartiates, qui étoient bloqués dans une petite île. Athènes, qui, cinq ans auparavant l'eût faite aux conditions qu'on lui auroit imposées, refusa de la faire, lorsqu'elle pouvoit elle-même en dicter les conditions. Elle avoit eu des avantages; et, dans sa prospérité, elle ne prévoyoit pas qu'elle pût avoir des revers.

425 ans avant J. C.

Athènes se refuse à la paix que Sparte demande.

Trois ans après, les deux républiques, également abattues par les pertes qu'elles avoient faites, conclurent une trève de cinquante ans, qui ne dura que quelques mois. Tout l'effet qu'elle produisit, fut que, pendant six ans, on ne porta la guerre ni dans l'Attique, ni dans la Laconie : d'ailleurs on la continua toujours quelque part.

422

Trève pendant laquelle la guerre continue.

L'expédition des Athéniens en Sicile leur fait perdre leurs alliés.

Dans ces circonstances, Athènes entreprit d'exécuter le projet qu'elle méditoit depuis long-temps, la conquête de la Sicile. Mais elle perdit dans cette expédition ses armées et ses généraux. Affoiblie par ses pertes, elle commença à être abandonnée de ses alliés, qui ne la craignoient plus; et Sparte, à qui ils se réunissoient, s'allia encore des Perses, qui s'engagèrent à fournir aux frais de la guerre.

Successeurs d'Artaxerxe Longuemain.

Artaxerxe Longuemain étoit mort la huitième année de la guerre du Péloponèse, laissant la couronne à Xerxès, son seul fils légitime; et il avoit eu de ses concubines plusieurs enfans, entre autres, Sogdien, Ochus et Arsite.

Xerxès ne régna que quarante-cinq jours, Sogdien, qui l'égorgea, usurpa le trône, et le perdit avec la vie au bout de six à sept mois; Ochus, qui étoit gouverneur d'Hyrcanie, ayant armé sous prétexte de venger la mort de son frère.

Ochus, assuré de l'empire, prit le nom de Darius; et les Grecs, pour le distinguer, lui donnèrent le surnom de Nothus, c'est à-dire, bâtard. Le règne de Darius Nothus

a été continuellement troublé par des révoltes.

Arsite arma, dans l'espérance de lui enlever la couronne, comme lui-même il l'avoit enlevée à Sogdien : mais son parti ayant été affoibli, il se livra à son frere, qui le fit mourir

Quelques années après, dans le temps que les Athéniens faisoient la guerre en Sicile, plusieurs provinces de Perse se soulevèrent. Amyrtée, un des chefs de la révolte sous Inarus, enleva l'Égypte à Darius Nothus, et y régna six ans. La première année de ce soulèvement, le gouverneur de Lydie, soutenu de quelques troupes grecques, avoit entrepris de se rendre souverain dans sa province, lorsqu'ayant été abandonné des Grecs, il se rendit à Tissapherne qui lui promit sa grace. Darius cependant le condamna à mort. Il restoit au fils de ce rebelle un parti qui se soutint pendant deux ans. Enfin les Mèdes se soulevèrent et furent domptés.

Plusieurs soulèvemens en Perse.

Darius Nothus étoit un prince foible, gouverné par sa femme Parysatis, intrigante, ambitieuse et cruelle, et par trois

Caractère foible de Darius Nothus.

eunuques, dont le principal étoit Artoxare. Ce ministre, protégé par la reine Parysatis, à laquelle il paroissoit vendu, avoit encore toute la confiance du roi, qu'il flattoit et qu'il occupoit d'amusemens frivoles. Maître du gouvernement, il commandoit en souverain. Il voulut encore en avoir le titre, et ce fut sa perte. Sa trame ayant été découverte, il fut livré à Parysatis, qui lui fit souffrir les plus cruels supplices.

La Perse recherche l'alliance de Sparte.

La Perse, gouvernée par un prince foible, et troublée par des révoltes, ne pouvoit pas donner de grands secours aux Lacédémoniens : elle étoit plutôt dans une situation à leur en demander. Aussi ce fut elle qui les prévint. Tissapherne, satrape de Lydie, et Pharnabaze, satrape de Phrygie, députèrent tous deux à Lacédémone ; et, invitant cette république à joindre ses forces aux leurs, ils offrirent de soudoyer toutes les troupes. Le premier vouloit, secouru des Spartiates, achever de dissiper le parti qui subsistoit encore dans son gouvernement : le second se proposoit d'enlever aux Athéniens les villes qu'ils avoient sur l'Hellespont. On accepta leur alliance, et on

résolut d'envoyer d'abord à Tissapherne les secours qu'il demandoit. La flotte partit avec Alcibiade et Calcidée.

Alcibiade étoit alors à Sparte. C'est lui qui avoit engagé les Athéniens dans la guerre de Sicile; il avoit eu le commandement de l'armée, conjointement avec Nicias et Lamachus. Comme la flotte étoit prête à partir, les statues de Minerve se trouvèrent toutes mutilées en une nuit. On rechercha les coupables de ce sacrilège : les soupçons tombèrent sur plusieurs jeunes gens; et Alcibiade, entre autres, fut accusé. Il offroit de se défendre; il demandoit même avec instance qu'on lui fît son procès, lorsque ses ennemis, qui vouloient le poursuivre en son absence, firent surseoir le jugement, sous prétexte que le départ de la flotte pressoit.

Alcibiade accusé de sacrilège.

A peine Alcibiade fut arrivé en Sicile, que les Athéniens le rappelèrent pour être jugé sur l'accusation intentée contre lui, et il parut d'abord vouloir se rendre aux ordres de la république : mais le vaisseau qui le ramenoit, ayant débarqué à Thurium, il s'échappa, et se réfugia chez les Argiens.

Il se retire à Sparte,

Les Athéniens le condamnèrent à mort par contumace. Désespérant alors de retourner dans sa patrie, il demanda asyle aux Spartiates; et, ayant obtenu de vivre au milieu d'eux, il en prit si facilement les mœurs, qu'il gagna leur affection. A l'austérité qu'il montroit, et qui paroissoit lui être naturelle, ils n'imaginoient pas qu'il eût jamis connu la volupté.

Cependant son départ de Sparte lui fut encore funeste. La considération dont il jouissoit dans cette république, l'autorité qu'il avoit dans les délibérations, les services mêmes qu'il rendoit, tout lui suscita des ennemis qui méditèrent sa mort, et des ordres furent envoyés à cet effet.

Et ensuite auprès de Tissapherne.

Alcibiade se retira à Sardes, auprès de Tissapherne. Là, prenant de nouvelles mœurs, il plut par sa mollesse, par son luxe, par ses flatteries, et il eut tout crédit sur l'esprit du satrape.

Les Athéniens, pour s'assurer les secours qu'Alcibiade leur promet, abolissent la démocratie.

Dans ces circonstances, il conçut l'espérance de revoir sa patrie : mais il vouloit qu'on ôtât l'administration au peuple qui l'avoit condamné ; et il offroit de procurer aux Athéniens l'alliance de Tissapherne.

Ce projet qui devoit donner l'autorité aux principaux citoyens, ne pouvoit manquer d'avoir un puissant parti. Il s'agissoit pourtant de le faire agréer à l'armée que la république avoit à Samos. Alcidiade en sonda les chefs. Plusieurs entrèrent dans ses vues : on concerta les mesures qu'il convenoit de prendre ; et Pisandre, qui partit pour Athènes, se chargea de proposer au peuple le retour d'Alcibiade, l'alliance de Tissapherne, et l'abolition de la démocratie. Ces propositions soulevèrent d'abord les esprits : cependant le peuple finit par y donner son consentement ; ne voyant pas d'autre moyen de sauver la république, se flattant, comme on le lui promettoit, de reprendre un jour l'autorité.

412.

A cette nouvelle l'armée se soulève, et donne le commandement à Alcibiade.

En conséquence, on confia l'administration à quatre cents citoyens, et on leur donna un pouvoir absolu. Mais, à cette nouvelle, les troupes, qui étoient à Samos, se soulevèrent contre leurs chefs. Elles déposèrent ceux qu'elles soupçonnèrent d'avoir eu part à cette révolution : elles nommèrent à leur place Thrasyle et Thrasybule ; et elles invitèrent Alcibiade à venir prendre

le commandement. Aussitôt qu'il fut arrivé, les soldats demandèrent à être menés contre les tyrans.

Conduite sage de ce général.

La flotte, en restant à Samos, étoit dans la position la plus avantageuse pour retenir sous la domination de la république les peuples qui n'attendoient qu'une occasion pour se soustraire à son obéissance ; et, si elle eût mis à la voile contre les tyrans, les ennemis qui auroient profité de cette guerre civile, se seroient rendus maîtres, presque sans résistance, de l'Ionie, de l'Hellespont et de toutes les îles. Alcibiade eut la sagesse de se refuser au ressentiment aveugle de ses soldats.

Tissapherne fait avec Sparte un traité qu'il n'exécute pas.

Il ne procura pas à sa patrie l'alliance de Tissapherne. Au contraire, dans le temps même qu'il la promettoit, ce satrape fit avec Sparte un traité, dont un des articles portoit que la flotte de Phénicie se joindroit à celle des Lacédémoniens. Par cet article ; s'il eût eu son effet, ils auroient eu toute la supériorité; leurs forces sur mer étant déjà, sans le secours des Perses, égales à celles d'Athènes. Tissapherne en éluda l'exécution. Comme il n'étoit pas de son intérêt

qu'aucune de ces deux républiques succombât, il vouloit faire durer une guerre qui les affoiblissoit l'une et l'autre.

411.

Les Spartiates se rendent maîtres de l'île d'Eubée.

Sur ces entrefaites, une flotte que les quatre cents envoient au secours de l'Eubée, est battue; et Mindare, général des Spartiates, se rend maître de l'île. Les Athéniens étoient perdus, si le vainqueur eût profité de la consternation que cette nouvelle répandit parmi eux. Heureusement Mindare conduisit sa flotte dans l'Hellespont.

Alcibiade revient dans sa patrie, après avoir triomphé des Spartiates.

La perte de l'île d'Eubée souleva le peuple contre les quatre cents, dont le gouvernement étoit odieux. Ils furent déposés: Alcibiade réunit tous les vœux: on n'eut plus d'espérance qu'en lui, et on le rappela. Il se refusa néanmoins à cet empressement, ne voulant se montrer à sa patrie, qu'après avoir triomphé des ennemis. Deux victoires, remportées sur Mindare, lui préparèrent un retour tel qu'il le désiroit. Il chassa de l'Hellespont les flottes des Lacédémoniens: il soumit aux Athéniens toutes les villes, excepté Abyde: et il força Sparte à demander la paix. Mais Athènes, toujours

la même dans ses succès, se refusa à tout accommodement.

Lorsque cette ville, par une suite de revers, se voyoit à peine maîtresse de ses fauxbourgs, Alcibiade lui avoit rendu l'empire. Elle paroissoit en quelque sorte se relever du milieu de ses ruines; et c'est dans ces circonstances qu'elle voit arriver le citoyen qu'elle avoit proscrit, et qui l'a si bien servie.
408 Le peuple le reçut avec une joie, qui ne fut troublée que par les reproches qu'il se faisoit, et il le nomma général de la république sur terre et sur mer, avec un pouvoir illimité.

Lysandre, général des Spartiates, fait sa cour à Cyrus le jeune.

Les Lacédémoniens donnèrent à Lysandre le commandement de leur flotte, le regardant comme le meilleur capitaine qu'on pût opposer au général Athénien. Lysandre fit voile pour Ephèse, où il apprit que Cyrus le plus jeune des fils du roi de Perse, étoit arrivé à Sardes, et qu'il avoit obtenu de son père le gouvernement en chef de toutes les provinces de l'Asie mineure. Par-là, ce prince se voyoit en état de disputer l'empire à Arsace, son frère aîné; et c'est dans cette vue que Parysatis, qui l'idolâtroit, avoit

engagé Darius à lui donner ce gouvernement.

Lysandre se rendit à la cour de Cyrus, le flatta, gagna sa confiance, et en obtint tout ce qu'il demanda. Ce Spartiate, complaisant, souple, flatteur et bas, avoit, au besoin, tous les talens d'un courtisan. Ce qu'il obtint, pour le moment, de plus avantageux, fut une augmentation de paie pour les matelots; ce qui occasiona une grande désertion dans la flotte des Athéniens.

Défaite des Athéniens.

L'armée des Athéniens étoit à Samos, et celle des Spartiates à Éphèse. Alcibiade, obligé d'aller en Ionie chercher des fonds pour payer ses soldats, laissa le commandement à Antiochus, avec défense d'engager une action. Antiochus n'obéit pas; et Lysandre, qui avoit évité de hasarder un combat contre Alcibiade, profita de l'absence de ce général, et battit les Athéniens. De retour à Samos, Alcibiade lui présenta la bataille; le Spartiate ne l'accepta pas.

Alcibiade se retire dans la Chersonèse de Thrace.

Alcibiade avoit mécontenté les chefs de l'armée, en donnant sa confiance à Antiochus, qui étoit un homme perdu de réputation. Thrasybule, qui se déclara ouverte-

ment, partit pour Athènes, et porta ses plaintes au peuple. Les Athéniens, qui passoient subitement d'un excès à un autre, déposèrent Alcibiade sans l'avoir entendu. Il se retira dans la Chersonèse de Thrace,
408. où il s'étoit préparé un asyle.

Lysandre est remplacé par Callicratidas.

L'année suivante, les Lacédémoniens révoquèrent Lysandre, et donnèrent le commandement de leur flotte à Callicratidas grand capitaine, mais mauvais courtisan. C'étoit une ame simple, franche et élevée. Forcé néanmoins d'aller faire sa cour à Cyrus, il se rendit à Sardes, rougissant pour sa patrie, qui se prostituoit devant l'or des Barbares.

S'étant présenté au palais, on lui dit que Cyrus buvoit. Il attendit quelque temps : on rit de sa simplicité : il se retira. Il revint une seconde fois, encore inutilement, et il ne se présenta plus. Il retourna à Ephèse, maudissant ceux des Grecs qui les premiers avoient fait la cour aux Perses, et proje-
406. tant de reconcilier Athènes et Lacédémone.

Callicratidas perd la bataille et la vie.

Il avoit remporté plusieurs avantages, et il bloquoit dans Mytilène Conon, un des généraux d'Athènes, lorsqu'une nouvelle

flotte des Athéniens parut vers les îles Arginuses. Plus foible, il eût été prudent à lui de ne pas hasarder le combat : mais il croyoit honteux de l'éviter. Il l'engagea, il fut tué, et sa mort entraîna la déroute de son armée.

Les Athéniens condamnent à mort les généraux qui les ont fait vaincre.

Une tempête, qui survint immédiatement après, ne permit pas aux généraux Athéniens d'enlever les morts, et de leur donner la sépulture. Le peuple néanmoins leur en fit un crime, et les cassa tous, excepté Conon. Théramène se justifia en rejetant la faute sur les huit autres, qui furent condamnés à mort; et, deux s'étant trouvés absens, six furent exécutés. Un peuple souverain est une bête féroce, qui ne s'apprivoise pas. Il faut cependant convenir que les Athéniens ne tardèrent pas à avoir eux-mêmes horreur du jugement qu'ils avoient rendu.

A la sollicitation de Cyrus, les Spartiates rendent le commandement à Lysandre.

Cyrus apprit avec chagrin la défaite des Arginuses, parce que, dans les projets qu'il méditoit, il comptoit beaucoup sur les secours de Sparte, et que par conséquent il lui importoit que cette république fût puissante. Il jugea que Lysandre pouvoit seul

réparer les pertes qu'elle avoit faites, et il appuya les alliés, qui demandoient que le commandement fût rendu à ce général. On le lui rendit en effet, quoiqu'on parût le donner à un autre. Comme la loi ne permettoit pas que le même homme fût amiral deux fois, on revêtit de ce titre Aarcus; et on donna toute l'autorité à Lysandre, qu'on nomma *vice-amiral.*

Lysandre se rend maître d'Athènes, et y établit trente tyrans.

Nous sommes à la fin de la guerre du Péloponèse. Lysandre, ayant vaincu les Athéniens sur l'Hellespont, près de l'embouchure du fleuve Egos, vint assiéger Athènes par mer, pendant qu'Agis et Pausanias, les deux rois de Sparte, l'assiégeoient par terre.

404 ans avant J. C.

Après un siége de six mois, forcée à se rendre, elle capitula, et consentit à démolir les fortifications du Pirée, à n'avoir que douze vaisseaux, et à ne faire désormais la guerre que sous les ordres des Lacédémoniens.

Le traité ayant été conclu et ratifié, Lysandre entra dans la ville, abolit la démocratie, établit trente tyrans, et mit dans la citadelle une garnison, sous les ordres du spartiate Callibius.

Pourquoi, pendant la guerre du Péloponèse, Athènes manque d'hommes pour la conduire.

Cette guerre a duré vingt-huit ans. C'est l'époque où Athènes commence à manquer de ces hommes, qui, par leur génie et leurs talens, semblent nés pour être l'ame de tous les mouvemens politiques; et néanmoins c'est le temps où elle a été féconde plus que jamais en talens de toute espèce. Il est aisé de concilier cette disette avec cette abondance : d'un côté, Périclès avoit toujours écarté des affaires les hommes de mérite, qui pouvoient lui donner de l'ombrage. De l'autre, le goût des arts et des sciences étoit venu au point, qu'on accordoit la plus grande considération à ceux qui s'y distinguoient. Il étoit donc naturel qu'on s'empressât d'entrer dans cette nouvelle carrière. Elle étoit moins orageuse, elle piquoit par la nouveauté, elle conduisoit à la même gloire. Voilà pourquoi, avec beaucoup de gens à talens, Athènes n'eut personne pour la conduire; et ce fut encore là l'ouvrage de Périclès.

CHAPITRE VII.

Jusqu'à la paix d'Antalcide.

Projets de Lysandre, qui introduit l'or et l'argent dans Sparte.

GYLIPPE, ayant été chargé de porter à Lacédémone l'or et l'argent que Lysandre avoit ramassés dans ses dernières campagnes, en déroba une partie. Cette infamie de sa part étonna d'autant plus, qu'on ne pouvoit pas présumer qu'il en fût capable : c'étoit un capitaine qui avoit toujours servi avec distinction.

L'exemple d'un pareil Spartiate, corrompu si subitement, devoit faire trembler pour tous les citoyens. Aussi les plus sages blâmèrent Lysandre ; et les éphores proscrivirent, par un décret, tout cet or et tout cet argent. Mais Lysandre vouloit porter atteinte aux lois de Lycurgue. Par l'attention qu'il avoit eue d'abolir dans toutes les villes la démocratie, et d'y établir des tyrans à sa dévotion, il étoit déjà en quelque sorte le souverain de tous les peuples soumis à Sparte : il se flattoit de le devenir encore

de cette république, lorsque l'usage des richesses, ayant corrompu les citoyens, en auroit fait autant d'ames vénales. Tout préparoit cette corruption : puisque Sparte étoit forcée par les circonstances à devenir riche ou à mendier continuellement à la porte des satrapes.

Darius Nothus venoit de mourir, et avoit laissé la couronne à Arsace, autrement Artaxerxe Mnémon. Mais Cyrus armoit secrètement pour enlever le trône à son frère. A l'ambition, ce prince joignoit du courage, des talens ; et il avoit un parti puissant. Il pouvoit donc réussir, et Lysandre se flattoit de trouver en lui un appui.

Voilà les moyens sur lesquels cet ambitieux fondoit toutes ses espérances. Il lui importoit donc de faire révoquer le décret des éphores, et c'est à quoi ses partisans réussirent. A la vérité, on ne donna pas un libre cours à l'or et à l'argent : on en défendit l'usage aux particuliers, et, le réservant pour les affaires de la république, on le déposa dans le trésor public. On prévit que, dès que l'état feroit cas des richesses, il ne seroit plus possible qu'elles fussent

méprisées des citoyens; et que, par conséquent, la loi qui leur en défendoit l'usage, seroit bientôt éludée. C'est ce qui arriva. Lysandre a été l'époque de la décadence de Sparte, parce qu'il l'a hâtée: d'ailleurs il n'a pas réussi dans ses projets.

Mort d'Alcibiade.

Alcibiade, qui voyoit les desseins de Cyrus, et qui désiroit de rendre la liberté aux Athéniens, espéra d'obtenir des secours à cet effet, s'il révéloit au roi de Perse la conspiration qui se tramoit. Dans cette vue, il partit de la Chersonèse pour se rendre à la cour d'Artaxerxe: mais les Spartiates, avertis de ce voyage, envoyèrent après lui, et le firent assassiner. C'est avec cette lâcheté qu'ils paroient les coups d'un ennemi qu'ils redoutoient. Dans toute cette guerre du Péloponèse, on ne peut s'intéresser ni pour Athènes, ni pour Lacédémone.

Gouvernement des trente tyrans.

Théramène, un des trente tyrans d'Athènes, s'étant élevé contre les cruautés de ses collégues, Critias, le principal d'entre eux, l'accusa devant le sénat de troubler l'état; et, sans attendre le jugement des sénateurs, le condamna lui-même à mort, et l'envoya au supplice. Socrate seul prit la

défense de Théramène, et voulut le soustraire à cet arrêt injuste : ce fut inutilement.

Après la mort de ce collègue, qui pouvoit au moins réprimer quelquefois les vexations, les tyrans ne connurent plus de frein. Les emprisonnemens, les meurtres se répétoient chaque jour : il périt plus de citoyens en huit mois, qu'en trente ans de guerre; et le peuple, consterné, n'osoit laisser échapper une plainte. Socrate seul élevoit la voix, et étoit libre encore.

Les citoyens les plus considérables sortirent d'Athènes, ayant Thrasybule à leur tête. Sparte défendit à toutes les villes de les recevoir; et il n'y en eut que deux qui leur ouvrirent un asyle, Thèbes et Mégare. Lysias, orateur de Syracuse, leur envoya cinq cents soldats, qu'il avoit levés à ses dépens, voulant secourir la patrie commune de l'éloquence. Thrasybule les chasse.

Enfin Thrasybule chassa les tyrans : il fit rappeler les exilés, et on confia le gouvernement à dix citoyens, qui abusèrent encore de leur pouvoir. Le peuple vouloit poursuivre les complices des vexations commises sous les trente : Thrasybule, jugeant 403.

que ces recherches occasionneroient de nouveaux désordres, inspira d'autres sentimens; et on publia une amnistie, par laquelle tous les citoyens jurèrent d'oublier le passé.

Sparte veut rétablir les trente.

Lacédémone arma, pour rétablir les trente, et le roi Pausanias marcha contre les Athéniens, avec des sentimens néanmoins bien différens de ceux d'un Spartiate. Touché du sort de cette république, il la favorisa secrètement, et les tyrans furent égorgés. Pausanias, à son retour, fut cité comme ayant trahi l'état, et il se vit au moment d'être condamné à mort.

Révolte de Cyrus le jeune.

Ce fut après ces événemens, qu'éclata la révolte de Cyrus. Ce prince perdit la vie dans la bataille qu'il livra à son frère; et
401.
dix mille Grecs, qui avoient été vainqueurs à l'aîle droite, firent une retraite, aussi hardie dans le projet, qu'étonnante dans l'exécution. Xénophon, un de leurs chefs, en a laissé l'histoire.

Sparte déclare la guerre à la Perse, et paroît pouvoir se promettre des succès.

Les villes d'Ionie s'étoient déclarées pour Cyrus. Sparte, qui les vit exposées au ressentiment du vainqueur, arma pour défendre leur liberté, et osa déclarer la guerre au grand roi. Les triomphes de la Grèce,

depuis la journée de Marathon jusqu'à la paix de Cimon, promettoient à cette république des succès, que la retraite des dix mille paroissoit assurer. Elle ne pouvoit pas ne pas mépriser les Perses, quand elle les voyoit, après une victoire, hors d'état de couper la retraite à un petit nombre de Grecs, qui devoient périr par les obstacles seuls que la nature opposoit à leur retour, dans un espace de cinq à six cents lieues.

Mauvaise constitution de la monarchie des Perses.

Cette vaste monarchie avoit d'ailleurs dans sa constitution un vice, qui en rendoit la conquête facile. Les satrapes, dans les provinces éloignées du monarque, étoient en quelque sorte des souverains: car l'usage leur avoit donné plusieurs prérogatives de la souveraineté. Ils imposoient les peuples: ils disposoient des gouvernemens de toutes les places: ils nommoient à tous les emplois militaires: ils levoient des troupes: ils faisoient la guerre: ils faisoient la paix: ils armoient les uns contre les autres: ils traitoient avec les états voisins; et, dans les alliances qu'ils contractoient, ils consultoient chacun leurs intérêts plutôt que ceux de la monarchie. Ils ne paroissoient sujets,

que parce qu'ils agissoient au nom du roi, qu'ils lui envoyoient une partie des tributs, et qu'ils étoient amovibles.

Quoique le monarque eût le droit de les révoquer, il n'en avoit pas toujours le pouvoir. Forcé à les ménager, il mettoit toute sa politique à les diviser; et il conservoit son autorité sur tous, moins par sa propre puissance, que par la crainte où ils étoient les uns des autres. Si un d'eux lui faisoit ombrage, il ne lui étoit pas facile de le faire saisir, et il ne lui restoit d'autre ressource que de le faire assassiner; ressource odieuse, qui décèle la foiblesse du monarque.

Les rois de Perse divisoient donc pour commander : et ce sera-là dans tous les siècles le plus grand secret de la politique. Mais, Monseigneur, vous remarquerez toujours que ce secret sera une source de désastres. Si la mésintelligence des satrapes assuroit la domination du monarque sur les provinces, elle pouvoit lui être funeste, parce que la monarchie restoit sans défense contre les nations étrangères. Des satrapes divisés auront des intérêts différens : le bien général de l'empire ne les réunira jamais :

ils ne se donneront pas les secours dont ils auront réciproquement besoin : ils armeront dans toute autre vue que pour défendre la monarchie ; et chacun d'eux se flattera de trouver son avantage dans une révolution.

D'après l'état de cette monarchie, on peut juger qu'elle auroit succombé sous les armes de Sparte, si tous les Grecs eussent été attachés à la fortune des Spartiates, comme, du temps de Cimon, il l'avoient été à celle des Athéniens; et, ce qui fera le salut de la Perse, c'est que cette république ne sentira pas que, foible par elle-même, elle n'est puissante que par ses alliés. La dureté de son gouvernement les lui avoit déjà fait perdre une fois : Athènes, qui les avoit acquis, et qui avoit commis la même faute, les avoit également perdus. Ç'auroit été-là des leçons pour Lacédémone, si les états s'instruisoient par les revers; mais malheureusement il est rare que l'expérience les éclaire, ou du moins elle est long-temps avant de les éclairer. Sparte, au milieu de ses succès, aura donc encore l'imprudence de se rendre odieuse à ses alliés; et, pour chasser les armées de cette république, Ar- Sparte aura des succès sans fruit.

taxerxe n'aura qu'à soulever contre elle les ennemis qu'elle se fera dans la Grèce. C'est ce qui va arriver.

Artaxerxe ordonne d'équiper une flotte, et en donne le commandement à Conon.

Conon, qui avoit perdu la bataille d'Égos, s'étoit retiré auprès d'Évagoras, roi de Chypre, se reprochant les malheurs que sa défaite avoit attirés sur Athènes, desirant de rétablir la puissance de cette république, et n'attendant que le moment favorable. Ctésias étoit alors à la cour de Perse. Auparavant attaché à Cyrus, il l'avoit suivi. Il fut fait prisonnier; et Artaxerxe le fit son premier médecin (1).

Il étoit facile de faire sentir à Artaxerxe combien il lui importoit d'humilier Sparte et de relever Athènes. Conon lui écrivit à ce sujet, et adressa sa lettre à Ctésias qui la remit à ce prince. Dans le même temps Pharnabaze, qui se rendit à Suze, appuya les projets de Conon, et accusa Tissapherne, dont il étoit ennemi, de nuire aux affaires du roi par son obstination à favoriser

---

(1) Il a écrit l'histoire de Perse et celle de l'Inde. Les extraits que Photius a faits de l'une et de l'autre, sont tout ce qui nous en reste.

les Lacédémoniens. Sur ces remontrances, Artaxerxe donna ses ordres pour faire équiper une flotte en Phénicie, et il en confia le commandement à Conon.

Succès d'Agésilas en Asie.

397.

A la nouvelle de ces préparatifs, Sparte résolut de pousser vivement la guerre qu'elle venoit de commencer; et Agésilas, l'un des rois, passa en Asie. Il eut, dans les deux premières campagnes, de si grand succès, que la monarchie de Perse parut menacée d'une révolution. Les provinces, prêtes à se révolter, commençoient à rechercher l'alliance de Sparte : les Barbares, qui arrivoient de toutes parts, grossissoient l'armée de cette république; et Agésilas méditoit de porter la guerre jusques dans la haute Asie.

Ligue contre Sparte.

Il étoit temps de faire une diversion en Grèce. Tithrauste, qui, par ordre d'Artaxerxe, avoit assassiné Tissapherne, étoit alors satrape de Lydie. Il chargea Timocrate de Rhodes de parcourir les villes de la Grèce, et de les soulever contre Sparte. En général, disposées à secouer le joug, plusieurs se déclarèrent aussitôt. L'argent, que Timocrate répandit parmi les principaux citoyens, hâta le soulèvement.

395. Argos, Thèbes, Corinthe firent une ligue; et bientôt après, Athènes se joignit à ces trois villes : elle étoit sollicitée par les Thébains, qui avoient fourni à Thrasybule des armes pour chasser les tyrans.

Mort de Lysandre. Les Lacédémoniens levèrent deux armées qui entrèrent dans la Phocide. Lysandre, qui en commandoit une, fut tué dans un combat près d'Haliarte. Le roi Pausanias, qui commandoit l'autre, ne crut pas devoir hasarder une seconde action, et revint à Sparte. Il y fut cité pour rendre compte de sa conduite; et, ayant été condamné à mort, il se retira à Tégée, où il mourut l'année suivante.

Victoire de Conon près de Cnide. Sur ces entrefaites, Conon, qui commandoit la flotte d'Artaxerxe, défit celle de
394. Sparte près de Cnide, ville de Carie. Cette victoire enleva l'empire de la mer aux Lacédémoniens : ils perdirent leurs alliés, qui n'attendoient que le moment de secouer le joug, et ils se trouvèrent presque sans forces en Grèce et en Asie. Ils ne se releveron plus. Alors Agésilas, qui avoit été rappelé, livra en Béotie un combat où il parut avoir quelque avantage.

Enfin les Athéniens virent arriver la flotte victorieuse. Ce sont les Perses que Conon conduit, et qui, après avoir combattu pour Athènes, viennent encore en relever les murs. Conon relève les murs d'Athènes. 394.

La guerre continuoit, et les Athéniens reprenoient la supériorité, lorsque Sparte, pour arrêter les progrès de sa rivale, résolut de faire la paix avec la Perse. Antalcide, chargé de cette négociation, se rendit auprès de Téribase, satrape de Lydie. Ses instructions renfermoient trois articles principaux. Par le premier, on offroit d'abandonner au roi de Perse toutes les colonies Asiatiques : par le second, toutes les villes de la Grèce devoient recouvrer leur liberté : et le dernier portoit que celles qui accepteroient ces conditions, se réuniroient pour forcer les autres à s'y soumettre. Axtaxerxe accepta ces propositions : il y ajouta seulement qu'outre les villes grecques de l'Asie, il auroit encore les îles de Chypre et de Clazomène, et qu'on laisseroit aux Athéniens celles de Sciros, de Lemnos et d'Imbros. Paix d'Antalcide. 387.

Les principales villes de la Grèce rejc-

tèrent d'abord ce traité honteux, qui les humilioit, et qui sacrifioit les Grecs de l'Asie : mais enfin, trop foibles pour s'y opposer, elles y accédèrent les unes après les autres.

En consentant à rendre la liberté à toutes les villes, Sparte paroissoit perdre sa domination sur toute la Laconie. Elle étoit donc bien éloignée de vouloir se conformer elle-même à cet article; et elle ne l'avoit inséré dans le traité, qu'afin d'avoir un prétexte pour soustraire aux autres républiques les villes qui leur obéissoient. Ce sera-là une nouvelle source de guerre.

CHAPITRE VIII.

Jusqu'à la mort d'Epaminondas.

La richesse d'un peuple n'en fait pas la puissance.

ATHÈNES et Sparte n'ont jamais été plus puissantes, que lorsqu'elles faisoient la guerre sans argent, ou avec peu. Mais, dès que l'argent a commencé à devenir pour elles le nerf de la guerre, elles ont été foibles, parce qu'alors elles n'en pouvoient jamais avoir assez. La richesse d'un peuple n'en fait donc pas la puissance ; c'est une vérité dont vous vous convaincrez de plus en plus en étudiant l'histoire.

Les Spartiates arment contre Olynthe.

En exécution du dernier traité, les Thébains renoncèrent à leur domination sur la Béotie, et les Corinthiens retirèrent la garnison qu'ils avoient dans Argos. Cependant Olynthe, ville de Thrace, bien loin de renoncer à ses conquêtes, en faisoit de nouvelles, et les Spartiates saisirent ce prétexte pour lui déclarer la guerre. Ils envoyèrent

contre elle deux armées, l'une commandée par Eudamidas; l'autre, qui suivit de près, par Phébidas.

Les Spartiates se rendent maîtres de Thèbes.

Il y avoit alors dans Thèbes deux factions, celle d'Isménie, qui favorisoit la démocratie ; et celle de Léontide, qui se déclaroit pour l'oligarchie. Dans ces circonstances, Phébidas, traversant la Béotie, campa près de Thèbes. Les citoyens n'en prirent point d'alarmes, parce qu'ils se reposoient sur la foi du dernier traité. Mais ce Spartiate, invité par Léontide, s'empara de la citadelle, pendant que les Thébains étoient occupés à célébrer les fêtes de Cérès. Isménie, aussitôt saisi, fut condamné à mort; et tous ceux de son parti sortirent de la ville, au nombre de plus de quatre cents. Epaminondas resta. Sa pauvreté, et l'éloignement où il avoit toujours été des affaires le mettoient à l'abri de toute insulte. Jusqu'alors il ne s'étoit appliqué qu'à l'étude de la philosophie.

Sparte ôta le commandement à Phébidas, et néanmoins elle ordonna qu'on garderoit la citadelle de Thèbes, et qu'on y mettroit garnison. Ainsi, en punissant le

criminel, elle devenoit complice du crime : conduite aussi déraisonnable qu'injuste.

Deux ans après, les Olynthiens furent forcés à se rendre.

Cette violence doit soulever toute la Grèce contre cette république.

Les Lacédémoniens parurent alors dominer sur la Grèce. Toutes les villes tremblèrent devant eux : et ils ne virent plus dans Athènes qu'une rivale humiliée. Jamais puissance néanmoins ne fut plus mal assurée ; parce que les injustices, qui en étoient le fondement, ne pouvoient manquer de soulever les peuples. Si Sparte a deux fois perdu ses alliés, parce qu'elle les gouvernoit durement, comment conserveroit-elle un empire, acquis par trahison et par violence ? Vous jugez que cet empire est le dernier effort d'une puissance qui s'éteint.

Athènes donne asyle aux Thébains qui ont été bannis.

Tous ceux qui étoient sortis de Thèbes, avoient été bannis par un décret public, et s'étoient retirés à Athènes, où ils avoient trouvé asyle. Sparte ordonna aux Athéniens de les chasser : ils n'obéirent pas. Les Thébains avoient désobéi à de pareils ordres, lorsque Thrasybule, chassé par les trente tyrans, s'étoit refugié à Thèbes. Ainsi les

Athéniens rendoient aux Thébains le même service qu'ils en avoient reçu.

Pélopidas rend la liberté aux Thébains.

Léontide tenta de faire assassiner les principaux des bannis, et n'eut que l'infamie d'avoir fait une tentative inutile : un seul fut tué. Cependant Pélopidas, à l'exemple de Thrasybule, forma le projet de rendre la liberté à sa patrie. Après avoir fait son plan, de concert avec ceux qui étoient à Athènes, il en donna connoissance aux amis qu'il avoit à Thèbes; et on prit de part et d'autre les mesures convenables.

378. A un jour marqué, les conjurés se rendirent à Thriasie, petit bourg peu éloigné de Thèbes; et douze, à la tête desquels étoit Pélopidas, tous déguisés en paysans, entrèrent dans la ville sur le déclin du jour, par différentes portes. Charon les reçut chez lui, et quelques autres amis s'étant joints à eux, ils se trouvèrent quarante-huit.

Ce même jour, Philidas, un des conjurés, avoit rassemblé chez lui les principaux chefs de la tyrannie. Il leur donnoit un grand souper, et les sollicitoit au vin et à la bonne chère.

Cependant les quarante-huit se partagent

en deux troupes : l'une, conduite par Charon, va chez Philidas, pendant que Pélopidas marche, avec l'autre, chez Léontide, qui n'étoit pas du repas. Bientôt tous les tyrans périssent à-la-fois.

La conjuration avoit été sur le point d'être découverte. Un courier, parti d'Athènes, arriva au milieu du souper ; et, remettant à Archias une dépêche qui révéloit tout, il lui dit : *lisez sur-le-champ ; il s'agit d'affaires sérieuses. A demain*, répondit Archias, *les affaires sérieuses ;* et, jetant le paquet à côté de lui, il demanda à boire.

Aussitôt après ce premier succès, les conjurés font venir les bannis, qui étoient restés à Thriasie : ils arment tous les citoyens qu'ils rencontrent, et se joignent à Épaminondas et Gorgidas, qui étoient à la tête des plus braves de la ville.

Le désordre est par-tout. Le peuple, qui ignore si l'on combat pour sa liberté, ou pour lui donner de nouveaux fers, ne sait quel parti prendre. Plus de trois mille citoyens se réfugient même dans la citadelle. Si les Lacédémoniens avoient su profiter de ce

moment de trouble, ils auroient vraisemblablement eu tout l'avantage : la garnison étoit assez forte, puisqu'elle étoit de quinze cents hommes. Mais ils n'osèrent sortir de la citadelle ; et, comme Archias, ils renvoyèrent au lendemain.

A la pointe du jour, le peuple s'assemble. Pélopidas, Épaminondas et Gorgidas paroissent à la tête des conjurés. Les citoyens reconnoissent leurs libérateurs, applaudissent à leur courage, et nomment Pélopidas, Charon et Mélon béotarques, c'est-à-dire, gouverneurs de la Béotie.

Les Athéniens donnent des secours aux Thébains.

Toute la Béotie arme. Les Athéniens envoient cinq milles hommes de pied et cinq cents chevaux. Les conjurés, qui assiégent la citadelle, s'en rendent maîtres : et Cléombrote, roi de Sparte, après avoir fait des ravages en Béotie, y laisse Sphodrias avec quelques troupes, et retourne à Lacédémone.

Cependant les Athéniens, craignant la puissance de Sparte, se repentirent d'avoir donné des secours aux Thébains : ils rappelèrent leurs troupes, et déclarèrent qu'ils ne prendroient plus aucune part à cette guerre.

Comme il étoit néanmoins très-important pour Thèbes de faire changer cette résolution, Pélopidas chargea un homme de confiance de solliciter Sphodrias à s'emparer du Pirée, et de lui représenter cette entreprise d'autant plus facile à exécuter, que les Athéniens ne s'attendoient pas à être attaqués. Sphodrias donna dans le piége ; et son entreprise n'eut d'autre succès que de faire prendre les armes aux Athéniens, et de leur faire renouveler l'alliance avec Thèbes. Athènes équipa une flotte, dont elle donna le commandement à Timothée, fils de Conon. Cet amiral ravagea les côtes de la Laconie, et enleva l'île de Corcyre aux Lacédémoniens. Bientôt après ceux-ci perdirent tout-à-fait l'empire de la mer, ayant été défaits une fois par Chabrias, et une autre fois par Timothée.

Conduite de Pélopidas, qui a Agésilas en tête.

Cependant leur armée de terre, sous les ordres d'Agésilas, paroissoit marcher à des succès assurés : car les Thébains, conduits par des capitaines sans réputation, n'étoient point encore aguerris. Dans une pareille conjoncture, il eût été imprudent

à Pélopidas de hasarder une action qui eût décidé du sort de la guerre. Il le sentit, et il n'engagea, pendant les premières campagnes, que de petits combats, où il étoit presque toujours sûr d'avoir l'avantage. Par-là, il donnoit peu-à-peu à ses soldats d'autant plus de confiance, qu'Agésilas, qui ne pouvoit rien entreprendre de considérable, ne paroissoit à la tête des Spartiates que pour apprendre aux Thébains le métier des armes.

Après cette conduite, Pélopidas reprit toutes les villes de la Béotie. Il eut même dans une occasion un succès fort brillant. Il étoit près de Tégyre, lorsque quelqu'un, tout épouvanté, vint lui dire : *nous sommes tombés entre les mains des ennemis.* En effet, ils commençoient à paroître hors des défilés. *Pourquoi,* répondit Pélopidas, *ne dirions-nous pas que ce sont eux qui sont tombés entre les nôtres?* Aussitôt il range sa petite troupe en bataille. Il n'avoit que trois cents hommes de pied et quelque peu de cavalerie. Cependant il attaque, et il bat. L'armée des Lacédémoniens étoit des deux tiers plus nombreuse; et on a

remarqué que, jusques-là, ils n'avoient jamais été battus, même à nombre égal.

Les Athéniens donnent des secours à Artaxerxe pour soumettre l'Égypte.

Pendant cette guerre, l'Égypte, soustraite depuis quelques années à la domination des Perses, avoit pour roi Achoris, et Artaxerxe Mnémon faisoit de grands préparatifs pour réduire cette province. Pharnabaze, chargé de cette expédition, demanda aux Athéniens Iphicrate pour le mettre à la tête des troupes grecques, qui servoient dans l'armée du roi de Perse, et se plaignit à eux de ce que Chabrias étoit entré au service d'Achoris. Les Athéniens, qui avoient intérêt de ménager Artaxerxe, rappelèrent Chabrias, et accordèrent Iphicrate. Pendant que ces préparatifs se faisoient, Achoris mourut; Psammuthis occupa le trône un an; Néphéritès, quatre mois; et Nectanébus, qui leur succéda, acheva de pourvoir à la défense de l'Égypte.

Pourquoi Artaxerxe ne réduit pas l'Égypte.

Alors les rois de Perse prétendoient diriger de leur cabinet toutes les opérations d'une campagne; donnant à leurs généraux des plans tout faits, et ne leur permettant pas de s'en écarter sans de nouveaux ordres. Il arrivoit de-là que le plus habile général,

ne pouvant rien prendre sur lui, laissoit échapper l'occasion d'agir, toutes les fois qu'il survenoit quelque accident qui n'avoit pas été prévu. Cette faute d'Artaxerxe sera commune à bien des monarques.

Pharnabaze avoit des talens, de l'activité et des vues : mais il étoit lent dans l'exécution ; parce qu'il avoit les mains liées, et qu'il auroit été dangereux pour lui de passer ses pouvoirs. S'il eût suivi les conseils d'Iphicrate, il se fût rendu maître de Memphis ; et toute l'Égypte eût été conquise. Il falloit pour cela marcher avant d'avoir rassemblé toutes ses forces; et c'est ce qu'il ne voulut pas hasarder. La lenteur de ce général fut donc le salut des Égyptiens. Pharnabaze avoit cependant deux cent mille Perses, vingt mille Grecs et cinq cents vaisseaux.

Traité de paix, d'où les Thébains sont exclus.

Pour avoir plus de Grecs à son service, Artaxerxe avoit inutilement tenté de rétablir la paix parmi les républiques de la Grèce. Il survint de nouveaux troubles. Les Thébains, qui prirent les armes contre les Athéniens, leur enlevèrent Platée : ils se rendirent ensuite maîtres de Thespies en

Achaïe, et ils ruinèrent ces deux villes.

Cependant la Grèce étoit lasse de la guerre. Athènes commençoit à craindre que Thèbes ne devînt trop puissante, et Artaxerxe faisoit de nouvelles instances, pour porter les Grecs à mettre bas les armes. On pensa donc à faire une paix générale ; 371. et, dans cette vue, les députés des villes s'assemblèrent à Sparte.

Le traité alloit être conclu, lorsque les Thébains, qu'on plaçoit dans la dernière classe, parce que jusqu'alors ils y avoient toujours été, déclarèrent qu'ils vouloient être désignés par le nom de Béotiens, et tenir un des premiers rangs. Les contractans s'y opposèrent; et Agésilas insista sur ce qu'ils eussent à rendre la liberté à la Béotie. Épaminondas répliqua que le droit des Spartiates sur la Laconie n'étoit pas mieux fondé; et que, s'ils y renonçoient, Thèbes suivroit leur exemple. La réponse qui étoit juste, en devenoit plus offensante, et Agésilas raya les Thébains du traité qu'on venoit de conclure. Tous les députés souscrivirent aux volontés de ce roi : ils craignoient trop Sparte pour oser résister.

Épaminondas vainqueur des Spartiates, à Leuctres.

Voilà donc Thèbes seule contre toute la Grèce. Mais Épaminondas entre en charge, et va commander les armées. Thèbes oppose six mille hommes et ce général, à vingt-quatre mille, commandés par Cléombrote, roi de Sparte. D'ailleurs, sans alliés, sans espérance de secours, elle paroissoit perdue. Les augures même lui étoient contraires. On les annonce au général, qui répond par un vers d'Homère: *il n'y a qu'un seul bon augure, c'est de combattre pour la patrie.* Cependant il en imagine de favorables, il les fait répandre pour rassurer les esprits,
371. marche, joint l'ennemi à Leuctres, et le défait. Pélopidas commandoit le bataillon sacré, c'est-à-dire, les trois cents hommes avec lesquels il avoit triomphé à Tégyre.

Cléombrote, qui commandoit à son aîle droite, composée de Lacédémoniens, fut tué au commencement de l'action. Au premier bruit de cette mort, les alliés, qui s'étoient engagés dans cette guerre malgré eux, prirent la fuite, et entraînèrent avec eux les Spartiates. Thèbes ne perdit que trois cents hommes, et ses ennemis en laissèrent quatre mille sur la place.

Dans ces quatre mille hommes, il y avoit mille Lacédémoniens et quatre cents Spartiates. Mais Sparte paroissoit encore avoir perdu tous ceux qui avoient survécu à cette journée : car la loi proscrivoit les citoyens qui fuyoient devant l'ennemi, et tous avoient fui. Pour les sauver, Agésilas imagina de laisser dormir les lois pendant un jour.

Épaminondas et Pélopidas portent la guerre dans le Péloponèse. Leur armée se grossit de tous les peuples qui veulent secouer le joug des Lacédémoniens. Elle est de soixante-dix mille hommes, lorqu'ils entrent dans la Laconie; et, pour la première fois, Sparte voit l'ennemi à ses portes.

Il porte la guerre dans la Laconie.

Agésilas, qui avoit fait trembler le grand roi, se voyoit humilié. C'est lui qui avoit engagé les Lacédémoniens dans cette guerre. L'ennemi le bravoit, l'insultoit; les citoyens s'agitoient en tumulte; il n'entendoit que des plaintes, des murmures; et l'avilissement de la république sembloit lui reprocher jusqu'à ses exploits, dont il ne restoit aucun fruit. Cependant, sourd à tous les cris, il n'eut pas l'imprudence de

369.

sortir, et de hasarder un nouveau combat. Content d'avoir pourvu à la défense de la ville ; il abandonna la campagne, et il se tint sur la défensive, jugeant avec raison que les Thébains ne feroient que de vaines tentatives sur Sparte, et seroient enfin obligés de se retirer. Mais, auparavant, Épaminondas bâtit Mégalopolis, et il y rassembla les Arcadiens, qui, de tous temps ennemis des Spartiates, devinrent par-là plus redoutables. Il rétablit encore Messène, où il rappela les peuples que les Lacédémoniens avoient chassés du Péloponèse trois cents ans auparavant. Il mit donc aux portes de Sparte deux ennemis irréconciliables.

Les Thébains sont au moment de condamner Épaminondas et Pélopidas.

Pour exécuter toutes ces choses, Épaminondas et Pélopidas avoient conservé le commandement quatre mois au-delà du terme prescrit par la loi. On leur en fit un crime ; et ils alloient être condamnés à mort, lorsqu'Épaminondas, représentant les services qu'ils avoient rendus à la patrie, demanda qu'on mît sur son tombeau qu'il avoit perdu la vie pour avoir sauvé l'état. Le peuple alors reconnut son ingratitude, et se hâta de les absoudre.

Cependant le Péloponèse, soutenu par les Thébains, se soulevoit contre Sparte, divisée par des factions, et Agésilas n'avoit pas moins de peine à gouverner cette république, qu'à la défendre. Ce fut alors que plusieurs peuples de la Grèce formèrent une ligue contre les Thébains, et députèrent au grand roi pour le faire entrer dans cette confédération.

On tente inutilement de former une ligue contre les Thébains.

Cette négociation échoua. Pélopidas, que Thèbes envoya au roi de Perse, fit connoître à ce monarque, combien il lui importoit de protéger une puissance naissante, qui ne pouvoit lui donner de l'ombrage, et qui ne pouvoit nuire qu'à deux républiques, de tous temps ennemies de la Perse. Il fut écouté d'autant plus favorablement, que sa réputation l'avoit devancé, et qu'il soutint, par sa conduite et par ses discours, l'idée qu'on avoit conçue de lui. Artaxerxe déclara donc qu'il étoit allié des Thébains; que Messène demeureroit libre, et qu'Athènes cesseroit ses hostilités sur les côtes de la Béotie.

Tous les ambassadeurs de la Grèce revinrent chargés de présens, excepté

Pélopidas, qui n'accepta que ce qu'il ne pouvoit pas honnêtement refuser. A cette occasion, Épicrate, simple porte-faix, qui avoit été du voyage, proposa en pleine assemblée aux Athéniens de faire un décret, par lequel il seroit ordonné qu'au lieu de neuf archontes, on éliroit toutes les années neuf ambassadeurs; qu'on les choisiroit parmi les pauvres, et qu'on les enverroit au grand roi.

Les Thébains ôtent le commandement à Épaminondas.

Sur ces entrefaites, Épaminondas fit une irruption dans le Péloponèse, où il eut à combattre les Spartiates, les Corinthiens et les Athéniens. Il eut d'abord de grands avantages : mais enfin, forcé à céder, il se retira. A son retour, il fut accusé d'avoir trahi les intérêts de la Béotie, et on lui ôta l'administration des affaires.

Pélopidas en Thessalie et en Macédoine.

L'affoiblissement de Sparte et d'Athènes inspiroit à plusieurs peuples l'ambition de donner la loi à la Grèce. Jason, tyran de Phères, s'étoit fait nommer généralissime des Thessaliens, à force de leur répéter qu'il prévoyoit la chûte de Thèbes, et que c'étoit à leur tour à commander. Brave et expérimenté, il paroissoit capable d'exé-

cuter de grands projets, et il avoit rassemblé une armée de vingt mille hommes de pied et de huit mille chevaux, lorsqu'il fut assassiné.

Ses deux frères, Polydore et Polyphron, lui succèdent : mais Polydore, tué par Polyphron, est bientôt vengé par Alexandre son fils. Ce nouveau tyran, qui n'a pas les talens de Jason, veut assujettir les Thessaliens, qui se mettent sous la protection de Thèbes ; et Pélopidas marche en Thessalie, dans le temps qu'Épaminondas étoit dans le Péloponèse. Il soumet Alexandre, passe en Macédoine pour régler la succession d'Amintas II, dernier roi, et emmène en otage trente enfans des premières maisons, entre autres Philippe, fils d'Amintas, et frère du roi Perdiccas.

Épaminondas reprend le commandement.

Bientôt Thèbes fut obligée d'armer encore contre Alexandre de Phères, qui, violant le droit des gens, avoit arrêté prisonnier Pélopidas, revêtu du titre d'ambassadeur. Cette expédition ne réussit pas : et, sans Épaminondas, qui s'y trouva en qualité de volontaire, les Thébains étoient entièrement défaits. A cette occasion,

on lui rendit le commandement; et, étant rentré tout aussitôt dans la Thessalie, il ramena Pélopidas à Thèbes.*

364 ans avant J.-C.

Pélopidas défait Alexandre de Phères, et perd la vie.

Quelques années après, les Thessaliens, qu'Alexandre de Phères continuoit de soulever par ses usurpations, et plus encore par ses cruautés, demandèrent un nouveau secours; et Thèbes arma sept mille hommes, dont elle donna le commandement à Pélopidas, comme les Thessaliens le desiroient. L'armée étoit prête à partir, lorsqu'une éclipse de soleil jeta l'épouvante parmi les soldats. Pélopidas, qui ne voyoit dans ce présage qu'un événement naturel, partit, suivi de trois cents cavaliers qui ne le voulurent pas abandonner, et laissa tous ceux qui craignirent de le suivre. Impatient de montrer à toute la Grèce, que, lorsqu'Athènes et Sparte favorisoient les tyrans, Thèbes armoit pour les exterminer, il se mit à la tête des Thessaliens, qui s'étoient rassemblés à Pharsale, joignit Alexandre près d'un lieu nommé Cynoscéphales, et le vainquit. Mais il fut tué, ayant eu l'imprudence de s'exposer plus qu'il ne convient à un général. Les Thes-

saliens et les Thébains le pleurèrent. Alexandre, contraint de rendre la liberté à toutes les villes, ne conserva que Phères; et dans la suite il fut poignardé par les frères de Thébé sa femme, qui les arma elle-même. C'étoit un monstre digne d'un pareil sort.

Nouvelle guerre entre Thèbes et Sparte.

Les Arcadiens, étant en guerre avec les Éléens, se divisèrent au sujet de la paix que les Tégéens vouloient faire, et à laquelle les Mantinéens se refusoient; et cette dissention produisit une nouvelle guerre, à laquelle les principaux peuples de la Grèce prirent part. Les Thébains se déclarèrent pour Tégée, et Mantinée fut secourue par les Spartiates et par les Athéniens.

Victoire de Mantinée. Mort d'Épaminondas.

Épaminondas étoit entré dans l'Arcadie, et campoit près de Tégée, dans le dessein d'attaquer les Mantinéens, lorsqu'il apprit qu'Agésilas avançoit vers Mantinée. Alors il marcha par un autre chemin à Sparte, qu'il se flattoit de surprendre. Mais les Lacédémoniens, avertis à temps, revinrent au secours de leurs foyers; et, après un rude combat donné dans la ville, ils forcèrent Épaminondas à se retirer.

Cette entreprise manquée lui causa d'autant plus de chagrin, que le terme de son commandement alloit expirer. Il croyoit avoir reçu un affront: jaloux de le réparer, ils se hâta de joindre l'ennemi à Mantinée, et remporta une victoire qui termina ses jours et la gloire de Thèbes. Il mourut de ses blessures, et la puissance de cette république s'évanouit avec lui : c'étoit un homme d'état, un citoyen vertueux, et peut-être le plus grand capitaine que la Grèce ait produit.

Ce sont les grands hommes qui font la puissance des états.

En considérant que la gloire de Thèbes fut uniquement l'ouvrage de Pélopidas et d'Épaminondas, qu'elle commença et finit avec eux, vous voyez, Monseigneur, que ce ne sont pas les grands états qui font les grands hommes, et que ce sont plutôt les grands hommes qui font les grands états.

A Athènes la jalousie divise Aristide et Thémistocle, Cimon et Périclès, etc. Thèbes ne produit que deux hommes supérieurs : mais ils sont toujours unis, parce qu'ils sont tous deux également vertueux. Uniquement animés de l'amour de la

patrie, chacun d'eux applaudit aux succès de son ami; et, si Pélopidas voit les siens effacés par ceux d'Épaminondas, il lui sait gré d'être plus utile que lui.

Nous voici à l'époque où la Grèce dégénère, et où il semble que le changement de mœurs détruit l'ancien peuple, pour en substituer un nouveau. Périclès en avoit préparé la ruine, Lysandre l'avoit hâtée : et les deux illustres Thébains n'avoient pas assez vécu, pour assurer sur des fondemens solides l'édifice qu'ils avoient élevé. Époque où la Grèce dégénère.

En général, la politique des Grecs portoit sur un principe très-faux, et ce principe étoit une suite des circonstances par où ils avoient passé : je m'explique. Fausse politique des républiques de la Grèce.

Il est évident qu'un état n'est puissant que par le nombre des citoyens. Mais, parce que les républiques de la Grèce ne le pouvoient pas devenir par cette voie, elles crurent pouvoir l'être par le nombre de leurs alliés. Elles ne remarquoient pas que la puissance, qu'elles acquéroient par ce moyen, n'étoit que pour le moment, et qu'il ne leur étoit pas possible d'en assurer la durée.

Une confédération est nécessairement lente à former des projets, plus lente à les exécuter, et prompte seulement à se diviser. Lors même que les peuples, qui la composent, se réunissent contre un ennemi commun, on voit dans l'émulation qui les porte à se distinguer, la jalousie qui les armera bientôt les uns contre les autres. D'un côté, presque tous voudront traiter d'égal à égal avec la puissance dominante: de l'autre, la puissance dominante voudra conserver sa supériorité; et, pour la conserver, elle appesantira le joug. On se plaindra : on se soulevera : on passera d'une alliance dans une autre : tour-à-tour on dominera et on sera assujetti; et les peuples seront exposés à des révolutions continuelles.

CHAPITRE IX.

Jusqu'à la mort de Philippe.

Les Grecs font la paix. Les Spartiates mécontens d'Artaxerxe Mnémon, qui en a été le médiateur, donnent des secours à Tachos.

APRÈS la bataille de Mantinée, Athènes et Sparte sont humiliées, Thèbes n'est plus; et les Grecs, fatigués de leurs longues dissentions, cèdent aux sollicitations d'Artaxerxe qui continuoit à les inviter à la paix. Ce monarque, qui méditoit une nouvelle expédition en Egypte, avoit besoin de leurs secours contre Tachos, successeur de Nectanébus; et c'est pour les obtenir, qu'il songeoit à faire cesser les divisions de la Grèce. Par le traité, dont il dicta lui-même les articles, il fut arrêté que chaque ville conserveroit ce qu'elle possédoit, et que celles qui étoient libres alors, resteroient libres. L'indépendance, que ce traité assuroit aux Messéniens, offensa les Spartiates. Ils songèrent à se venger d'Artaxerxe, et l'Egypte paroissant leur en fournir l'occasion, ils envoyèrent

un corps de troupes au secours de Tachos : Agésilas le conduisit lui-même.

Agésilas en Égypte. Sa mort.

Ce roi ne répondit pas à l'idée que les Égyptiens en avoient conçue. Accoutumés à juger des princes par l'éclat qui les environne, ils ne virent en lui qu'un vieillard sans aucune apparence; et ils ne comprenoient pas que ce fût-là cet homme que la renommée avoit devancé. Tachos même, qui lui avoit promis le commandement de l'armée, parut lui donner peu de confiance.

Sur ces entrefaites, Nectanébus s'étant soulevé, Agésilas, impatient de se venger, se joignit au rebelle; et Tachos, obligé de sortir d'Égypte, se retira à la cour d'Artaxerxe, qui le reçut avec bonté. Agésilas, ayant établi Nectanébus (1) sur le trône, s'embarqua pour retourner à Sparte : mais la tempête le poussa sur la côte d'Afrique, où il mourut.

Soulèvemens en Perse. Troubles à la cour.

Alors l'Asie mineure, la Syrie et la Phénicie se révoltèrent en même temps contre Artaxerxe Mnémon. Ce prince, qui

(1) Il y en a eu deux de ce nom.

vouloit le bien, laissoit faire le mal aux femmes et aux favoris, qui le gouvernoient. Dans un monarque foible l'humanité est une vertu stérile; et sa foiblesse, qui croît avec l'âge, autorisant de plus en plus les vexations, fait tôt ou tard éclater le mécontentement des peuples. La cour même de ce prince fut remplie de troubles. Darius, son fils aîné, conspira contre lui, et entraîna cinquante de ses frères dans sa conspiration. Elle fut découverte. Tous les coupables périrent : mais, au milieu de ces désordres, Artaxerxe mourut de chagrin, après un règne de quarante-six-ans.

361 ans avant J. C.

Ochus succède à Artaxerxe Mnémon.

Ochus, le troisième de ses fils légitimes lui succède. C'est un monstre, qui s'est ouvert le chemin au trône par le meurtre de deux de ses frères. Il croit s'y affermir par de nouveaux crimes; et il fait égorger toute la famille royale, afin que les peuples, à qui il est en horreur, n'aient personne à lui substituer. Ses cruautés excitèrent le soulèvement de plusieurs provinces. Tel étoit l'état de la Perse.

État de la Grèce.

En Grèce, la guerre qui avoit cessé laissoit après elle tous les maux qui en

sont les suites nécessaires; c'est-à-dire ; l'épuisement, les défiances, les jalousies, les haines et les divisions. Devenues libres par le dernier traité, les villes ne continuoient de l'être que par l'affoiblissement des républiques qui avoient dominé tour-à-tour; et l'impuissance où elles étoient de commander les unes aux autres, paroissoit seule assurer à toutes la même liberté. Ainsi, parce qu'elles ne se redoutoient plus, elles croyoient n'avoir rien à redouter; et, dans leur état de foiblesse, il ne leur restoit que des haines, qui ne leur permettoient plus de se réunir contre un ennemi commun.

Combien les Athéniens ont dégénéré.

Les Athéniens mêmes paroissoient avoir renoncé à toute ambition. La gloire des armes, qu'ils avoient portée jusqu'au fanatisme, n'avoit plus aucun attrait pour eux. Les Miltiades, les Thémistocles, les Aristides, les Cimons leur étoient devenus inutiles : il leur falloit des poëtes, des musiciens, des comédiens, des artistes de toute espèce. Les talens militaires, dégradés, devenoient tous les jours plus rares. Les hommes de mérite dédaignoient de briguer les magistratures auprès d'une

populace qui prostituoit ses faveurs; et les emplois restoient abandonnés à des ames viles, qui les desiroient pour vendre la patrie.

Vous voyez combien cet âge est différent de celui où les Grecs, occupés des seuls progrès du gouvernement, et animés de l'amour de la liberté, ne prenoient les armes que pour la défense commune, et n'accordoient la considération qu'aux talens nécessaires. Ce peuple, autrefois vainqueur des Perses, n'en est plus que l'épouvantail. Cependant il se forme une puissance qui le voit de trop près pour le craindre. Un roi de Macédoine, pays souvent tributaire de quelqu'une de ces républiques, forme le projet d'envahir la Grèce, et l'envahira. Commencemens de Philippe, roi de Macédoine.

Ce roi étoit ce même Philippe que Pélopidas avoit emmené en otage. Il descendoit des Héraclides, par Caranus, fondateur du royaume de Macédoine. Il fut élevé dans la maison de Polimnis, père d'Épaminondas. A cette école, il acquit des talens : mais les vertus ne trouvèrent pas le même accès dans son ame. Plusieurs troubles lui frayèrent le chemin au trône, 359 ans avant J. C.

359 ans avant J. C.

d'où il fit descendre son neveu, encore enfant.

D'abord il n'y paroît pas bien affermi : il est attaqué de toutes parts. Les Illyriens et les Péoniens font des irruptions dans ses états : les Thraces veulent mettre la couronne sur la tête de Pausanias; et les Athéniens, sur celle d'Argée.

Philippe désarme les Péoniens, à force de promesses et de présens. Par le même moyen il engage le roi de Thrace à ne plus soutenir Pausanias. Il déclare libre et indépendante la ville d'Amphipolis, afin de la détacher d'Athènes, dont elle est une colonie, et de cacher dans ces circonstances une ambition qu'il ne seroit pas prudent de laisser transpirer. Enfin, ayant remporté à Méthone une victoire sur les Athéniens, et étant délivré d'Argée, qui périt dans le combat, il renvoie sans rançon aux Athéniens tous les prisonniers qu'il a faits sur eux. Cette modération affectée passe pour générosité aux yeux de ces républicains : parce qu'ils desirent la paix, ils se flattent que Philippe la desire également, et il déclarent qu'ils ne le troubleront

plus dans ses entreprises. Le roi de Macédoine s'y étoit attendu ; et c'est tout ce qu'il demandoit dans une conjoncture aussi critique.

Caractère de Philippe.

Tel est l'art avec lequel ce prince écarte une partie de ses ennemis, afin de pouvoir tomber sur les autres avec toutes ses forces. Jusques-là, on ne peut qu'applaudir à sa conduite : mais il ira bientôt à ses fins par toutes sortes de voies. Rien ne sera sacré pour lui : aucun traité ne le pourra lier : il ne les observera qu'autant qu'il ne pourra pas les rompre impunément. Toujours injuste, il ne connoîtra d'autre règle que son utilité ; et il étendra sa puissance, moins par la supériorité de ses armes que par sa mauvaise foi.

Cet homme n'étoit qu'un assemblage de vices et de talens. D'abord, élevé dans une cour où la vertu n'étoit pas connue, il ne put contracter que des habitudes vicieuses. Transporté, dans sa jeunesse, à Thèbes, il y acquit des connoissances : il y apprit à être actif, vigilant, laborieux, infatigable : il s'instruisit sur-tout dans le métier des armes, le plus nécessaire

à son ambition. Il sut former des soldats ; il sut les conduire, et c'est sous lui que les Macédoniens apprirent à vaincre. Il créa la phalange macédonienne, corps de troupes célèbre dans l'histoire.

Cependant, quoiqu'il eût des talens ; il étoit jaloux de tous ceux qui se distinguoient par leur mérite. Il fermoit tout accès à la vertu ; et, bien loin d'élever les hommes d'honneur aux emplois, il les éloignoit de sa personne. Intempérant, crapuleux, il n'avoit pour amis que des flatteurs ; des comédiens, des courtisans sans mœurs ; et sa cour étoit le réceptacle de ce qu'il avoit pu ramasser de plus vil chez les Grecs ou chez les Barbares. Tel étoit cet homme, né, comme le dit Démosthène, dans la Macédoine, dans ce coin du monde, d'où même il ne sortit jamais un bon esclave.

Perfide avec ses ennemis, et même avec ses alliés, Philippe étoit trop éclairé pour ne pas juger qu'un souverain doit être juste, au moins avec ses sujets ; et il y a des traits de sa vie, qui semblent prouver qu'il ne haïssoit pas toujours la vérité. Un jour, au sortir d'un repas, ayant condamné une

femme qui lui demandoit justice; *j'en appelle*, dit-elle. *A qui*, reprit le roi? *A Philippe à jeun*. Il ne s'en offensa point. Il reçut de la même manière le reproche d'une autre femme, qui lui dit: *si vous n'avez pas le temps de me rendre justice, cessez donc d'être roi.*

Quand Philippe n'auroit pas été entouré d'ennemis, il n'auroit pas été prudent à lui d'attaquer ouvertement les Grecs. Un danger pressant n'auroit pas manqué de les tirer de la léthargie où ils étoient tombés. Ils avoient encore des généraux, Chabrias, Iphicrate, Timothée, Phocion, Timoléon, etc. Si, dans un calme apparent, ils étoient bien éloignés de leur confier l'autorité, ils la leur auroient abandonnée toute entière, lorsqu'ils auroient vu leur liberté menacée. La force des circonstances les y auroit contraints. Sous ces chefs, les dissentions domestiques auroient cessé: les républiques auroient oublié les haines qui les divisoient; et les citoyens se seroient retrouvé leur ancien courage. Circonspection de Philippe avec les Grecs.

Pour réussir, il falloit donc que Philippe attaquât les Grecs, et qu'ils ne se crussent Politique de ce roi.

pas attaqués. Vous conviendrez que cela demandoit de l'adresse : mais vous reconnoîtrez bientôt que ces peuples étoient alors on ne peut pas plus faits pour être trompés par les ruses les plus grossières.

D'un côté, le roi de Macédoine se fit des pensionnaires dans toutes les républiques. Dans celle d'Athènes l'orateur Eschine lui étoit vendu, ainsi qu'Aristodème et Néoptolème, deux comédiens qui avoient une grande influence dans les délibérations, à ce seul titre qu'ils contribuoient aux plaisirs des Athéniens : ces ames viles, occupées à fasciner les yeux, donnoient toujours aux démarches de Philippe, les vues les plus propres à écarter toute inquiétude.

D'un autre côté, ce roi n'entreprenoit rien qu'à propos. Il s'arrêtoit, aussitôt qu'il voyoit qu'on alloit prendre de l'ombrage, et il ne reprenoit ses projets, que lorsqu'il voyoit les Grecs retombés dans leur premier assoupissement. Tout au plus, ces hommes, autrefois citoyens, inquiets par intervalle, s'assembloient en tumulte : encore parloient-ilsde jeux, lorsqu'ils vou-

loient parler d'affaires; et, en général, ils perdoient à délibérer le temps que Philippe employoit à agir. C'est ainsi que, pour les assujettir, il ne fallut à ce roi que de l'artifice, de la mauvaise foi, et du temps. La suite des principaux événemens va développer sensiblement toute cette politique.

Tranquille du côté des Athéniens, il ne se souvient plus des promesses qu'il avoit faites aux Péoniens : il les subjugue, et les Illyriens ont bientôt le même sort. N'ayant plus d'ennemis, il tombe sur Amphipolis, qu'il avoit déclarée libre et indépendante; et les Athéniens refusent leurs secours à cette ville, sous prétexte qu'ils enfreindroient la paix qu'ils ont faite avec la Macédoine: la vérité est que Philippe leur avoit promis de ne la prendre que pour la leur remettre. Il la prit, et la garda. Cette place lui étoit avantageuse, parce qu'elle étoit une barrière contre les Thraces. Entreprises de Philippe.

Bientôt après, il s'empara de Pydna, de Potidée et de Crénide, à laquelle il donna le nom de Philippopolis. Potidée étoit aux Athéniens: c'est pourquoi il renvoya la garnison avec de grandes marques de bonté. 358.

Il remit la place aux Olyntiens; auxquels il céda encore Anthémonte, ville qui étoit un sujet de guerre entre cette république et les rois de Macédoine. C'est ainsi qu'il amusoit les uns par des présens et les autres par une paix simulée.

Guerre sociale contre les Athéniens.

Cette démarche parut cependant ouvrir les yeux aux Athéniens : mais ils étoient occupés à chasser les Thébains de l'île d'Eubée, où une faction les avoit appelés : et à peine eurent-ils repris cette île, que Byzance, Chio, Cos et Rhodes formèrent une ligue contre Athènes.

Cette guerre, nommée sociale, ne fut pas favorable aux Athéniens, et ce fut la faute de Charès. Ce général, tout-à-fait dépourvu de talens, ne suivit pas même sa destination. Il s'engagea au service d'Artabaze, qui venoit de se révolter contre Ochus. Ainsi, sacrifiant sa patrie à son avarice, Charès irrita le roi de Perse; et les Athéniens, que les menaces d'Ochus forçoient à faire la paix, reconnurent les Byzantins, ainsi que les insulaires, pour libres et indépendans.

Charès ne fut pas puni : toute la colère

du peuple retomba sur ses collègues, Iphicrate et Timothée, deux bons généraux. Quoiqu'ils n'eussent point eu de part à la démarche de Charès, et qu'ils eussent même été rappelés auparavant, ils furent mis à l'amende. C'est ainsi que les Athéniens jugeoient.

Sur ces entrefaites, il s'éleva une guerre, qui fut très-favorable aux projets de Philippe. Mais, pour vous en donner une idée juste, il faut reprendre les choses de plus haut. 355. Guerre sacrée.

Du temps de Solon, les Crisséens, peuples de la Phocide, devenus puissans par le commerce, curent pouvoir tout entreprendre impunément. Ils entrèrent à main armée sur les terres de leurs voisins, portèrent la guerre jusqu'à Delphes, s'emparèrent du temple, de toutes les richesses qu'il renfermoit, et commirent toutes sortes de violences. Il fallut venger Apollon. Les amphictyons levèrent des troupes; et, après dix ans de guerre, les Crisséens furent exterminés, leurs villes détruites, leurs terres consacrées au dieu qn'ils avoient offensé, et, à cette occasion, on institua les jeux pythiques.

Il fut défendu de cultiver les terres consacrées à Apollon, comme si des campagnes en friche devoient être plus agréables à la divinité. Au mépris de cette loi, les Phocéens osèrent labourer et ensemencer une partie de ces terres. Condamnés à l'amende par le tribunal des amphictyons, ils arment, et sont soutenus des secours de Sparte et d'Athènes, tandis que les Thébains et les Thessaliens combattent pour Apollon.

Cette seconde guerre sacrée dura dix ans. Philippe parut d'abord n'y prendre aucune part. Occupé à étendre ses conquêtes sur la Thrace, il voyoit avec plaisir les Grecs consumer leurs forces; et, sans rien précipiter, il attendoit le moment où il auroit un prétexte pour tourner ses armes contre eux.

Ce moment parut s'offrir, lorsque les Phocéens ayant eu des avantages, les Thessaliens demandèrent des secours au roi
351, de Macédoine. Il vint, fut défait une première fois; revint avec de nouvelles forces, et remporta une victoire complète. Ayant alors réuni à ses troupes les Thessaliens

et les Thébains, il marcha vers les Thermopyles, en apparence pour entrer dans la Phocide et punir les Phocéens sacrilèges, mais dans le vrai, pour s'assurer d'un défilé qui lui ouvroit l'Attique.

Démosthène monte dans la tribune pour la première fois.

C'est à cette occasion que Démosthène monta pour la première fois dans la tribune. Cet orateur, dévoilant les vues de ce prince ambitieux, tira les Athéniens de leur assoupissement : ils coururent aux armes, et ils arrivèrent aux Thermopyles assez tôt pour en défendre le passage. Philippe n'osa tenter de le forcer. Il jugea qu'il seroit imprudent de réveiller la valeur d'un peuple naturellement courageux. Il se retira donc, bien assuré qu'en le rendant à sa première sécurité, il trouveroit tôt ou tard une occasion plus favorable.

En effet les Athéniens crurent n'avoir rien à craindre d'un ennemi, qui paroissoit fuir devant eux; et les orateurs, vendus au roi de Macédoine, entretinrent cette confiance, ne cessant de dire que Philippe n'oseroit jamais les attaquer.

Avenglement des Athéniens.

Cependant, non content d'étendre ses conquêtes dans la Thrace, ce prince enlève

tous les jours aux Athéniens quelques-unes des villes éloignées qui dépendent d'eux. Il a seulement l'attention de se dire leur ami, il assure qu'il ne leur fait point la guerre, et cette déclaration paroît les rassurer. Parce qu'il ne formoit point d'entreprises sur l'Attique, sa conduite en imposoit, au point que le peuple demandoit sérieusement si on étoit ou non en guerre avec lui. Les sentimens étoient même partagés, et Démosthène répondoit : *il est vrai que vous êtes en paix avec Philippe, mais Philippe est en guerre avec vous.*

Pendant qu'on agitoit ces questions ridicules, Philippe prenoit des places, et les Athéniens couroient au théâtre, ou, se promenant sur la place, se demandoient curieusement des nouvelles, et disoient le roi de Macédoine mort ou malade. Eh ! qu'importe, mort ou malade, leur crioit Démosthène ? C'est vous qui avez créé Philippe : quand il ne sera plus, vous vous en ferez bientôt un autre.

Artifices grossiers de Philippe.

Par les présens que ce prince avoit faits aux Olynthiens, il avoit paru leur donner un gage de son amitié. Il ne vouloit cepen-

dant paroître leur ami, que pour les surprendre; et il parut l'être jusqu'au moment où il put leur commander de livrer leur ville. C'est ainsi qu'il se conduisoit. Il avoit imposé le joug aux Thessaliens, et auparavant il leur avoit donné Nicée et Magnésie. Il tomba sur les Phéréens, lorsqu'il venoit de protester qu'il ne vouloit commettre aucune hostilité à leur égard; et, parce qu'il se disoit ami des Oritains, il envoya des troupes chez eux, leur étant trop attaché pour souffrir les factions qui les troubloient. C'est dans le même esprit qu'il livra aux Thébains Orchomène, Coronée et même la Béotie. Il paroissoit insulter à la stupidité des peuples de la Grèce. Cependant, par cette conduite, il les tenoit divisés : il s'assuroit de ceux qu'il avoit lieu de craindre : il asservissoit ceux qu'il ne craignoit plus; et, quoique ces artifices fussent d'autant plus grossiers, qu'ils se répétoient plus souvent, Philippe s'applaudissoit de leur devoir des succès qu'il ne partageoit pas avec ses soldats.

Olynthe étoit une colonie d'Athènes. Démosthène parla pour cette ville; et, s'il

persuada, il ne put faire agir ni assez tôt, ni comme il convenoit. Le premier secours qu'on envoya fut trop foible. Le second arriva trop tard, lorsque la ville étoit prise, saccagée, et les habitans esclaves. Philippe dut cette conquête à la trahison des deux principaux magistrats. Ce prince avoit par-tout des hommes prêts à trahir leur patrie; et, parce que c'étoit lui qui donnoit l'argent, il trouvoit plus glorieux d'acheter que de conquérir.

Quel étoit alors le caractere des Athéniens.

Les Athéniens n'ont plus cette activité que nous leur avons vue, ou du moins ils la bornent toute aux choses frivoles et de pur agrément. Lorsqu'il s'agit d'une fête, chaque citoyen connoît ceux qui y sont préposés: il sait d'avance les noms des musiciens, des poëtes, des comédiens, les rôles, les récompenses, où sont les fonds. Lorsqu'il est question de la guerre, on délibère, on se débat: on applaudit les orateurs, on les critique: on disserte, on juge et on ne conclut rien. Vous parlez mieux que Philippe, disoit Démosthène, mais il agit mieux que vous. En effet, il semble que les Athéniens attendoient tou-

jours, pour se déterminer, que le moment d'agir leur eût échappé, et les orateurs entretenoient cette lenteur, parce qu'ils ne montoient guères dans la tribune, que pour tenir au peuple les discours qu'ils jugeoient lui être agréables. On flattoit ce peuple, Monseigneur, parce qu'il étoit souverain; et on hâta sa ruine.

Les Athéniens étoient dégénérés au point que, dédaignant de prendre les armes, ils confioient à des troupes étrangères la défense de la patrie : encore ne pouvoient-ils se résoudre à contribuer aux frais de la guerre. Quoique leurs revenus fussent plus que triplés, il leur étoit impossible de mettre les mêmes troupes sur pied. On est étonné, quand on compare l'éloquence avec laquelle Démosthène les sollicite à la guerre, et le peu de ressources qu'il a pour la soutenir. Il propose d'armer deux mille hommes de pied et deux cents cavaliers, dont un quart soit composé de citoyens, et d'y joindre dix galères légèrement armées: avec cela, il veut qu'on fasse des courses, et qu'on porte sur-tout la guerre loin de l'Attique. Mais, avec de pareilles forces,

il étoit difficile de savoir où on la porteroit.

Philippe, après avoir terminé la guerre sacrée, est agrégé au corps des amphictyons.

Cependant la guerre sacrée duroit depuis dix ans, lorsque les Thébains, qui en portoient seuls tout le poids, invitèrent Philippe à le partager. Il n'attendoit que cette occasion, pour faire une nouvelle tentative sur la Grèce. Le prétexte étoit heureux, et paroissoit honnête : car, en prenant les armes, il montroit du zèle pour la religion, et de la reconnoissance pour une ville où il avoit été élevé.

Les Athéniens, qui se lassoient de soutenir les Phocéens, au lieu de faire de nouveaux efforts, négocièrent la paix, et envoyèrent des ambassadeurs au roi de Macédoine. Philippe, occupé à leur enlever les domaines qu'ils avoient dans la Thrace, ne donna audience, que lorsqu'il eut pris tout ce dont il vouloit se saisir. Il fit ensuite traîner la négociation : il corrompit les ambassadeurs ; et il ne ratifia la paix, que lorsqu'il eut tout disposé pour tomber sur les Phocéens.

Cette conduite auroit dessillé les yeux aux Athéniens, si, dans leur aveuglement,

ils ne se fussent pas abandonnés à des orateurs mercenaires, dont les flatteries les aveugloient de plus en plus. La gloire, leur disoient-ils, d'avoir des armées sur pied pour voler au secours des peuples opprimés, est achetée bien cher par les dépenses où elle vous jette. D'ailleurs, que craindriez-vous ? Philippe, dans le fond, n'a-t-il pas les mêmes intérêts avec vous et avec les Phocéens ? Attendez qu'il passe les Thermopyles, et il fera tout ce que vous voudrez. Vous le verrez devenir l'ami de ses ennemis, et l'ennemi de ses amis; et vous tomberez tous ensemble sur les Thébains. La haine des Athéniens contre Thèbes écoutoit ces discours, et leur amour pour le repos préparoit des conquêtes au roi de Macédoine.

Cependant Philippe s'empare des Thermopyles, entre dans la Phocide, soumet les Phocéens, et se montre à la Grèce comme le vengeur du temple de Delphes. Alors il assemble à la hâte les amphictyons; et, au nom de ce conseil, où il n'a convoqué que des hommes dévoués à ses volontés, il déclare les Phocéens déchus des droits d'amphictyonat, il proscrit ceux qui seront

jugés sacrilèges, et il ordonne la démolition de toutes les villes de la Phocide.

Il lui importoit d'être agrégé au corps des amphictyons, afin de ne paroître plus étranger à la Grèce, et de pouvoir, au besoin, faire servir la religion à ses desseins. Il demanda donc les droits de séance et de suffrage, qu'on venoit d'ôter aux Phocéens. Il les obtint, et on lui accorda encore de présider aux jeux pythiques, conjointement avec les Thébains et les Thessaliens.

Alors il se retira, voulant, par cette modération affectée, faire croire qu'il n'avoit armé que par zèle pour la religion. En effet, on ne manqua pas d'exalter son respect pour les dieux : les peuples furent assez simples pour croire à la piété de ce prince ; et ils oublièrent qu'il avoit toujours manqué aux engagemens les plus sacrés. Démosthène, qui n'étoit pas aussi crédule, persuada néanmoins aux Athéniens de confirmer tout ce qui avoit été fait dans l'assemblée des amphictyons ; parce qu'un refus de leur part auroit suscité à la république des ennemis trop puissans, et en trop grand nombre. Philippe, satisfait de ce succès,

marcha contre les Illyriens : mais il continua d'observer la Grèce.

Dans ce tems, Timoléon passa en Sicile. Ce morceau d'histoire est fort intéressant. Vous verrez un citoyen vertueux, dont les talens font le bonheur d'un peuple. Nous en parlerons ailleurs. Aujourd'hui il faut laisser Timoléon, pour revenir à Philippe. 345. Timoléon passe en Sicile.

Pendant que ce roi faisoit tous ses efforts pour enlever aux Athéniens les alliés qu'ils avoient dans la Thrace et sur l'Hellespont, les Argiens et les Messéniens implorèrent son secours contre les Spartiates qui les opprimoient; les Thébains, toujours ennemis de Sparte, le sollicitèrent à humilier cette république, et offrirent de se joindre à lui. Il n'avoit pas besoin d'être pressé pour entrer dans cette ligue. Il dicta donc aux amphictyons un décret, par lequel il étoit ordonné aux Lacédémoniens de laisser jouir Argos et Messène d'une indépendance entière, et il fit marcher un corps de troupes du côté du Péloponèse. Mais Démosthène ayant fait sentir aux Athéniens la nécessité de prendre la défense de Sparte, Philippe rappela ses troupes, ne voulant pas réunir Philippe arme contre Sparte, mais sans effet.

contre lui les forces de ces deux républiques.

Il tente inutilement d'enlever l'Eubée aux Athéniens.

Sans rompre encore avec les Athéniens, il entreprit ensuite de leur enlever l'Eubée. A cet effet, il pratiqua des intelligences dans cette île : il s'attacha par des présens les citoyens qui avoient le plus d'autorité : il établit des tyrans dans plusieurs villes. Par ce moyen, l'Eubée paroissoit se soustraire d'elle-même aux Athéniens, et Philippe l'acquéroit, sans paroître avoir pris les armes. Pour cette fois néanmoins ses projets furent déconcertés : car Phocion qui passa en Eubée, vainquit les rebelles, et soumit toute l'île.

Phocion homme d'état et grand capitaine.

Phocion étoit tout-à-la-fois grand capitaine et grand homme d'état, phénomène auquel dans ce siècle on n'étoit plus accoutumé. Alors ceux qui se destinoient à la guerre, n'étudioient que le métier des armes ; et ceux qui vouloient gouverner, n'apprenoient qu'à haranguer le peuple. Depuis que ces études étoient tout-à-fait séparées, la république étoit mal gouvernée et mal défendue. Phocion est le dernier homme qu'elle ait produit, et elle ne saura pas s'en servir.

Ligue des Athéniens contre Philippe.

Enfin les Athéniens commencent à croire que Philippe leur fait la guerre, lorsqu'ils lui voient mettre le siége devant Périnthe et Byzance, deux villes alliées de la république. Alors ils demandent des secours au roi de Perse: ils se liguent avec Chio, Cos et Rhodes : ils équipent une flotte; et Charès, qui la commande, met à la voile. Mais ce général, odieux aux alliés, qui le méprisoient, ne fut pas même reçu dans les ports de Byzance, et il fallut lui donner un successeur. Phocion, qui fut choisi, délivra Byzance et Périnthe, chassa Philippe de l'Hélespont, et reprit sur lui plusieurs places. 341.

Philippe accuse les Athéniens d'avoir commencé les hostilités.

Pour prévenir les plaintes des Athéniens ce prince se hâta de leur en faire. Il les accusa d'avoir commis les premières hostilités; jugeant qu'il voileroit ses infractions, s'il les accusoit d'en avoir fait eux-mêmes. Il lui importoit peu que ses accusations fussent prouvées: il les laissoit à débattre aux orateurs, et il gagnoit du temps. Afin même de persuader qu'il ne demandoit que la paix, il fit des propositions; et, afin de ne rien conclure, il traîna la négociation pendant deux ans. Dans cet intervalle il porta la guerre

en Scythie, d'où il revint victorieux, après avoir néanmoins reçu quelques échecs.

Forcé à leur faire la guerre, il a besoin d'artifice.

Les Athéniens, conduits par Démosthène, se refusèrent à toutes les propositions de Philippe, et résolurent la guerre contre l'avis de Phocion. Il faut donc enfin que ce roi arme ouvertement : cependant il a encore besoin d'artifice.

D'un côté, ses forces sur mer sont inférieures à celles des Athéniens : de l'autre, les Thébains et les Thessaliens peuvent seuls lui ouvrir un passage par terre. Or, quelle que soit la haine de ces peuples contre Athènes, ils ne s'armeront pas pour la détruire, parce qu'elle est encore à leurs yeux le rempart de la liberté.

Il suscite une nouvelle guerre sacrée.

Armer contre les Athéniens, c'étoit donc s'exposer à soulever toute la Grèce. Pour couvrir ses desseins, Philippe imagina de susciter une nouvelle guerre sacrée. Il fit accuser les Locriens d'Amphisse d'avoir labouré quelques terres consacrées à Apollon : et aussitôt les amphictyons, dont il dictoit les décrets, ordonnèrent à toutes les villes amphictyoniques de lever des troupes.

Il se fait nommer général de

La guerre commença, mais sans succès,

parce qu'il importoit à Philippe qu'on ne pût pas la faire sans lui. Cependant il craignoit de s'offrir, il vouloit plutôt être prévenu par les amphictyons; et, pour écarter jusqu'aux soupçons, il étoit nécessaire qu'une personne, qui ne seroit pas suspecte, leur proposât de donner à Philippe la conduite de cette guerre. Eschine, qu'on ne savoit pas lui être vendu, étoit l'homme le plus propre à faire réussir ce projet. Le roi de Macédoine jeta les yeux sur lui; et cet orateur, ayant été député par les Athéniens, le fit nommer général de l'armée.

l'armée par les amphictyons.

Avant d'entrer en campagne, Philippe déclara qu'il venoit chez les Phocéens en qualité d'allié : il avoit même leurs ambassadeurs à sa suite. Cependant, au lieu de marcher contre les Locriens, il tomba tout-à-coup sur Élatée, capitale de la Phocide. Cette place lui ouvroit le chemin d'Athènes, et le mettoit en état de tenir les Thébains en respect.

Il s'ouvre le chemin d'Athènes.

L'alarme se répand alors parmi les Athéniens : ils députent de tous côtés, et Démosthène engage les Thébains à s'unir à eux. Philippe, considérant les ennemis qu'il va

Les Athéniens arment.

combattre, craint à son tour et fait des propositions de paix. L'avis de Phocion étoit d'entrer en négociation. Il faut, disoit-il, ou être les plus forts, ou être les amis de ceux qui le sont; et je ne conseillerai la guerre, que lorsque les jeunes gens seront déterminés à ne pas abandonner leur rang, que les riches s'empresseront à contribuer, et que les orateurs ne pilleront pas. Mais il ne fut pas écouté: et, quoique Philippe eût corrompu l'oracle de Delphes, et eût répandu des augures capables d'effrayer ses ennemis, Démosthène entretint les Athéniens dans leur première résolution, et leur assura que la Pythie Philippisoit.

338. Ils sont défaits à Chéronée.

Ils se hâtèrent donc de prendre les armes: ils entrèrent dans la Béotie: les Thébains se joignirent à eux; et ils furent défaits près de Chéronée. On a dit que Démosthène fut des premiers à fuir, et que son habit s'étant accroché à un buisson, il se crut arrêté par l'ennemi, et demanda la vie. Phocion ne commandoit pas l'armée.

Philippe affecte de ménager les Athéniens.

Philippe, toujours attentif à diviser ses ennemis renvoya sans rançon tous les A-

théniens, qu'il avoit fait prisonniers; et traitant les Thébains bien différemment, il mit garnison dans leur ville, et rappela les citoyens exilés, auxquels il donna les magistratures.

La défaite de Chéronée est attribuée aux généraux.

On attribua la défaite de Chéronée aux généraux Liside et Charès. Le premier fut condamné à mort : le second dut son salut à la confiance avec laquelle il se défendit.

Philippe se fait nommer généralissime des Grecs contre les Perses.

Toute la Grèce se soumet. Cette soumission néanmoins pouvoit n'être qu'un effet de la consternation : car des peuples, jaloux de leur liberté, ne supportent pas le joug patiemment. Il s'agissoit donc de distraire les Grecs, et par conséquent de les occuper d'une nouvelle guerre : dans cette vue, Philippe réveilla leur ancienne haine contre les Perses; et, pour se rendre maître de toutes leurs forces, il se fit nommer leur généralissime. Les Lacédémoniens refusèrent seuls d'entrer dans cette ligue.

État de la Perse pendant le règne de Philippe.

Pendant le règne de Philippe, la Perse avoit été troublée par le soulèvement de plusieurs provinces; et Ochus les avoit réduites, moins par la force de ses armes,

que par la trahison des chefs que les révoltés avoient choisis. Mentor de Rhodes lui livra les Sidoniens, qui, se voyant trahis, mirent le feu à leurs maisons, et périrent dans les flammes. La destruction de cette ville soumit toute la Phénicie. Bientôt après l'île de Chypre, qui s'étoit aussi soulevée, posa les armes; et, après la réduction de ces deux provinces, Ochus tomba, avec toutes ses forces, sur l'Égypte; il en chassa Nectanébus, qui s'enfuit en Éthiopie, et il y commit toutes sortes de cruautés.

Mentor, pour récompense de ses services, fut fait gouverneur des côtes de l'Asie, et généralissime des troupes contre les provinces qui s'étoient soulevées. Il auroit pu néanmoins être suspect : car Artabaze, qui s'étoit soulevé au commencement du règne d'Ochus, avoit épousé sa sœur; et Memnon, son frère, étoit entré dans cette révolte. Mais il eut assez d'adresse pour les réconcilier l'un et l'autre avec le roi, et tous deux quittèrent la cour de Philippe, où ils s'étoient refugiés. Memnon étoit un des bons capitaines de son temps.

Ochus ne jouit pas long-temps de ses

succès. Bagoas, Égyptien, un de ses eunuques et son favori, vengea l'Égypte. Il empoisonna ce monarque, il en fit mourir tous les enfans, conservant seulement Arsès, le plus jeune de tous, parce qu'il se flattoit de gouverner sous le nom de ce prince. Tel étoit l'état de la Perse. Philippe avoit déjà fait partir pour l'Asie mineure Attale et Parménion, et il continuoit ses préparatifs, lorsqu'il fut assassiné par Pausanias, dans la quarante-septième année de son âge, et dans la vingt-quatrième de son règne.

Philippe est assassiné.

336 ans avant J. C.

La même année Bagoas, voyant qu'Arsès connoissoit ses crimes, et songeoit à l'en punir, le prévint en l'assassinant, et donna la couronne à Darius Codoman, qu'on croit arrière-petit fils de Darius Nothus. On ne sait comment ce prince avoit échappé au massacre qu'Ochus avoit fait de toute la famille royale. Il eut encore le bonheur d'échapper à Bagoas, et il lui fit boire le poison que ce scélérat lui avoit préparé.

Darius Codoman roi de Perse.

Darius n'avoit d'abord eu d'autre emploi que de porter les dépêches aux gouverneurs des provinces. Élevé sur le trône, il donna tous ses soins à rétablir l'or-

dre. Il étoit brave, humain, généreux : tous les historiens lui rendent cette justice. Il dut sans doute ces vertus aux circonstances qui avoient éloigné de lui la flatterie : mais les malheurs ne lui donnèrent pas des lumières.

CHAPITRE X.

Jusqu'à la mort d'Alexandre.

PHILIPPE étant mort, les Athéniens crurent n'avoir plus d'ennemis, et montrèrent une joie qui décéloit leur foiblesse. Démosthène parut en public, couronné de fleurs: il fit décerner une couronne à l'assassin Pausanias : il fit rendre aux dieux des actions de graces : enfin il engagea plusieurs villes à former une ligue contre Alexandre; parlant de ce prince, comme d'un enfant, qui avoit appris beaucoup de choses, mais qui savoit tout mal. Conduite de Démosthène à la mort de Philippe.

Cependant cet enfant tournoit ses armes contre les Thraces, les Péoniens, les Illyriens, et d'autres Barbares, que son père avoit subjugués, et qui croyoient avoir trouvé le moyen de se soustraire au joug de la Macédoine. Il jugea que l'audace pourroit seule consterner des ennemis, qui n'avoient pas eu le temps de concerter leurs mesures. Conduite d'Alexandre.

Thèbes détruite.

Vainqueur des Barbares, il tomba sur les Grecs. Les Thébains, qui, sur le faux bruit de sa mort, avoient égorgé la garnison Macédonienne, osèrent seuls lui résister; et presqu'aussitôt vaincus, ils furent réduits en servitude. La ville fut rasée : Alexandre ne conserva que la maison des prêtres, et celle de Pindare. On l'estimeroit davantage, s'il eût conservé encore celle d'Épaminondas, ou même la ville entière. Il ne devoit pas oublier que son père s'étoit formé parmi les Thébains.

Toute la Grèce se soumet.

Mais cette sévérité répandit la terreur, et les Athéniens se hâtèrent d'implorer sa clémence. Alors il jugea qu'il s'étoit assez fait redouter; et, ne voulant pas porter au désespoir des peuples qui se soumettoient d'eux-mêmes, il ne songea qu'à faire oublier la cruauté dont il avoit usé envers les Thébains, et qu'on dit qu'il se reprocha dans la suite. Toute la Grèce se soumit.

Il est nommé généralissime des Grecs contre les Perses.

Il ne lui restoit plus qu'à exécuter le projet que son père avoit formé. Dans cette vue, il convoqua l'assemblée des Grecs à Corinthe; et, ayant gagné les députés par sa douceur, par son humanité, et par toutes

les marques d'amitié dont il les combloit, il se fit nommer généralissime de toutes les forces de la Grèce.

État de la Perse.

L'empire des Perses étoit vaste, les désordres grands, et les abus à leur comble : parce que, sous des princes foibles, lâches et vicieux, la corruption est toujours en proportion avec la puissance. Il y avoit autant de tyrans que de ministres, de favoris, de satrapes; et chacun s'arrogeoit le droit de vexer le peuple.

Le monarque, qui se croyoit puissant par le faste dont il étoit enveloppé, étoit environné d'esclaves, dont sa vie dépendoit. Il tomboit sous les coups d'un eunuque, qui disposoit de la couronne; et les révolutions du trône n'en causoient aucune parmi les nations, qui, ayant chacune leur langage, leurs lois, leurs usages, leurs mœurs, leur religion, leurs intérêts à part, n'avoient qu'une chose commune à toutes, la haine du gouvernement.

Il étoit donc indifférent à tous ces peuples, que la couronne passât d'une tête sur une autre. Voilà cependant les hommes que Darius armera pour sa défense. Dans au-

cun temps ils n'ont été soldats : ils le sont moins que jamais. C'est malgré eux qu'ils marchent à l'ennemi : ils sont indifférens sur le sort du combat : ils n'ont pas le courage qui fait vaincre. Vous prévoyez donc qu'Alexandre aura des succès. Cependant il prend si mal ses mesures, qu'on peut le taxer de témérité : il eût échoué, pour peu que Darius eût su se conduire.

Imprudence d'Alexandre.

Il part avec trente mille hommes d'infanterie, cinq mille chevaux, soixante et dix talens, des vivres pour un mois ; et, distribuant à ses officiers tous les revenus de la Macédoine, il ne veut, dit-il, conserver pour lui que l'espérance. Le voilà en Asie, et cependant il n'est pas assuré d'y faire des conquêtes : s'il a un échec, il ne peut pas se promettre de revenir dans ses états ; il a même tout à redouter des Grecs. Il eût été prudent d'emmener plus de troupes, non pour vaincre Darius, mais pour affoiblir la Grèce, et la mettre hors d'état de rien entreprendre. Dans le plan que Philippe avoit projeté, les Grecs devoient lui fournir deux cent mille hommes. Alexandre, moins prudent, n'écoute que son impatience, et met

à peine quelque ordre dans la Macédoine.

Cet aventurier, car dans ce moment je ne puis lui donner d'autre nom, a donc trente-cinq mille hommes et l'espérance : cependant il n'a ni vivres, ni argent. Il faut donc qu'il se hâte de conquérir un pays puissant et riche. Par conséquent, autant il est de son intérêt de livrer des batailles, autant il est de celui de Darius de les éviter.

Darius n'écoute pas les conseils de Memnon, et Alexandre passe le Granique.

Si le roi de Perse eût ruiné les provinces par où son ennemi devoit passer, s'il eût formé différens corps de troupes, pour le harceler de tous côtés, et pour garder les défilés; enfin si, faisant une diversion, il eût envoyé une armée en Macédoine, Alexandre, affamé dans l'Asie, auroit été trop heureux de pouvoir repasser la mer. C'est ce que conseilloit Memnon de Rhodes, le seul homme de guerre qu'eût Darius; et il ne fut pas écouté, parce que c'étoit le seul qui devoit l'être. On fit donc marcher cent mille hommes de pied, et dix mille chevaux sur les bords du Granique, et leur défaite soumit au vainqueur presque toute l'Asie mineure. 334.

Il renvoie sa flotte.

Alors Alexandre renvoya sa flotte, soit

parce qu'il n'avoit pas de fonds pour l'entretenir, soit parce que, résolu à vaincre ou à périr, il vouloit ôter aux Grecs tout moyen de retourner dans leur patrie.

Mort de Memnon dont Darius veut suivre les conseils.

Darius reconnoît la sagesse des conseils de Memnon. Il le déclare amiral de ses flottes, et général des troupes destinées à porter la guerre dans la Macédoine. Memnon se rendit maître de Chio, de toute l'île de Lesbos, à la réserve de Mitylène, dont il fit le siége. Il se proposoit, après avoir pris
333. cette ville, de passer en Eubée, et de faire de la Grèce le théâtre de la guerre. Mais il mourut, et son projet fut abandonné.

Maladie d'Alexandre.

Sur ces entrefaites, Alexandre tomba dangereusement malade, pour s'être baigné dans le Cydnus, rivière de Cilicie. Cependant les médecins n'osoient rien prendre sur eux : ils se croyoient suspects, parce que Darius avoit mis à prix la tête d'Alexandre, et ils craignoient qu'on ne les rendît responsables de l'événement. Un seul, qui se nommoit Philippe, préféra la vie de son maître à toute autre considération; et il avoit entrepris de le traiter, lorsque Parménion, qui le soupçonna de s'être laissé

corrompre, écrivit au roi de se méfier de son médecin. Si cet avis étoit fait pour inquiéter, le mal étoit pressant : il falloit ou périr ou donner sa confiance. Dans cette situation, Alexandre prit le seul parti qu'il convenoit de prendre : Philippe lui ayant apporté une médecine, il la but sans hésiter, pendant qu'il lui donnoit à lire la lettre de Parménion. Il fut rétabli peu de jours après.

Il étoit temps : Darius avançoit. Il est vrai qu'il n'opposoit que du faste au courage d'Alexandre. Au lieu d'attendre son ennemi dans une plaine, où, comme le lui disoient des Grecs à son service, il auroit pu déployer toutes ses forces, il s'engagea, sur l'avis de ses courtisans, dans les défilés de Cilicie, près de la ville d'Issus, et livra bataille dans un endroit où le terrain donnoit tout l'avantage au roi de Macédoine. Il fut défait.

Défaite de Darius à Issus.

333.

Si l'ame d'Alexandre étoit au-dessus des périls, elle étoit au-dessous des succès. A peine il entre dans la tente de Darius, qu'ébloui des richesses qui lui frappent les yeux, il s'écrie : *voilà ce qui s'appelle régner.* Quel mot! Monseigneur. Il ne voit donc

Mot qui décèle le caractère d'Alexandre.

pas que ce luxe outré a préparé la défaite de ce monarque. C'est ainsi qu'il décèle son caractère, et fait voir que la sévérité des mœurs n'est en lui qu'un état forcé. A la vérité, on ne sauroit trop louer la manière dont il en agit avec la mère, les femmes et les filles du roi de Perse. Mais enfin il fut vaincu par les richesses dont il se vit maître, et il commença dès ce jour à prendre de nouvelles mœurs.

Provinces qui se soumettent au vainqueur.

La Syrie se soumit sans résistance. Damas, où Darius avoit renfermé ses trésors, et où les femmes de la cour avoient cru trouver un asyle, fut livré par le gouverneur. En Phénicie, les Sidoniens virent avec joie arriver un vainqueur, qui les vengeoit des Perses. En vain Straton, leur roi, voulut les retenir sous la domination de Darius : il perdit la couronne; et Éphestion, à qui Alexandre permit d'en disposer, mit sur le trône Abdolonyme, qui étoit du sang des rois, mais que la pauvreté avoit réduit à cultiver un champ. Tyr, qui résista, fut prise après un siége de sept mois : deux mille habitans, qui échappèrent à la fureur des soldats, ne purent échapper à la

cruauté d'Alexandre. Il les fit mettre en croix.

Il se déshonora encore plus, s'il est possible, au siége de Gaza, place qui lui ouvroit l'Égypte, et dont par cette raison il lui importoit de se rendre maître. Bétis, qui étoit gouverneur, fidele à Darius, la défendit avec courage, et ce fut un crime aux yeux du vainqueur. Alexandre immola dix mille hommes à sa vengeance : il les fit passer au fil de l'épée : il fit vendre tous les autres habitans : il insulta lâchement à la valeur de Bétis : il entra en fureur, parce qu'il le vit intrépide : enfin il le fit attacher par les talons à son char, et il le traîna autour de la ville.

La prise de Gaza soumit l'Égypte, qui portoit impatiemment le joug des Perses. On s'attend qu'Alexandre va marcher contre Darius : mais il suspend le cours de ses victoires, pour exécuter un projet ridicule, qu'il méditoit depuis quelque temps.

Alexandre se fait reconnoître pour fils de Jupiter Ammon.

Au milieu des déserts sablonneux de la Libye est un temple que la superstition a consacré à Jupiter Ammon. Pour y arriver, il faut traverser des contrées où l'eau

manque tout-à-fait, et où les chaleurs sont insupportables.

Alexandre entreprend ce voyage. Après bien des fatigues, après avoir été sur le point de périr, lui et tous les soldats qui le suivoient, il arrive le dixième jour, et se fait reconnoître pour fils de Jupiter, par le grand sacrificateur. Ce n'étoit plus le temps où l'on adoptoit ces sortes de fables : mais les flatteurs sont de tous les siècles, et la flatterie a toujours, aux yeux des princes, l'air de la crédulité.

Journée d'Arbelles.

331.

Après avoir bâti Alexandrie, il quitta l'Égypte et passa en Assyrie, où il joignit Darius aux environs d'Arbelles. L'armée des Perses étoit beaucoup plus nombreuse que celle qu'il avoit défaite à Issus, et par conséquent plus facile à vaincre. Cependant les Macédoniens furent épouvantés à la vue de cette multitude. Une éclipse de lune acheva de répandre la consternation. Alexandre lui-même fut effrayé. Il consulta les devins : il fit venir le prêtre Aristandre : il immola secrètement des victimes à la Peur : il invoqua Jupiter, Minerve et la Victoire. On ne peut pas croire qu'Aristote lui eût donné ces

superstitions. Il les devoit sans doute aux idées qu'il avoit reçues dans sa première enfance, et à une pusillanimité qui lui étoit naturelle. La philosophie peut éclairer : mais d'une ame foible, elle n'en sauroit faire une ame forte.

Il y a bien des sortes de courage. Si Alexandre n'avoit pas celui qui secoue le joug de la superstition, il avoit au moins celui qui conduit les soldats à la victoire. Celle d'Arbelles fut complète. Darius s'enfuit de province en province, et les principaux satrapes fléchirent aussitôt devant le vainqueur.

Les Thraces et les Lacédémoniens se soulèvent.

Pendant que ces choses se passoient en Asie, les Thraces d'un côté, et les Lacédémoniens de l'autre, se soulevoient, et le reste des Grecs n'attendoit que le moment de se déclarer. Mais les Lacédémoniens furent défaits par Antipater, gouverneur de Macédoine; et, depuis ce temps jusqu'à la mort d'Alexandre, la Grèce n'offre point d'événemens considérables.

Différentes expéditions d'Alexandre.

Alexandre se transporta successivement à Babylone, à Suse, à Persépolis. Il s'abandonna à un luxe qui fut contagieux pour

ses soldats, et la discipline militaire se relâcha. Heureusement la Grèce lui envoyoit souvent de nouvelles recrues.

Il marchoit vers Ecbatane à la poursuite de Darius, lorsqu'à son approche Bessus et Narbazane égorgèrent ce monarque. Dans la suite, ces deux scélérats tombèrent entre ses mains. Il punit le premier, fit grace au second, et prouva que les actions justes qui lui échappoient quelquefois, n'étoient pas dirigées par des principes sûrs et constans. En effet, il n'est pas étonnant que celui qui avoit fait mourir Bétis, ait laissé vivre Narbazane.

Absolument maître de la Perse, par la mort de Darius, il voulut conquérir toutes les nations orientales. Il soumit jusqu'aux peuples au-delà de l'Hydaspe : mais ses soldats ayant refusé de le suivre plus loin, il ne put pas pénétrer jusqu'au Gange.

Pour se montrer au moins à l'océan, il s'embarqua sur l'Acésine, et il descendit jusqu'à l'embouchure de l'Indus. On ne pourra plus rien ajouter à votre gloire, disoit-il à ses soldats : vous voilà bientôt à l'extrémité de l'univers, et vous verrez des

choses qui ne sont connues que des dieux. Ils arrivèrent au moment du flux; et, voyant avec quelle impétuosité l'océanse répandoit sur les terres, ils crurent que ce dieu courroucé vouloit les engloutir, et le fils de Jupiter avec eux.

Alexandre contempla l'océan, spectacle qu'il ne croyoit pas avoir acheté trop cher. Ensuite, tandis que sa flotte se dirigea vers le golphe persique, il s'en retourna par terre, et s'engagea imprudemment dans des déserts, où il vit périr, faute de vivres, les trois quarts de son armée.

C'est dans le cours de ces dernières expéditions qu'Alexandre se livre aux excès de toute espèce. Il prend l'habit et les mœurs des Perses; à leur mollesse, il ajoute la crapule. Son palais est un serrail, et sa table un lieu de débauche, où il seroit honteux de ne pas s'enivrer. Mœurs d'Alexandre dans le cours de ses succès.

Sous prétexte d'une conjuration qui n'est pas prouvée, il fait mourir Philotas; il en fait assassiner le père, Parménion, ce capitaine qui l'a toujours servi, lui et son père, avec zèle. Il arrive à une petite ville où habitoient les Branchides. C'étoit une famille

de Milet, qui avoit été transportée dans la Bactriane. Ces malheureux couroient au-devant de lui avec joie; et le barbare les fait tous égorger, parce que, plus d'un siècle auparavant, leurs pères avoient servi sous Xerxès.

Il se loue avec indécence. Il n'est pas content de ses succès, s'il ne rabaisse ceux de son père. Il entre en fureur contre un vieux capitaine, qui ne peut souffrir qu'on flétrisse la mémoire de Philippe. A ces mots, *tu n'as vaincu qu'avec les soldats de ton père*, il poignarde Clitus, qui lui a sauvé la vie.

Il faut l'avouer, il est honteux de ce crime. Il s'abandonne au désespoir : il veut s'ôter la vie : il se prive de toute nourriture. Les courtisans inquiets paroissent même avoir épuisé toutes les ressources, lorsqu'Anaxarque lui dit : *ignorez-vous que les actions des souverains, quelles qu'elles soient, sont toujours justes et équitables !* Voilà ce qui le console.

C'est au milieu d'un repas que Clitus fut tué, et l'ivresse pouvoit diminuer l''horreur de cette mort. Mais Alexandre étoit capable

de commettre, de sang froid, de pareils crimes.

Ce fils de Jupiter osoit se montrer, tantôt avec les attributs de ce dieu, tantôt avec ceux de Diane, tantôt avec ceux de Minerve, etc. Ce n'étoit pas assez: il vouloit que cette mascarade en imposât aux peuples; il vouloit sérieusement être adoré. A un souper, de concert avec lui, Cléon, mauvais poète de Sicile, commence l'éloge d'Alexandre, qui prend aussitôt un prétexte pour se retirer. Le poëte continue: il compare son héros à tous les dieux, le dit plus digne d'adoration qu'aucun autre; et, concluant qu'il faut se prosterner quand il rentrera, il invite tout le monde à suivre l'exemple qu'il en va donner.

Si le roi étoit présent à ton discours, dit Callisthène, il t'imposeroit silence: et ce sage philosophe fit voir ce qu'on doit à son prince, et ce qu'on doit à ses dieux.

Alexandre, caché, entendit tout, et desira de trouver l'occasion de venger sa divinité. Elle se présenta bientôt. Une conspiration, tramée contre ce prince, devenu odieux et méprisable, fut découverte. Her-

molaüs en étoit le chef; et, parce que Callisthène avoit eu de l'amitié pour lui, Alexandre confondit ce vertueux philosophe avec les coupables, et fit périr un homme qu'Aristote sans doute avoit choisi, dans l'espérance d'opposer une digue à des vices qu'il prévoyoit. Ce crime seul suffiroit pour déshonorer un grand homme.

Il n'avoit que de fausses idées de grandeur.

Il est vraisemblable qu'il ne fut pas au pouvoir d'Aristote de donner à son disciple des idées de la vraie grandeur. La cour de Macédoine étoit trop corrompue : Philippe offroit de trop mauvais exemples à son fils : et d'ailleurs Alexandre avoit en lui, dès l'enfance, le germe d'une ambition désordonnée, qui, dans la prospérité, ne pouvoit manquer de le faire tomber dans les plus grands excès.

Fâché des conquêtes que faisoit son père, *il ne me laissera rien à conquérir*, disoit-il avec chagrin. Ce mot seul pouvoit faire pressentir ce qu'il deviendroit, si jamais il étoit conquérant. En effet, élevé dans de pareils sentimens, auxquels toute une cour applaudissoit, ne devoit-il pas s'accoutumer à penser que la victoire met au-dessus des

lois, et que rien ne doit résister aux volontés d'un conquérant, comme rien ne résiste à ses armes ?

Pour laisser dans les Indes une idée extraordinaire de lui et de son armée, il dressa douze autels de cinquante coudées de haut, avec ces inscriptions : *A mon père, Jupiter Ammon. A Hercule, mon frère*, etc. Il fit ensuite tracer un camp trois fois plus grand que celui qu'il avoit occupé, et on l'environna d'une tranchée fort profonde. Dans ce camp, il bâtit de vastes écuries, où il eut soin de mettre les mangeoires à une grande élévation, et de pendre de côté et d'autre des mords d'une grosseur énorme. Enfin il y laisse des armes, dont le volume et le poids permettoient à peine de les remuer, des lits de cinq coudées de long ; et, dans les mêmes proportions, des ustensiles de toute espèce. On ne croiroit pas ces choses, si tout n'étoit pas croyable de la part d'un homme en démence qui vouloit passer pour un dieu.

La mort prématurée d'Alexandre est l'effet de ses débauches.

Les cruautés de ce roi avoient aliéné tous les esprits. Depuis la mort de Callisthène, les plus honnêtes gens gémissoient dans le

silence : il devenoit lui-même soupçonneux et défiant, et le mérite excitoit sa haine et sa jalousie. La vérité ne perça donc plus jusqu'à lui. Alors, entouré de flatteurs, qui étudioient ses vices pour y applaudir, il ne garda plus de mesures. Dans un même jour, il épousa Barsine, fille aînée de Darius, et Parysatis, la plus jeune des filles d'Ochus, quoiqu'il se fût déjà marié avec Roxane, dans la Bactriane, et qu'il traînât une multitude de femmes après lui. Il ordonna à ses principaux officiers de s'allier, à son exemple, aux plus grandes familles de la Perse; et, parce que cette conduite éleva des murmures parmi ses troupes, il fut assez aveugle pour confier la garde de sa personne à trente mille Perses, préférant les soldats qu'il avoit vaincus, à ceux qui l'avoient fait vaincre.

Cependant les débauches, auxquelles toute sa cour s'abandonne, par goût ou par complaisance, font tous les jours périr quelques-uns de ses courtisans. Un seul repas coûte la vie à quarante-deux : un autre lui enlève Éphestion.

Sa douleur fut des plus vives. Ses courti-

sans, voulant la dissiper, n'imaginèrent rien de mieux, que l'apothéose de son favori; et Jupiter Ammon, consulté, fit la réponse qu'on lui dicta : bientôt : le nouveau dieu eut des temples, des autels, manifesta sa volonté par des songes, et rendit des oracles. Babylone fut le théâtre de cette apothéose.

Cependant le bruit se répand que la mort du conquérant approche. Les augures n'annoncent rien que de sinistre : les accidens les plus simples sont pris pour des présages. Il se trouble lui-même : une terreur superstitieuse s'empare de son ame : son palais se remplit de devins : ce n'est que sacrifices, que purifications, et ce dieu meurt, comme
le plus foible des hommes. Il étoit dans la 324.
trente-troisième année de son âge, et dans la treizième de son règne.

Tel a été, Monseigneur, Alexandre qu'on surnomme le Grand. On pouvoit aisément prévoir sa fin. Il n'étoit pas nécessaire de fouiller dans les entrailles des victimes, ni d'évoquer les démons. Les débauches, qui faisoient périr tant de courtisans, étoient les augures qu'il suffisoit de consulter.

Lorsqu'il mourut, il méditoit la conquête de l'Afrique, de l'Espagne, des Gaules et de l'Italie : mais alors il n'étoit plus ce qu'il avoit été, et ses soldats, ainsi que lui, auroient été des Perses plutôt que des Grecs.

Ne laissant après lui qu'un frère imbécille, et des enfans en bas âge, incapables de faire valoir leurs droits, Alexandre n'osa se désigner un successeur ; et quand Perdiccas lui demanda à qui il destinoit l'empire : au plus digne, répond-il, et je prévois que ce différend me prépare d'étranges jeux funèbres.

CHAPITRE XI.

Partage qui se fait de l'empire d'Alexandre.

Disposition de l'empire par les principaux lieutenans d'Alexandre.

ALEXANDRE avoit eu de Barsine, veuve de Memnon de Rhodes, un fils qu'on nommoit Hercule. Il laissoit un frère, Aridée, prince imbécille qu'il avoit toujours mené avec lui. Enfin Roxane étoit grosse.

Les principaux officiers, s'étant assemblés pour délibérer sur le choix d'un maître, donnèrent la couronne à Aridée, qui prit le nom de Philippe; et ils arrêtèrent que l'enfant qui naîtroit de Roxane, si c'étoit un garçon, la partageroit avec lui. Quelque temps après, cette princesse accoucha d'un fils, qu'on nomma Alexandre, et qui fut reconnu pour roi, comme on en étoit convenu.

Motifs de cette disposition.

Jaloux les uns des autres, les généraux n'avoient pu se résoudre à donner l'empire à un d'eux, et à choisir un maître parmi ceux à qui ils se croyoient égaux. Leurs suffrages

ne s'étoient réunis sur un imbécille et sur un enfant, que parce que, sous de pareils chefs, ils conservoient toutes leurs espérances : et chacun se flattoit d'avoir le temps de prendre les mesures convenables à ses desseins.

Ambition des lieutenans d'Alexandre.

Les moins ambitieux projetoient de s'établir souverains dans quelque province : d'autres ne mettoient à leur ambition que les bornes mêmes de l'empire. Tel étoit Perdiccas. On le regardoit comme le tuteur des princes : la régence, qu'on lui avoit confiée, lui donnoit beaucoup d'autorité; et Alexandre paroissoit l'avoir désigné pour son successeur, parce qu'en mourant il lui avoit laissé son anneau.

Perdiccas partage l'empire en trente-trois gouvernemens.

Il lui importoit d'écarter et de diviser les principaux chefs de l'armée. Dans cette vue, il divisa l'empire en trente-trois gouvernemens, qu'il distribua aux généraux. Chacun partit pour sa province, bien déterminé à se rendre indépendant; et Perdiccas se proposoit de les subjuguer les uns après les autres.

Pourquoi l'histoire des successeurs d'Alexandre est peu intéressante.

Les révolutions de la Grèce intéressent : on est étonné de la rapidité des conquêtes

d'Alexandre : mais on a de la peine à donner son attention à l'histoire de ses successeurs. Cependant c'est un grand théâtre qui s'ouvre : les scènes s'y multiplient, et les catastrophes y sont fréquentes. Pourquoi donc l'histoire devient-elle moins intéressante que lorsqu'il ne s'agissoit que du sort d'Athènes et de Lacédémone ?

Ce n'est pas toujours par la grandeur qu'un objet nous attache. Toutes choses d'ailleurs égales, un tableau trop grand plaît moins, précisément parce qu'il est trop grand, car étant alors disproportionné à notre vue, nous n'en saurions saisir l'ensemble. Or l'intérêt ne peut naître, lorsque nous ne voyons pas à-la-fois toutes les parties qui doivent concourir à le produire. Que seroit-ce, si chaque morceau du tableau offroit une action différente ? des scènes qui n'auroient point de rapport les unes aux autres ? des intérêts séparés ou contraires ? et des crimes de toutes parts ? Tel est le spectacle que nous donne cette partie de l'histoire. Ajoutons encore que la multitude des concurrens qui déchirent l'empire d'Alexandre, jette une confusion

qu'il est difficile de dissiper, et qui même ne mérite pas qu'on la dissipe. C'est un chaos qui ne paroît se débrouiller, que pour faire voir des forfaits.

Dans la Grèce, c'est sur des peuples que vos regards se sont fixés. Le développement de l'esprit humain, les progrès du gouvernement, l'amour de la liberté, l'amour de la patrie, une fermentation générale qui dirige ou tend à diriger tout vers le bien commun, de grandes vertus, de grands talens, des révolutions où les peuples mêmes sont les principaux acteurs, voilà les objets qui vous attachent; ils sont beaux et intéressans.

De l'autre côté, il n'y a ni peuple, ni patrie, et je dirois presque ni vertu, ni talent: mais au contraire deux rois, l'un imbécille, l'autre enfant, un régent qui affiche la scélératesse, et plusieurs souverains qui n'ont pour titres que l'audace. Ce n'est que trahisons, meurtres, assassinats; et les jeux funèbres, qu'on prépare à Alexandre, sont le massacre de toute sa famille.

Au milieu de toutes ces révolutions, les peuples sont comptés pour rien, les provin-

ces conquises et reconquises se dépeuplent pour changer de maîtres. Ce sont toujours les mêmes vices, toujours les mêmes forfaits, et l'histoire uniforme et hideuse de ces temps n'offre que des hommes nés pour le malheur des nations.

Ptolémée s'affermit en Égypte.

Il y a néanmoins une exception à faire. Parmi ces gouverneurs, Ptolémée, fils de Lagus, Macédonien de basse naissance, eut l'Égypte en partage. Il s'éleva par son mérite, et fut un des généraux d'Alexandre, dès le commencement de la guerre contre les Perses. Pendant que les autres gouverneurs se faisoient des guerres continuelles, il se conduisit avec assez de prudence pour prendre peu de part à leurs différends. Il affermit son autorité; et il fit le bonheur de ses peuples.

Perdiccas, qui veut lui enlever l'Égypte, perd la vie.

A peine étoit-il établi, que Perdiccas, le regardant comme le plus grand obstacle à son ambition, marcha contre lui. Mais il fut repoussé, et ayant eu l'imprudence de mécontenter ses troupes, elles se révoltèrent, lui ôtèrent la vie, et se donnèrent au gouverneur d'Égypte.

322 ans avant J.C.

Nouveau partage de l'empire.

Ptolémée, assez sage pour juger que la

régence étoit une place orageuse, et qu'elle pouvoit nuire au plan qu'il s'étoit fait, n'en voulut point, et il la fit donner à Aridée et à Pithon. Bientôt après Eurydice, femme de Philippe, voulant s'arroger toute l'autorité, les nouveaux régens se démirent, et Antipater prit leur place. Alors on procéda à un nouveau partage des provinces, et la Babylonie fut donnée à Séléucus, qui jusques-là n'avoit point eu de gouvernement. On n'osa rien entreprendre sur l'Égypte.

Eumène trahi est livré à Antigone.

315.

On déclara la guerre à Eumène, gouverneur de Cappadoce, sous prétexte qu'il avoit pris les armes pour Perdiccas. C'étoit un homme sans naissance, mais d'un grand mérite, et inviolablement attaché à la famille d'Alexandre. Voilà ce qui le rendit odieux à ses collègues.

Il fut trahi et livré à Antigone, qui le fit mourir.

Séléucus, chassé de Babylone, s'y rétablit.

Antigone avoit dans son gouvernement la grande Phrygie, la Lycaonie, la Pamphylie et la Lydie. Se trouvant, par la mort d'Eumène, en état de disputer l'empire de l'Asie, il dépouilla plusieurs gouverneurs, par force ou par trahison, et Séléucus

forcé d'abandonner Babylone, se réfugia en Égypte.

Séléucus étoit ami de Ptolémée, et méritoit de l'être. Il en obtint des secours qui le rétablirent dans son gouvernement. Les Babyloniens le reçurent avec de grandes acclamations. Aimé des peuples, il se vit bientôt à la tête d'une armée, et en état de se soutenir contre ses ennemis. Son entrée dans Babylone, après une victoire, devint une ère commune à presque toutes les nations de l'Asie. C'est ce qu'on nomme l'*ère des Séléucides*. 312.

Cependant la guerre continue. Démétrius, fils d'Antigone, remporte un avantage sur Ptolémée, dans un combat naval. Antigone et Démétrius, fiers de ce succès, prennent le titre de roi, et Ptolémée le prend à leur exemple. Gouverneurs qui prennent le titre de roi.

Alors Ptolémée et Séléucus formèrent contre Antigone et Démétrius une ligue, avec Cassandre et Lysimaque, le premier, gouverneur de Macédoine, et le second, de Thrace. Vainqueurs dans les plaines d'Ipsus, où Antigone perdit la vie, ils partagèrent entre eux l'empire. Ptolémée eut l'É- Partage de l'empire d'Alexandre en quatre monarchies. 301.

gypte, la Libye, l'Arabie, la Célésyrie et la Palestine; Cassandre, la Macédoine et la Grèce; Lysimaque, la Thrace, la Bithynie, et quelques autres provinces par de-là l'Hellespont; Séléucus, tout le reste de l'Asie, jusqu'au-delà de l'Euphrate, ou jusqu'au fleuve Indus. Ce partage de l'empire d'Alexandre fut fait vingt-trois ans après la mort de ce conquérant.

Monarchie des Séleucides.

L'amour et le respect que Séléucus inspiroit aux peuples, ne contribua pas peu à ses succès. Il fit fleurir son empire, et l'embellit d'un grand nombre de villes. Mais ses successeurs, foibles, lâches ou cruels, ne surent pas conserver d'aussi vastes états. Les Parthes, qui leur enlevèrent les provinces orientales, poussèrent leurs conquêtes jusqu'à l'Euphrate. Les rois de Bithynie, de Pergame, de Pont et de Cappadoce partagèrent entre eux l'Asie mineure. Enfin les Séléucides semblèrent conspirer eux-mêmes à leur propre destruction. Il se firent des guerres si cruelles, que les Syriens renoncèrent à leur domination, et donnèrent la couronne à Tigrane, roi d'Arménie.

256 ans avant J. C.

C'est sur celui-ci que Pompée en fit la con-

quête, et la Syrie devint une province Romaine. L'empire des Séléucides a duré 248 ans.

L'Égypte fut très-florissante sous le premier Ptolémée, surnommé Soter. Ce prince favorisa les arts et les sciences : il attira dans ses états les hommes de talent, et il fut fondateur de la célèbre bibliothèque d'Alexandrie. Sous son règne, les Égyptiens furent peut-être plus heureux qu'ils ne l'avoient été dans ces temps reculés, dont les historiens parlent avec exagération. Étant avancé en âge, il abdiqua, et remit le sceptre entre les mains de Ptolémée Philadelphe, fils de Bérénice, à l'exclusion de Ptolémée Céraunus, fils d'Eurydice, sa première femme. Il mourut peu après, âgé de 85 ans. Monarchie d'Égypte.

On ne sauroit trop applaudir au choix de ce sage monarque : car on retrouva dans Philadelphe les talens et les vertus du père. Il mourut dans la trente-neuvième année de son règne, et dans la soixante-quatrième de son âge. 284. 246.

L'Égypte fut encore heureuse et florissante sous Ptolémée Évergète, dont le règne

fut de vingt-quatre à vingt-cinq ans. C'est la chevelure de Bérénice, sa sœur et sa femme, qu'il a plu aux astronomes de placer dans le ciel. Je m'arrête à ce troisième roi, parce que tous les autres ont été des monstres ou des princes fort méprisables. Les Lagides ont conservé la couronne d'Égypte jusqu'à la mort de Cléopâtre, c'est-à-dire, pendant deux cent quatre-vingt-douze ans.

Je viens, Monseigneur, de vous indiquer ce qu'il y a de plus intéressant dans l'histoire des successeurs d'Alexandre hors de la Grèce. Dans l'espace d'environ trois cents ans, voilà quatre bons rois, un en Syrie et trois en Égypte. Vous vous ferez un plaisir de lire les détails de leurs règnes : mais leurs successeurs vous donneront de l'ennui ou de l'indignation; et vous verrez par vous-même que la vie d'un souverain n'intéresse, qu'autant qu'elle tient au bonheur d'un peuple.

J'ai voulu d'abord jeter un coup-d'œil rapide sur l'Asie, afin de nous débarrasser de toute cette partie de l'histoire. Il est temps de revenir à la Grèce, qui nous

offrira des révolutions plus intéressantes et plus instructives.

A la nouvelle de la mort d'Alexandre, les Athéniens se livrèrent à une joie immodérée, et les orateurs crièrent à la liberté. Démosthène, quoiqu'exilé (1), engagea plusieurs républiques à se joindre à celle d'Athènes, et rassembla une flotte de deux cent quarante galères. Lacédémone, soumise depuis la victoire d'Antipater, ne voulut point entrer dans cette association.

Les Athéniens se hâtent trop de prendre les armes.

Il étoit facile de prévoir qu'il naîtroit bientôt des dissentions parmi les gouverneurs de l'empire; pouvoit-on penser qu'ils se soumettroient à un roi imbécille, à un roi enfant, ou à un régent qu'ils regar-

(1) Harpalus, un des capitaines d'Alexandre, ayant dissipé une partie des trésors, dont la garde lui avoit été confiée, s'enfuit à Athènes avec des richesses immenses. Comme le peuple, dans la crainte de déplaire à Alexandre, ne vouloit pas le recevoir, il acheta les orateurs qui voulurent se vendre; et Démosthène fut du nombre, tant les honnêtes gens étoient rares dans cette république. Mais Harpalus fut obligé de se retirer, et Démosthène fut banni.

doient comme leur égal ? Le moment où la guerre alloit s'allumer n'étoit donc pas loin, et c'eût été pour les Grecs une circonstance favorable au recouvrement de leur liberté. Il falloit donc attendre : c'étoit le sentiment de Phocion; mais Démosthène prévalut. Vous vous souvenez qu'il conseilloit souvent la guerre, sans songer aux moyens de la faire avec succès.

Antipater les soumet.

Léosthène, général des Athéniens, remporta une victoire, qui fit dire à Phocion : *je voudrois avoir gagné cette bataille, mais je serois honteux de l'avoir conseillée.* Il prévoyoit ce qui arriva. Antipater reçut des secours : il vainquit, et les Athéniens firent tomber leur colère sur ceux qui avoient conseillé de prendre les armes.

322 ans avant J. C.

La paix se fit, et Antipater en dicta les articles. Les principaux étoient que les Athéniens livreroient Démosthène; qu'ils recevroient garnison dans le fort Munichia; qu'outre les frais de la guerre, ils paieroient une amende; et que les charges seroient données aux riches citoyens. Démosthène, ne pouvant échapper aux poursuites d'Antipater, s'empoisonna.

Courage de Démosthène comparé à celui d'Alexandre.

Démosthène, lâche dans les combats, se donne la mort; et Alexandre la voit arriver avec frayeur, lui qui tant de fois l'a affrontée avec témérité. Tous deux avoient donc du courage. Mais ni l'un ni l'autre n'étoit véritablement courageux : car il y a de la pusillanimité à craindre, comme Alexandre, un mal inévitable; et il y a de la lâcheté à fuir, comme Démosthène, un danger où l'on s'est exposé par choix, et où l'on a entraîné les autres.

Alexandre étoit plutôt hardi et téméraire que courageux. Sa hardiesse fut l'effet du sentiment de sa supériorité dans l'art militaire, et sa témérité fut celui de ses premiers succès. Le désir de ce qu'il appeloit la gloire, donna sur-tout un grand essor à son ame. Vous savez ce qu'il dit dans une occasion : *qu'il m'en coûte, Athéniens, pour être loué de vous!* Voilà les motifs qui le soutenoient dans les dangers : mais, contre la mort, les louanges des Athéniens, ses succès, ses talens ne pouvoient rien; et il fut effrayé.

Dans la tribune, Démosthène a la hardiesse de dire au peuple des vérités capables

de le soulever contre lui. D'abord le sentiment de sa supériorité la lui donne : bientôt les succès l'augmentent : enfin l'ambition de gouverner l'aveugle sur les dangers qu'il court. Mais, dans un combat, il sent sa foiblesse, et il fuit. Cependant la mort n'est pas ce qu'il craint le plus; il se tue pour ne pas tomber entre les mains d'un ennemi.

Le vrai courage est une confiance éclairée que rien ne trouble. Alexandre ne craint pas des périls semblables à ceux qu'il a surmontés, et qu'il se flatte de surmonter encore : il craint la mort qu'il n'a jamais envisagée de sang froid, et dont il semble qu'il croyoit se garantir, quand il vouloit passer pour un dieu. Dèmosthène n'eût pas fui, s'il se fût senti les talens d'un capitaine, comme il se sentoit ceux d'un orateur : au contraire, il eût affronté l'ennemi, comme il affrontoit le peuple.

Conjoncture que les Athéniens devoient attendre.

L'ambition et la jalousie divisoient déjà les gouverneurs que Perdiccas avoit établis dans les provinces, lorsque le nouveau partage, fait par Antipater, fit naître de nouvelles dissentions. Il fallut armer pour enlever

les gouvernemens : il fallut armer pour les défendre, et on arma de toutes parts. Voilà la conjoncture que les Grecs devoient attendre. Alors, recherchés par les différens partis, ils auroient pu trouver leur salut dans les troubles : c'est donc pour avoir voulu secouer le joug avant le tems, que leur pays deviendra un des théâtres de la guerre. Soumis à toutes les révolutions de l'empire, il sera successivement la proie de plusieurs vainqueurs qui se l'arracheront tour-à-tour.

Mort d'Antipater.

En faisant un nouveau partage, Antipater n'avoit eu d'autre vue que de jeter de nouvelles semences de divisions, et de se mettre par ce moyen à l'abri de toute entreprise de la part des autres gouverneurs. Quand il les eut armés les uns contre les autres, il repassa en Europe avec les deux rois; s'occupant bien moins de la régence que de la Macédoine, et sacrifiant à ses intérêts tous ceux qui jusques-là avoient été attachés à la famille d'Alexandre. Mais, la même année, la mort l'arrêta dans le cours de ses projets. Just.

Il laisse à Polysperchon la Macédoine

Antipater avoit laissé la Macédoine et

cédoine et la régence.

la régence à Polysperchon, vieux capitaine; et Cassandre, son fils, regardoit cette disposition comme une injustice qui lui étoit faite. Sans argent néanmoins et sans soldats, parce que jusqu'alors il n'avoit eu que des emplois subalternes, il lui étoit impossible de rien entreprendre par lui-même. Dans cette situation, il eut recours à Antigone, qui avoit trop d'ambition pour ne pas sentir combien il lui importoit de susciter des affaires aux autres gouverneurs. Antigone accorda donc ses secours à Cassandre, et il envoya en Grèce une armée commandée par Nicanor.

Nicanor maintient l'oligarchie dans la république d'Athènes.

Cependant Polysperchon, pour s'attacher les peuples de la Grèce, avoit publié, au nom des deux rois, un décret par lequel toutes les villes étoient rétablies dans leur ancienne liberté; et il avoit écrit en particulier aux Athéniens qu'il abolissoit l'oligarchie, et qu'il rendoit à tous les citoyens, sans exception, le droit d'être admis aux charges.

318. Ces précautions furent inutiles. Nicanor, qui arriva sur ces entrefaites, se rendit maître du Pirée, et mit une garnison dans la citadelle de Munichia.

A la sollicitation de Phocion, Nicanor, au lieu d'appesantir le joug, parut chercher à faire aimer son gouvernement. Il donna des fêtes, des spectacles; et les Athéniens se croyoient heureux. Mais Alexandre, fils de Polysperchon, étant arrivé dans l'Attique avec une armée, le peuple crut avoir recouvré la liberté qu'on lui promettoit. Il se souleva contre ceux qui avoient favorisé l'oligarchie: il les condamna à mort; et le vertueux Phocion, un des grands hommes qu'Athènes ait produits, subit lui-même cette sentence. Les Athéniens, toujours capables de remords comme d'inhumanité, élevèrent quelque temps après une statue à ce citoyen, et punirent ceux qui les avoient portés à le condamner.

Alexandre, fils de Polysperchon y rétablit la démocratie.

Cassandre vient au secours de Nicanor. Il favorise l'oligarchie dans la vue de s'attacher les riches citoyens: il force Polysperchon à se retirer dans le Péloponèse: il soumet les Athéniens, et leur laisse pour les gouverner Démétrius de Phalère, de la famille de Conon. Ce magistrat se conduisit avec tant de sagesse, qu'on prétend que les Athéniens n'ont jamais été plus

Démétrius de Phalère gouverne Athènes.

heureux, que pendant les dix années qu'a
316. duré son administration. Ils lui élevèrent trois cent soixante statues.

Olympias assassinée après avoir commis plusieurs meurtres.

Vous pouvez juger quels étoient les troubles de la Grèce, livrée tour-à-tour à différens maîtres, qui changeoient continuellement la forme du gouvernement. Jamais les exils, les proscriptions, les assassinats ne furent plus communs. Olympias, mère d'Alexandre le Grand, retirée en Épire pendant la régence d'Antipater, fut invitée par Polysperchon à revenir en Macédoine. A peine s'y crut-elle affermie, qu'elle fit périr Philippe et Euridice. Et elle-même, bientôt assiégée dans Pydna, où elle ne pouvoit recevoir les secours de Polysperchon, fut obligée de se livrer à Cassandre qui la fit assassiner.

316.
Toute la famille d'Alexandre est exterminée.

Le jeune Alexandre et sa mère Roxane étoient dans le château d'Amphipolis, où Cassandre les avoit enfermés, lorsque les Macédoniens commencèrent à demander qu'on leur montrât ce prince et qu'on le mît à la tête des affaires. Cassandre fit mourir secrètement la mère et le fils.

310. Alors Polysperchon, qu'il avoit chassé

de Macédoine et qui commandoit dans le Péloponèse, fit venir de Pergame, Hercule, fils de Barsine; et, déclarant qu'il en vouloit faire valoir les droits, il marcha, et parut vouloir engager les Macédoniens à le reconnoître. Mais, ayant eu une entrevue avec Cassandre, ils convinrent ensemble d'immoler encore à leur ambition Hercule et Parsine, et ils les immolèrent. Par-là, Cassandre compta s'assurer la Macédoine, et Polysperchon se crut souverain du Péloponèse.

Il ne lui restoit plus de la famille d'Alexandre que deux sœurs de ce prince, Cléopâtre, veuve d'Alexandre, roi d'Épire, et Thessalonice, femme de Cassandre. La première, qui faisoit sa résidence à Sardes depuis plusieurs années, se voyant traitée avec peu d'égards par Antigone, maître de la Lydie, s'étoit rendue aux invitations de Ptolémée qui lui offroit un asile; et elle étoit partie pour l'Égypte, lorsque le gouverneur l'arrêta, la ramena, et bientôt après la fit mourir secrètement. Thessalonice étoit destinée à une fin plus funeste encore. C'est dans le cours de ces horreurs qu'Antigone,

qui avoit lui-même ordonné le meurtre de Cléopâtre, étendoit sa puissance en Asie, disposoit des gouvernemens, et que Séleucus, après avoir été forcé d'abandonner Babylone, y rentroit victorieux.

Démétrius Poliorcète rétablit la démocratie chez les Athéniens.

Cassandre, Polysperchon et Ptolémée, ligués contre Antigone, ne négligeoient rien pour lui fermer la Grèce, où ils avoient aboli la démocratie. Il étoit donc de la politique d'Antigone de se déclarer le protecteur de la liberté des peuples. En conséquence, il chargea Démétrius Poliorcète, c'est-à-dire, preneur de villes, de chasser de toute la Grèce les garnisons macédoniennes.

307.

Ce jeune homme, avec de grands vices et de grands talens, eut une ambition égale à celle de son père, et des succès plus brillans. Mais, pour avoir voulu l'un et l'autre former de trop grands projets, ils devoient échouer tous deux.

Démétrius Poliorcète se rendit maître du Pirée sans résistance, chassa la garnison qui étoit dans Munichia, rasa ce fort, et rétablit la démocratie. C'étoit l'homme qu'il falloit aux Athéniens. Ils lui prodi-

guèrent les noms de libérateur, de sauveur : ils le reçurent avec toutes les cérémonies qui s'observoient, lorsqu'on portoit les statues de Cérès et de Bacchus : ils arrêtèrent qu'on répéteroit les mêmes cérémonies, toutes les fois qu'il rentreroit dans la ville : ils le mirent au rang des dieux, lui offrirent des victimes, lui consacrèrent des prêtres.

Alors Démétrius de Phalère fut obligé de se retirer, et les Athéniens renversèrent toutes les statues qu'ils lui avoient élevées. Quelque tems après, la cour de Ptolémée Soter lui ouvrit un asyle : il mourut sous le règne de Philadelphe. Il a été un des beaux génies de ce siècle.

A peine Démétrius Poliorcète eut rendu la liberté aux Athéniens, qu'il fut obligé de s'absenter, et Athènes retomba sous la puissance de Cassandre. Aussitôt il vole au secours de cette république, la délivre
une seconde fois, et les Athéniens, ne 303.
sachant plus quelles marques de reconnoissance ils pouvoient lui donner, imaginèrent de le loger dans le temple de Minerve. Cependant, lorsqu'après la bataille d'Ipsus, il voulut se retirer dans leur ville, comme

dans l'asyle dont il se croyoit le plus assuré, on refusa, de le recevoir. Quel peuple, Monseigneur ! On l'aime., on le hait; on l'estime, on le méprise : mais enfin son histoire instruit et intéresse encore plus qu'aucune autre.

Tel étoit en général l'état de la Grèce, vers l'an 301 avant J. C., lorsque, des débris de l'émpire d'Alexandre, il se forma quatre monarchies.

CHAPITRE XII.

Jusqu'à la conquête de la Grèce par les Romains.

Démétrius Poliorcète est dépouillé de presque tous ses états.

Après la bataille d'Ipsus, il restoit à Démétrius l'île de Chypre, Tyr et Sidon, plusieurs autres villes en Grèce et en Asie, et une flotte. Quelque temps après, il acquit la Cilicie, qu'il enleva à Plistarque, frère de Cassandre. Elle avoit été donnée à celui-ci lors du partage de l'empire.

Quand il crut avoir pourvu à la sûreté de ses différentes possessions, il tourna ses armes contre les Athéniens, les assiégea pendant un an, les força à lui ouvrir leurs portes, leur pardonna et devint encore leur idole. Il porta ensuite la guerre dans la Laconie; et, ayant défait les Lacédémoniens à deux reprises, il se regardoit comme maître de leur ville, lorsqu'il se vit tout-à-coup dépouillé de tous ses états, à la réserve d'Athènes et de quelques villes du 297. 294.

Péloponèse. Lysimaque, Séleucus et Ptolémée lui avoient enlevé tout ce qu'il possédoit hors de la Grèce. Dans cette conjoncture une couronne s'offre à lui.

Trouble en Macédoine après la mort de Cassandre.

Cassandre étoit mort et avoit laissé trois fils, Philippe, Antipater et Alexandre. Le premier, qui lui succéda, mourut dans l'année : et, après lui, ses deux frères régnèrent ensemble pendant trois ans: mais sans pouvoir s'accorder. Thessalonice s'étant déclarée pour Alexandre, qui étoit le plus jeune, fut poignardée par Antipater même; et Alexandre, qui fut chassé, demanda des secours à Pyrrhus et à Démétrius.

Commencemens de Pyrrhus.

Pyrrhus étoit roi des Épirotes et des Molosses. Ces peuples s'étoient révoltés contre Éacide, son père, et l'avoient chassé de ses états. Encore enfant, Pyrrhus n'échappa aux séditieux que par le zèle de deux sujets fidelles, qui le portèrent en Illyrie, où le roi Glaucias le fit élever avec ses fils; et, dans la douzième année de son âge, il monta sur le trône de ses pères par le secours de ce roi généreux, qui le protégea contre les trahisons de Cassandre. Il y avoit cinq ans qu'il régnoit, et il se croyoit affermi

lorsque étant allé en Illyrie aux noces d'un des fils de Glaucias, les Molosses profitèrent de son absence pour donner la couronne à Néoptolème. Alors il se retira auprès de Démétrius, son beau-frère. Il étoit avec lui à la bataille d'Ipsus, et il alla en Égypte pour lui servir d'otage. Il réussit si bien dans cette cour, que Ptolémée lui donna des troupes, et le rétablit dans ses états. Il réunissoit toutes les qualités d'un héros : ambitieux, grand capitaine, il avoit surtout le don de se faire aimer des soldats. Il descendoit d'Achille. Il a été célèbre par la guerre qu'il a faite aux Romains.

Il donne des secours à Alexandre. Démétrius roi de Macédoine.

Il marcha au secours d'Alexandre, et il reconcilia les deux frères : mais, pour prix de ce service, il se saisit de plusieurs villes de leur royaume. Sur ces entrefaites, Démétrius étant arrivé, Alexandre, qui craignoit encore quelque nouvelle usurpation, alla au-devant de lui, le remercia, et le pria de ne pas entrer dans la Macédoine. Démétrius, aussi dissimulé que ce prince, lui rendit toutes les marques d'amitié qu'il en recevoit, et mangea plusieurs fois avec lui. Offensé néanmoins, il méditoit une

vengeance, lorsqu'ayant appris qu'Alexandre vouloit l'assassiner, il le prévint, et le tua lui-même. Alors, représentant ce prince comme un perfide qu'il avoit dû prévenir, et Antipater comme un monstre qui avoit trempé les mains dans le sang de sa mère il fut proclamé roi de Macédoine.

Antipater s'enfuit en Thrace auprès de Lysimaque, qui le fit mourir. Il ne resta donc plus rien de la famille d'Alexandre et de Philippe. Vous voyez, Monseigneur, que les forfaits, dont l'ambition de ces deux hommes a été le principe, ont fait le malheur de leur maison, comme celui des peuples.

Démétrius est abandonné de ses troupes.

Maître de la Macédoine, de la Thessalie, d'une grande partie du Péloponèse, et des villes d'Athènes et de Mégare, Démétrius projetoit de recouvrer les états qu'Antigone, son père, avoit eus en Asie. Il levoit à cet effet une armée de cent mille hommes, et il équipoit une flotte de cinq cents vaisseaux.

Au bruit de cet armement, Séléucus, Ptolémée, Lysimaque et Pyrrhus, se réunirent, et les deux derniers ayant fait une

invasion en Macédoine, Pyrrhus se saisit de Bérée, place considérable, où il fit un grand nombre de prisonniers. Aussitôt Démétrius quitta la Grèce, où il faisoit ses préparatifs pour l'expédition d'Asie: mais les Macédoniens, à qui il s'étoit rendu méprisable par son faste, refusèrent de le suivre contre Pyrrhus qu'ils estimoient. Ils se soulevèrent, ils passèrent dans le camp du roi d'Épire; et Démétrius, abandonné de ses troupes, ne s'échappa qu'à la faveur d'un déguisement. 290.

Il perd la liberté.

Il ne put pas néanmoins renoncer encore à ses projets. Il leva dix mille hommes, et il alla tenter fortune en Asie, laissant à son fils Antigone les villes qui lui restoient dans la Grèce. Il enleva plusieurs places à Lysimaque dans la Carie et dans la Lydie: il les abandonna aussitôt qu'Agathocle, fils de Lysimaque, parut à la tête d'une armée; et, passant de là dans les provinces de Séleucus, il fut une seconde fois abandonné de ses troupes. Forcé pour lors de se livrer à son ennemi, il en obtint tout ce qu'il pouvoit desirer, à la liberté près. Il s'accommoda d'une vie où tous ses projets

se bornoient à chercher des plaisirs qu'on ne lui refusoit pas; et, trois ans après, il mourut de ses débauches. Jamais prince n'a été plus que lui le jouet de la fortune.

Conseil de Pyrrhus aux Athéniens.

Après la fuite de Démétrius, les Athéniens avoient révoqué tous les décrets que la flatterie leur avoit arrachés pour ce prince inquiet. Cependant, parce qu'ils le craignoient encore, ils appelèrent Pyrrhus. Ce roi se rendit à leur invitation. Il parut sensible à leur confiance, et il se retira en leur donnant ce conseil : *Si vous êtes sages, ne recevez jamais de rois chez vous.*

Il perd la Macédoine.

Quoique les Macédoniens lui eussent donné la couronne, Lysimaque, qui étoit à la tête d'une armée, voulut avoir part à la dépouille de Démétrius; et Pyrrhus fut obligé de lui en céder une partie. Bientôt après, pendant qu'il étoit occupé à soumettre les villes qu'Antigone conservoit dans la Grèce, Lysimaque lui enleva toute la Macédoine.

285.

Causes de la guerre que Séleucus déclare à Lysimaque.

Lysimaque et Agathocle, son fils, avoient épousé deux filles de Ptolémée Soter : le premier, Arsinoé; et le second, Lysandra.

Arsinoé, dans le dessein de faire passer la couronne sur la tête d'un de ses fils, accusa Agathocle de vouloir attenter à la vie de son père. Lysimaque, trop crédule, fit mourir son fils.

Lysandra se réfugia à la cour de Syrie avec son frère, Ptolémée Céraunus, qui l'avoit accompagné en Macédoine. Plusieurs grands du royaume s'y retirèrent également, et ils engagèrent Séléucus à déclarer la guerre à Lysimaque. Celui-ci 282.
perdit la bataille et la vie.

Séléucus est assassiné par Céraunus.

Séléucus s'applaudissoit d'avoir survécu à tous les capitaines d'Alexandre, et de se voir roi de Macédoine sa patrie. Il ne prévoyoit pas qu'il devoit encore être immolé aux mânes de ce conquérant. Cependant Céraunus, qu'il avoit comblé de bienfaits, 281.
le poignarda.

Autres forfaits de Céraunus. Sa mort.

Maître de la Macédoine par cet assassinat, ce scélérat, pour écarter tout concurrent, feignit d'être amoureux de sa sœur Arsinoé; et après l'avoir épousée, il fit égorger dans ses bras deux fils qu'elle avoit eus de Lysimaque, son premier mari, et la relégua dans la Samothrace. Il ne

jouit pas long-temps du fruit de ses forfaits! car les Gaulois ayant fait une irruption dans ses états, il fut battu, fait prisonnier, et mis en pièces.

279.

Commencement du royaume de Pergame.

Pendant ces révolutions, commença le royaume de Pergame, sous l'eunuque Philétérus. Par la mort de Lysimaque, il resta maître de cette ville dont il étoit gouverneur, et il la laissa à Eumène I, qui défit Antiochus, et lui enleva plusieurs places.

Foiblesse des monarchies fondées par les capitaines d'Alexandre.

Vous voyez, Monseigneur, combien sont foibles les monarchies élevées sur les débris de l'empire d'Alexandre. Si elles sont grandes, elles n'ont qu'une puissance apparente. Gouvernées par des princes plus inquiets encore qu'ambitieux, elles ne peuvent s'affermir. On diroit qu'elles sont sans forces contre tout ennemi qui les attaque; et elles sont continuellement exposées à de nouvelles révolutions. Ces vices se perpétueront. Elles s'affoibliront, par conséquent, d'âge en âge; et, parce que la même foiblesse leur sera commune à toutes, aucun de leurs monarques ne les réduira toutes sous sa domination. Les guerres, qu'elles se feront,

sans être avantageuses à aucune, les épuiseront toutes également; et vous prévoyez qu'elles seront subjuguées les unes après les autres, s'il s'élève quelque part une puissance qui sache vaincre.

Après la mort de Céraunus, les Macédoniens, dans l'espace de trois à quatre mois, élurent deux rois, et les déposèrent. Ils étoient livrés à l'anarchie, lorsqu'un simple particulier, nommé Sosthène, forma un corps de troupes, tomba sur les Gaulois, en tua un grand nombre, força le reste à se retirer, et refusa la couronne qu'il méritoit. Il n'accepta que le titre de général. Sosthène chasse les Gaulois, qui avoient fait une irruption en Macédoine.

L'année suivante, d'autres Gaulois, qui s'étoient d'abord jetés sur la Pannonie, aujourd'hui la Hongrie, entrèrent dans l'Illyrie, qu'ils ravagèrent, et vinrent aussi fondre sur la Macédoine. Sosthène, accablé par le nombre, périt dans un combat, et les Barbares avancèrent jusqu'aux Thermopyles. 278. Autre irruption des Gaulois.

Les Grecs répétèrent la même faute qu'ils avoient faite lors de l'invasion de Xerxès, et les Gaulois pénétrèrent par le même chemin que les Perses. Ils alloient

piller le temple de Delphes, quand un orage, qui répandit parmi eux l'effroi et le désordre, prépara leur défaite. Brennus, leur chef, mourut de ses blessures, ou se tua de désespoir; et ceux qui échappèrent, périrent dans la retraite. Les Grecs combattirent avec d'autant plus de courage, qu'ils crurent que les dieux avoient armé pour la défense du temple. Vers ce temps, un autre corps de Gaulois s'établit dans cette partie de l'Asie mineure, qui a été nommée Gallo-Grèce, ou Galatie.

277.
Antigone Gonatas monte sur le trône de Macédoine, et en descend.

Après la mort de Sosthène, Antiochus, fils de Séleucus, voulut d'abord faire valoir ses droits sur la Macédoine, et il les abandonna presque aussitôt à Antigone Gonatas, que les Macédoniens avoient reconnu. Ce monarque, ayant défait un reste de Gaulois qui ravageoient la Thrace, s'occupoit à rétablir l'ordre, lorsque Pyrrhus, qui venoit de faire la guerre aux Romains, le vainquit, et lui enleva la couronne. Il la recouvra, quand ce prince eut été tué dans Argos, qu'il vouloit surprendre; et, quelque temps après, il fut obligé de la céder encore
268. à Alexandre, fils de Pyrrhus, pour qui les

Macédoniens se déclarèrent. Alors, indigné de l'inconstance et de l'ingratitude de ce peuple, qu'il gouvernoit avec humanité, il se proposa de ne plus penser au trône.

Son fils Démétrius le fait remonter sur le trône.

Ce prince jouissoit dans la Grèce d'une grande considération. Sa conduite sage et modérée lui avoit même attaché plusieurs républiques. Il est vrai que sa puissance, qui par-là croissoit tous les jours, avoit armé contre lui les Athéniens et les Lacédémoniens : mais ces peuples, en lui déclarant la guerre, avoient contribué à sa gloire.

Son fils, Démétrius, jeune encore, et par conséquent plus ambitieux, vit toutes les ressources de son père. Il avoit cette bravoure qui attache le soldat. Il leva une armée ; et ayant chassé Alexandre de la Macédoine et de l'Épire, il remit son père sur le trône.

Ce sont les malheurs qui font les grands princes. Antigone avoit présens tous ceux de ses aïeux. C'est pourquoi il eut des talens et des vertus. A ces titres, il mérita la couronne.

Fondement de la république des Achéens.

Depuis Alexandre le Grand, la Grèce asservie paroît sans force. Elle succombe

sous les révolutions qui se succèdent, et on oublie qu'elle a été libre. La liberté néanmoins va renaître chez un peuple, qui auparavant étoit à peine connu. Je veux parler des Achéens.

Dans ces temps où toutes les villes de la Grèce conspiroient contre la tyrannie, Patras, Dyme, Tritée, Phare, Égium et quelques autres, avoient armé pour la liberté commune; et, ayant chassé leurs tyrans, elles formèrent une association, qui avoit pour base une égalité parfaite.

Chacune se gouvernoit par ses lois et par ses magistrats, et les affaires générales se traitoient dans un sénat qui s'assembloit deux fois l'année à Égium, et qui étoit composé des députés de toutes les villes.

L'ancienneté ou la puissance ne donnoit point de prérogatives. Aucune ne pouvoit traiter seule avec l'étranger: toutes s'étoient engagées à ne point quitter les armes, tant que quelqu'une des villes associées seroit exposée à tomber en servitude.

Deux préteurs, qu'on changeoit chaque année, présidoient au sénat, le convoquoient extraordinairement, quand les circonstan-

ces le demandoient; et ils étoient les dépositaires de l'autorité, tout le temps que ce corps n'étoit pas assemblé.

Telle fut la république des Achéens, dès son origine. Elle ne songeoit pas à se rendre redoutable, et elle se fit respecter par la sagesse de son gouvernement. Plus d'une fois elle fut l'arbitre des différends qui s'élevoient chez les autres peuples. Cependant elle étoit une des plus foibles puissances de la Grèce.

Les circonstances seules donnèrent des lois à cette sage république. Elle n'eut pas besoin d'un Lycurgue : sa situation lui en tint lieu. De toutes les villes des Achéens, on n'en auroit pas fait une médiocre; et elles étoient situées le long d'une côte qui étoit pauvre, et qui ne pouvoit s'enrichir, parce qu'elle étoit sans ports et sans abris. Vous concevez donc que cette république étoit, par sa situation, ce que Lacédémone étoit par les lois de Lycurgue.

Sous les successeurs d'Alexandre, l'ancienne association des Achéens se dissout.

Jusqu'aux successeurs d'Alexandre, les Achéens ne s'étoient presque pas ressentis des révolutions de la Grèce. Sans richesses et sans ambition, rien ne pouvoit inviter

leurs voisins à prendre les armes contre eux ; et ils se faisoient respecter par leur sagesse et par leur modération. Philippe ne changea rien à leurs lois, ni Alexandre. Mais, dans la suite, plusieurs villes de l'Achaïe reçurent garnison de Polisperchon, de Démétrius Poliorcète, de Cassandre, d'Antigone Gonatas. Les autres furent asservies par des tyrans, et l'ancienne association ne subsista plus.

A quelle occasion les Achéens renouvelèrent leur ancienne association.

Jusqu'alors les Étoliens n'avoient pris aucune part aux affaires de la Grèce. Sans lois, ils conservoient cet esprit de brigandage, autrefois commun à tous les peuples de cette contrée ; et, à juger d'eux par leurs mœurs, on auroit dit qu'ils vivoient sous un ciel étranger. Cependant ils n'avoient pas encore osé porter le dégât chez les Grecs. Les troubles les enhardirent : ils voulurent profiter des divisions de leurs voisins ; et ils commencèrent à faire des incursions dans le Péloponèse.

A cette occasion, Dyme, Patras, Tritée et Phare, étant plus exposées aux insultes des Étoliens, renouvelèrent leur ancienne association, sur le même plan que je viens

d'exposer. Ces quatre villes ayant donné l'exemple, les Tégéens, les Cariniens, les Bouviens, et plusieurs autres peuples du Péloponèse secouèrent le joug de la tyrannie, et se joignirent à elles. Ce furent-là les commencemens de la nouvelle république des Achéens : ils répondent au temps où Séléucus armoit contre Lysimaque.

C'étoit un vice dans la constitution de cette république d'avoir plus d'un chef : car la mésintelligence des deux préteurs, leurs différens caractères, ou seulement leur différente manière de voir, pouvoient mettre au moins beaucoup de lenteur dans toutes les opérations. On le sentit, et on ne créa plus qu'un préteur. Peu de temps après, les 251.
Achéens trouvèrent un chef digne de les gouverner.

Un jeune homme de vingt ans, Aratus, délivra Sicyone, sa patrie, de la tyrannie de Nicoclès, et l'associa à la ligue des Achéens. Huit ans après, ses talens l'élevèrent à la préture, et rendirent cette magistrature en quelque sorte perpétuelle entre ses mains. Dès la première année qu'il fut en charge, il enleva Corinthe au roi de Ma- 243.

Aratus est créé préteur des Achéens.

cédoine, qui fut tout aussitôt abandonné des Mégariens, des Trézéniens, des Épidauriens; et tous ces peuples entrèrent dans la ligue des Achéens. Antigone Gonatas, âgé de plus de quatre-vingts ans, ne put résister au chagrin que lui donnèrent toutes ces défections: il mourut l'année suivante.
242. Démétrius, qui lui succéda, régna dix ans: c'est un règne dont les détails sont très-confus.

Sagesse et modération des Achéens.

Vous êtes destiné à être souverain, Monseigneur : mais, comme vous ne serez pas tyran, vous vous intéresserez au spectacle qui s'ouvrira à vous, quand vous lirez le morceau d'histoire dont je vais vous esquisser le tableau.

En effet, il est curieux de considérer un peuple qui échappe à la corruption générale de son siècle. Vous avez vu des républiques ambitionner la liberté pour en jouir à l'exclusion de toute autre. Vous venez de voir le chemin du trône s'ouvrir à l'audace, à la trahison, aux forfaits. Un spectacle tout différent va s'offrir à vous. C'est un peuple qui prend les armes pour faire régner les lois et la vertu. Ennemi de la ty-

rannie, il vole au secours des villes asservies. Il prodigue ses richesses, son sang, pour les affranchir. Il n'exige aucun dédommagement : il ne veut que les associer à son bonheur. C'est ainsi que la république des Achéens s'accroîtra, et deviendra plus puissante d'un jour à l'autre ; et c'est ainsi qu'il est beau de dominer.

Talens et caractère d'Aratus.

Il ne faut qu'un homme, Monseigneur, pour faire un grand peuple ; et Aratus étoit cet homme. Jamais citoyen ne fut plus fait pour gouverner. Aux lumières, il joignoit la probité, le désintéressement, l'amour du bien public, la haine des tyrans, en un mot, toutes les vertus qu'une république peut desirer dans les citoyens. Il avoit encore presque tous les talens qu'elle cherche dans ceux qu'elle élève aux magistratures. Actif, vigilant, éloquent, adroit à manier les passions, fécond en ressources, il déméloit toujours le meilleur parti, il saisissoit toujours le moment d'agir ; et, comme il savoit maintenir l'union parmi les peuples confédérés, il savoit aussi se rendre redoutable aux ennemis, et les faire concourir à ses vues.

Défaut d'Aratus.

Il avoit néanmoins un défaut. A la tête d'une armée, il n'étoit qu'un général médiocre. Quoiqu'il eût du courage, et qu'il en eût donné des preuves par la hardiesse et le succès de plusieurs entreprises, cependant, au milieu d'un combat, il se troubloit; les facultés de son ame étoient suspendues, et on ne retrouvoit plus en lui le grand homme. Vous en êtes fâché : mais ce qui doit augmenter votre estime et votre intérêt pour lui, c'est qu'il connoissoit sa foiblesse et l'avouoit.

La république d'Achaïe ne pouvoit pas s'agrandir par les armes.

La république d'Achaïe étoit, par sa constitution, peu propre à soutenir une guerre offensive. Malgré l'association, c'étoit dans le fond une multitude de corps séparés, qui ne pouvoient pas avoir ce concert et cette activité nécessaires pour s'étendre par la voie des conquêtes. Cette république ne pouvoit donc guères s'accroître que par le concours volontaire des villes, qui desireroient d'entrer dans l'association. Aratus, connoissant le foible de ce gouvernement, comme il connoissoit le sien propre, tourna toutes ses vues vers la paix, et ne parut appliqué qu'à contenir l'enthou-

siasme que les premiers succès pouvoient donner aux Achéens.

Il trouvoit un obstacle à ses projets dans la jalousie d'Athènes et de Lacédémone. Ces deux villes, où le nom de la liberté avoit si fort retenti, n'en vouloient pas devoir la chose aux Achéens; et les Athéniens refusèrent de seconder les efforts d'Aratus, qui vouloit les délivrer de la servitude des rois de Macédoine. Ils se couronnèrent même de fleurs sur le faux bruit de sa mort. Bientôt après, ils le virent arriver avec une armée, et ils eurent recours à sa clémence. Ce ne fut qu'à la mort de Démétrius qu'il les affranchit tout-à-fait.

Les Achéens donnent de la jalousie aux Athéniens et aux Spartiates.

233.

Il semble que les Achéens ne pouvoient pas avoir d'ennemi plus redoutable que le roi de Macédoine, qui croyoit avoir des droits sur plusieurs de leurs villes. Les rois de Syrie et d'Égypte ne formoient pas de pareilles prétentions. Ils voyoient au contraire avec plaisir s'élever dans le Péloponèse une barrière à l'ambition d'un souverain, qui regardoit comme à lui toutes les conquêtes d'Alexandre, parce qu'il étoit sur le trône que ce prince avoit d'abord

[illegible]atus s'allie [illegible] de Syrie et [illegible]gypte.

occupé. Il étoit donc de leur intérêt de soutenir cette république, et Aratus s'en fit des alliés.

Cet appui n'étoit pas solide. Si on suppose que les rois agissent toujours conformément à leurs intérêts, on est bientôt démenti par l'histoire : ils ne sont que trop souvent aveugles par foiblesse, par caprice ou par humeur. Cette ressource n'étoit donc que momentanée : mais c'étoit la seule; et, tout ce qu'un politique peut faire de mieux, c'est de prendre son parti suivant les circonstances.

Cependant il ne suffisoit pas aux Achéens d'avoir pris des précautions contre la Macédoine : il s'éleva bientôt un ennemi plus à craindre. C'est ainsi que les plus grands politiques sont en défaut. La situation embarrassante dans laquelle Aratus se trouva, fut l'effet d'une révolution qui survint à Lacédémone.

Agis, roi de Sparte, tente de rétablir les lois de Lycurgue.

Lorqu'Aratus fut fait préteur, Agis IV venoit de monter sur le trône de Sparte. Ce prince, considérant les progrès que la corruption avoit faits depuis Lysandre, et touché des désordres qui en naissoient, se pro-

posa de ramener les anciennes mœurs, en faisant revivre les lois de Lycurgue. Ce projet, qui devoit soulever les riches, avoit besoin d'être préparé de loin secrètement et avec adresse. Agis échoua par la trahison d'un éphore, auquel il avoit donné sa confiance; et Léonidas, son collègue, le fit lui-même condamner à mort.

Cléomène exécute le projet d'Agis.

Cléomène III, fils de Léonidas, monta sur le trône l'année d'après, et résolut d'exécuter le projet de réforme, auquel son père s'étoit si fort opposé. Ce ne fut pas, comme Agis, par amour pour la vertu qu'il s'engagea dans cette entreprise, ce fut uniquement par ambition : il ne se proposa de ruiner les riches, que dans la vue de s'attacher les pauvres. Une pareille révolution ne pouvoit pas se faire sans violence. Cléomène chercha donc à s'attacher une partie des troupes : la guerre lui en fournit l'occasion.

Pour former une seule ligue de tous les peuples du Péloponèse, il ne manquoit aux Achéens que les Lacédémoniens, les Éléens et une partie des Arcadiens. Aratus, voulant tous les réunir, de gré ou de force,

entra sur les terres de ces derniers, et fut repoussé par Cleomène, qui lui enleva plusieurs villes.

Les Spartiates, qui ne demandoient que l'humiliation des Achéens, firent de plus grands préparatifs pour la campagne suivante; et Cléomène, chargé de lever un nouvelle armée, saisit cette occasion d'emmener avec lui tous ceux qui pouvoient mettre quelqu'obstacle à ses projets. Son dessein étoit de ne les pas ramener. Les ayant donc laissés en garnison dans l'Arcadie, il revint à Sparte avec un corps de troupes étrangères. En approchant, il communiqua son projet à des personnes dont il étoit assuré; et, aussitôt qu'il fut arrivé, il fit massacrer les éphores, ceux qui en prirent la défense, et il bannit tout ce qui lui étoit contraire.

Alors il assemble le peuple, se dépouille de ses biens, abolit les dettes, fait un nouveau partage des terres, et, par-là justifie ses violences aux yeux du peuple.

Cette révolution force Aratus à prendre de nouvelles mesures.

Cette révolution, qu'Aratus n'avoit pu prévoir, le mit dans la nécessité de prendre de nouvelles mesures. Il ne pouvoit plus

compter sur les rois d'Égypte et de Syrie ; parce qu'il importoit peu à ces princes que ce fussent les Spartiates ou les Athéniens qui dominassent dans le Péloponèse. D'ailleurs les villes de l'association commençoient à se diviser. Les Mégalopolitains et les Messéniens vouloient l'alliance de la Macédoine; et ils étoient résolus à prendre seuls ce parti, si les Achéens en prenoient un autre. Il falloit donc choisir entre deux ennemis, entre Cléomène et Antigone Doson, successeur de Démétrius. Le dernier, comme plus éloigné, paroissoit moins à craindre. Aratus n'hésita pas, il appela lui-même Antigone.

Antigone étoit frère de Démétrius. Son neveu Philippe, roi de Macédoine, étant trop jeune pour gouverner, il avoit été nommé régent du royaume. Les peuples, enchantés de la sagesse de son administration, le forcèrent même de prendre la couronne : mais il ne l'accepta que pour la conserver à Philippe, et il donna tous ses soins à l'éducation de ce prince.

Comme il lui importoit de saisir l'occasion de rentrer dans le Péloponèse, il se

Antigone Doson, appelé par Aratus, prend Sparte.

rendit aux invitations d'Aratus, et cette guerre ne fut pas longue. Elle se termina
222. par la prise de Sparte, et Cléomène s'enfuit en Égypte. Soit générosité, soit politique, Antigone laissa aux Spartiates leurs lois, leur gouvernement, et les traita plutôt en alliés qu'en sujets.

Sa mort.

Cependant les Illyriens, ayant profité de son absence, avoient fait une irruption dans
222. la Macédoine. Il marcha contre eux, il les défit : malheureusement il se rompit, pendant l'action, une veine dans la poitrine, et mourut quelques jours après. Ce prince avoit conçu une grande estime pour Aratus.

Philippe, roi de Macédoine commence bien.

Je vous ai fait remarquer que les malheurs font les grands rois : c'est une conséquence que la prospérité fasse les mauvais. Philippe n'avoit que quinze ans, lorsqu'il se vit maître d'un royaume. Il commença bien. Brave, éloquent, adroit à manier les esprits, il sut se faire aimer. C'étoit le fruit de l'éducation que son oncle lui avoit donnée. Il ne perdit pas ces bonnes qualités, mais il y joignit des vices.

La Macédoine, plus florissante qu'elle

ne l'avoit été sous ses aïeux, paroissoit devoir étendre sa domination sur toute la Grèce. Philippe remporta des victoires : il enleva plusieurs places aux Étoliens et aux Éléens : on admiroit sa sagesse, sa modération, ses talens militaires : il avoit déjà la réputation d'un grand capitaine. Cette position étoit dangereuse pour un prince de son âge : il ne sut pas échapper au danger. La confiance lui fit former des entreprises au-dessus de ses forces ; et, pour réussir, il employa la perfidie et le poison contre ceux mêmes qui avoient contribué à ses succès.

On commençoit à remarquer ce changement, lorsqu'à la nouvelle de la victoire de Thrasymène, remportée sur les Romains par Annibal, Démétrius de Phare lui conseilla de se joindre à ce général, lui promettant la conquête de l'Italie. Ce projet étoit fait pour le séduire. Il fit aussitôt la paix avec les Étoliens, équipa une flotte, et se mit en mer. Mais il perdit à peine la terre de vue, et il revint honteusement, une frayeur subite s'étant emparée de son armée. Il fit ensuite avec Annibal un

Ses revers.

traité, dont il ne tira aucun avantage (1).

Sur ces entrefaites, il s'éleva des dissentions dans Messène. Il y alla, sous prétexte de rétablir la paix, et il se fit un plaisir d'augmenter les troubles. Comme Aratus et son fils lui firent des remontrances à ce sujet, il les fit empoisonner, sachant, d'ailleurs, qu'ils blâmoient ses injustices et ses débauches. Aratus étoit préteur pour la dix-septième fois.

Il recommença aussitôt la guerre: mais les Étoliens appelèrent les Romains, qui le défirent, et il fut forcé de souscrire à un traité, par lequel il se trouva renfermé dans les bornes de la Macédoine. Il donna son fils Démétrius en otage. Les Romains se déclarèrent alors les protecteurs de la liberté, et, en cette qualité, ils entretinrent les divisions parmi les Grecs.

Philippe conçut de la jalousie pour Démétrius, qui avoit merité l'estime des Romains; et, séduit par les fausses accusations

(1) Je passe rapidement sur les événemens de ces temps, parce qu'ils appartiennent plus à l'histoire romaine qu'à l'histoire de la Grèce.

de Persée, un autre de ses fils, il le fit empoisonner. Il ne fut pas néanmoins long-temps à reconnoître qu'il avoit été trompé, et il formoit le projet de faire passer la couronne sur la tête de son neveu, fils d'Antigone, lorsqu'il mourut. 179.

Persée orne le triomphe de Paul Émile.

Persée, précipité du trône, orna le triomphe de Paul Émile, et mourut à Albe. Les deux derniers de ses enfans finirent leurs jours en prison. L'aîné, Philippe, obtint son élargissement. Il fit d'abord le métier de tourneur. La beauté de son écriture l'éleva dans la suite à l'emploi de greffier. On dit qu'il le remplit avec honneur. Ainsi finit celui dont les ancêtres avoient cru que la plus grande partie des conquêtes d'Alexandre étoit trop peu pour eux. La Macédoine devint une province romaine.

Extinction de la race des Héraclides.

A Lacédémone, la race des Héraclides s'étoit éteinte depuis Agésipolis IV, qui avoit succédé à Cléomène ; et cette république étoit livrée à des tyrans. Quant aux Achéens, ils paroissoient puissans, parce qu'ils avoient dans Philopémen un des grands capitaines que la Grèce ait eus ; et ce fut le dernier.

La Grèce réduite en province romaine.

Cependant les Romains, depuis la conquête de la Macédoine, marchoient à grands pas à celle de la Grèce entière, affoiblissant les Grecs par les Grecs, sans montrer encore toutes leurs forces. Ils offroient leur médiation pour terminer des troubles qu'ils entretenoient : ils envoyoient des ambassadeurs pour prendre connoissance des différends qu'ils suscitoient : ils se faisoient des partisans par leurs bienfaits : ils remplissoient les villes de traîtres : ils tendoient continuellement des piéges; en un mot, ils se conduisoient comme s'ils n'avoient point eu d'armes.

Cette politique parut aux Achéens une preuve de leur foiblesse. Ils osèrent mépriser les Romains : ils insultèrent leurs députés : ils prirent les armes. Métellus fit donc marcher les légions, leur livra bataille et les défit. Sur ces entrefaites, le consul Mummius vint achever une conquête facile, et
146. la Grèce fut réduite en province romaine, sous le nom de province d'Achaïe.

Sort d'Athènes.

Athènes, depuis long-temps, étoit sans considération. Elle ne savoit que flatter la puissance dominante, et par-là, elle conser-

voit sa démocratie. Elle avoit été secourue des Romains dans une guerre qu'elle eut à soutenir contre les Acarnaniens et contre Philippe. Cependant, lorsque toute la Grèce étoit soumise, elle fut assez imprudente pour s'allier avec Mithridate. Aristion lui 89.
fit faire cette démarche, et, soutenu du roi de Pont, il en devint le tyran. Sylla fit le siége d'Athènes : il livra cette ville pendant un jour à la fureur des soldats, et fit périr 87.
Aristion dans les tourmens. Cette république néanmoins conserva sa démocratie : elle eut le titre d'amie et d'alliée des Romains; et elle devint l'école où ces hommes, qui ne savoient encore que conquérir, vinrent apprendre à penser. Les Athéniens obtinrent, en quelque sorte, par leurs talens, l'empire que les armes leur avoient enlevé : empire moins orageux, plus juste, et plus glorieux, sans doute.

FIN DE CE VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES.

DE L'HISTOIRE ANCIENNE.

LIVRE PREMIER.

puissance. La population a été lente dans les premiers siècles.

CHAPITRE V.

Conjectures sur les peuples sauvages, pag. 36.

Il est nécessaire d'observer les peuples sauvages. Nous pouvons juger de l'homme sauvage par les besoins qu'il se fait. Effets du besoin de nourriture dans l'homme sauvage. Effets que produit en lui le besoin de se garantir des animaux carnassiers. Effets produits par le besoin de vivre en troupes.

CHAPITRE VI.

Considérations sur les lois, pag. 42.

La société est fondée sur une convention. Cette convention est tacite. Lois naturelles. Lois positives. Lois civiles.

CHAPITRE VII.

Conjectures sur les premiers gouvernemens, pag. 48.

Les conjectures sur les premiers gouvernemens, quoique fausses, ont leur utilité. Le premier gouvernement a été monarchique. Puissance limitée du monarque. Les premières monarchies sont restées long-temps dans leur état de foiblesse. Elles ne pouvoient pas s'agrandir par des conquêtes. Les peuples pasteurs ont les premiers imposé des tributs. Ils ont été les premiers conquérans. Il n'étoit pas facile de conserver des conquêtes. On faisoit la

guerre pour piller et pour exterminer, plutôt que pour conquérir.

CHAPITRE VIII.

Conjectures sur le culte religieux des anciens peuples, pag. 58.

Ancienneté de l'idolâtrie. L'homme croit voir la divinité dans tous les objets dont il dépend. Les astres ont été les premières divinités des nations idolâtres. Comment le polythéisme devint un système d'erreurs. Culte rendu aux animaux. Culte rendu aux hommes. Trois sortes de divinités. Comment le culte religieux s'établit. Utilité des conjectures précédentes.

CHAPITRE IX.

Troisième période de 430 ans, depuis la vocation d'Abraham juqu'à la loi écrite, pag. 69.

Les Assyriens. L'Égypte sous Sésostris. Les Phéniciens puissans par le commerce. La Grèce lors des Titans. Déluge d'Ogygès. La Grèce retombe dans la première barbarie. Cécrops règne dans l'Attique. Règne de Cranaüs. Déluge de Deucalion. Conseil des Amphictyons. Cadmus apporte aux Grecs l'écriture alphabétique. Arrivée de Danaüs. Vers le temps où ces dernières colonies s'établissoient, Sésostris montroit les arts au nord de la Grèce.

CHAPITRE X.

Qu'il étoit difficile aux Grecs de se policer, pag. 83.

L'histoire de la Grèce est une des plus instruc-

tives. La disposition des différentes provinces de la Grèce paroissoit interdire tout commerce aux Grecs, et devoit faire durer la barbarie. Pourquoi les Titans n'ont pas pu tirer les Grecs de la barbarie. Combien les autres colonies ont eu de peine à policer les Grecs. Comment les Grecs commenceront à se policer. Combien les Grecs étoient peu disposés à subir le joug des lois. Les étrangers, qui vinrent dans la Grèce, n'étoient pas assez habiles pour vaincre promptement les obstacles que les Grecs trouvoient à se policer.

CHAPITRE XI.

De l'origine de la Mythologie, pag. 94.

Les Grecs ont altéré le culte qui leur a été apporté. Ils ont cru que les dieux, adorés en Egypte ou en Phénicie, étoient nés en Grèce. Ils ont pris pour des combats des dieux, les combats même que les prêtres se sont livré. Ils n'ont pu se faire des mêmes dieux une idée uniforme et permanente. C'est après toutes ces méprises que s'est formée la mythologie.

CHAPITRE XII.

Des cérémonies religieuses et des effets qu'elles produiront, pag. 98.

Les forêts ont été les premiers temples. Sacrifices faits aux dieux. Les Grecs consultoient les dieux sur toutes leurs entreprises. Différentes espèces de divinations. Ces superstitions ont contribué

à policer les Grecs. Les jeux, qui se mêleront aux cérémonies religieuses, contribueront à policer les Grecs. Les Grecs conserveront toujours quelque chose du caractère qu'ils prenoient alors.

CHAPITRE XIII.

Quatrième période. Depuis la loi écrite jusqu'à l'établissement de la royauté chez les Hébreux, l'an 1079 *av. J. C., ou jusqu'à l'établissement de l'Archontat chez les Athéniens, en* 1088*: espace de quatre cents et quelques années,* pag. 105.

Les Grecs se policent dans les trois siècles qui précèdent la guerre de Troye, et qui sont des temps fabuleux. Erecthée établit l'agriculture dans l'Attique, et a de grands obstacles à vaincre. Le règne d'Erecthée est l'epoque où les Grecs changent de mœurs. Pourquoi les jeux deviennent plus fréquens que jamais. Thésée jette les fondemens de la grandeur d'Athènes. Pourquoi le siècle de Thésée est celui du merveilleux. Pourquoi, après la guerre de Troye, le merveilleux cesse tout-à-coup. Guerre des Héraclides. Effets qu'elle produit. La royauté devient odieuse aux Grecs.

CHAPITRE XIV.

Cinquième période. Depuis l'établissement de l'Archontat perpétuel chez les Athéniens, l'an 1088 *av. J. C., jusqu'à l'Archontat rendu annuel l'an* 684*: espace de* 404 *années,* pag. 123.

Cause de l'inquiétude des Grecs. Transmigra-

mencement du règne de Darius, fils d'Hystaspe. Darius soumet les Babyloniens. Expédition en Scythie. Autre expédition dans les Indes. Occasion de la guerre que Darius médite contre les Grecs.

LIVRE SECOND.

CHAPITRE I.

Observations sur les Perses et sur les Grecs au temps de Darius, fils d'Hystaspe, pag. 206.

Les Perses n'étoient pas aussi puissans qu'ils le paroissoient. Les Grecs n'étoient pas aussi foibles qu'ils le paroissoient. L'art militaire s'étoit perfectionné chez eux. Il ne s'étoit pas perfectionné en Asie. Pourquoi les Grecs de l'Asie mineure ont été conquis par les Perses. Il n'étoit pas aussi facile aux Perses de conquérir les Grecs de la Grèce proprement dite.

CHAPITRE II.

Expédition des armées de Darius et de Xerxès dans la Grèce, pag. 215.

Mauvais succès de l'expédition de Mardonius. Hérauts de Darius en Grèce. Dissentions parmi les Grecs. Datis et Artapherne commandent les troupes de Darius. Ces deux généraux soumettent les îles. Ils prennent Érétrie. Journée de Marathon. Athènes étoit trop foible pour former de grandes entreprises au dehors. Récompense de Miltiade. Autant les Athéniens aimoient le mérite, autant ils le redoutoient. Ban de l'ostracisme. Ingratitude

CHAPITRE III.

d'avoir eu part à la trahison de Pausanias, se retire à la cour de Perse. Révolution en Perse. Victoires de Cimon. Révolte des Ilotes. Caractère de Cimon. Caractère de Periclès. Exil de Cimon. Les Athéniens déclarent la guerre aux Spartiates. Ils sont défaits. Les Athéniens donnent des secours à l'Egypte qui se révolte. Rappel de Cimon. Nouveaux succès de Cimon. Paix avec les Perses. Cimon en dicte les conditions, et meurt.

CHAPITRE IV.

Considérations sur les Perses et sur les Grecs, pag. 257.

Causes de la puissance des Grecs. Causes de la foiblesse des Perses. La paix avec la Perse devoit affoiblir les Grecs. Athènes, en affoiblissant ses alliés, s'affoiblit elle-même. Causes des divisions de la Grèce. Un peuple souverain est toujours tyran. Les peuples de la Grèce doivent se détruire par leurs dissentions.

CHAPITRE V.

Jusqu'à la mort de Périclès, pag. 265.

La mort de Cimon livre Athènes à l'ambition de Périclès. On oppose Thucydide à Périclès. Périclès flatte les Athéniens en exagérant à leurs yeux la puissance de la République. Les Athéniens font des projets peu raisonnables. Guerre suivie d'une trève pour 30 ans. Périclès dissipe les finances. On crie inutilement contre cet abus. Pour dominer sur les Athéniens, Périclès les affoiblit. Ses réponses aux plaintes des alliés. Les excuses de Pé-

CHAPITRE VI.

donne le commandement à Alcibiade. Conduite sage de ce général. Tissapherne fait avec Sparte un traité qu'il n'exécute pas. Les Spartiates se rendent maîtres de l'île d'Eubée. Alcibiade revient dans sa patrie, après avoir triomphé des Spartiates. Lysandre, général des Spartiates, fait sa cour à Cyrus le jeune. Défaite des Athéniens. Alcibiade se retire dans la Chersonèse de Thrace. Lysandre est remplacé par Callicratidas. Callicratidas perd la bataille et la vie. Les Athéniens condamnent à mort les généraux qui les font vaincre. A la sollicitation de Cyrus, les Spartiates rendent le commandement à Lysandre. Lysandre se rend maître d'Athènes, et y établit trente tyrans. Pourquoi, pendant la guerre du Péloponèse, Athènes manque d'hommes pour la conduire.

CHAPITRE VII.

Jusqu'à la paix d'Antalcide, pag. 300.

Projets de Lysandre, qui introduit l'or et l'argent dans Sparte. Mort d'Alcibiade. Gouvernement des trente tyrans. Thrasybule les chasse. Sparte veut rétablir les trente. Révolte de Cyrus le jeune. Sparte déclare la guerre à la Perse, et paroît pouvoir se promettre des succès. Mauvaise constitution de la monarchie des Perses. Sparte aura des succès sans fruit. Artaxerxe ordonne d'équiper une flotte, et en donne le commandement à Conon. Succès d'Agésilas en Asie. Ligue contre Sparte. Mort de Lysandre. Victoire de Conon près de Cnide. Conon relève les murs d'Athènes. Paix d'Antalcide.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

tens d'Artaxerxe Mnémon, qui en a été le médiateur, donnent des secours à Tachos. Agesilas en Égypte. Sa mort. Soulèvement en Perse. Troubles à la cour. Ochus succède à Artaxerxe Mnémon. État de la Grèce. Combien les Athéniens ont dégénéré. Commencement de Philippe, roi de Macédoine. Caractère de Philippe. Circonspection de Philippe avec les Grecs. Politique de ce roi. Entreprises de Philippe. Guerre sociale contre les Athéniens. Guerre sacrée. Démosthène monte dans la tribune pour la première fois. Aveuglement des Athéniens. Artifices grossiers de Philippe. Quel étoit alors le caractère des Athéniens. Philippe, après avoir terminé la guerre sacrée, est agrégé au corps des Amphictyons. Timoléon passe en Sicile. Philippe arme contre Sparte, mais sans effet. Il tente inutilement d'enlever l'Eubée aux Athéniens. Phocion, homme d'état et grand capitaine. Ligue des Athéniens contre Philippe. Philippe accuse les Athéniens d'avoir commencé les hostilités. Forcé à leur faire la guerre, il a besoin d'artifice. Il suscite une nouvelle guerre sacrée. Il se fait nommer général de l'armée par les Amphictyons. Il s'ouvre le chemin d'Athènes. Les Athéniens arment. Ils sont défaits à Chéronée. Philippe affecte de ménager les Athéniens. La défaite de Chéronée est attribuée aux généraux. Philippe se fait nommer généralissime des Grecs contre les Perses. État de la Perse pendant le règne de Philippe. Philippe est assassiné. Darius Codoman, roi de Perse.

CHAPITRE X.

Jusqu'à la mort d'Alexandre, pag. 367.

CHAPITRE XI.

Partage qui se fait de l'empire d'Alexandre, page 387.

vie. Nouveau partage de l'empire. Eumène trahi est livré à Antigone. Séleucus, chassé de Babylone, s'y rétablit. Gouverneurs qui prennent le titre de roi. Partage de l'empire d'Alexandre en quatre monarchies. Monarchie des Séleucides. Monarchie d'Égypte. Les Athéniens se hâtent trop de prendre les armes. Antipater les soumet. Courage de Démosthène, comparé à celui d'Alexandre. Conjonctures que les Athéniens devoient attendre. Mort d'Antipater. Il laisse à Polysperchon la Macédoine et la régence. Nicanor maintient l'oligarchie dans la république d'Athènes. Alexandre, fils de Polysperchon y rétablit la démocratie. Démétrius de Phalère gouverne Athènes. Olympias assassinée après avoir commis plusieurs meurtres. Toute la famille d'Alexandre est exterminée. Démétrius Poliorcète rétablit la démocratie chez les Athéniens.

CHAPITRE XII.

Jusqu'à la conquête de la Grèce par les Romains.

Démétrius Poliorcète est dépouillé de presque tous ses états. Troubles en Macédoine après la mort de Cassandre. Commencemens de Pyrrhus. Il donne des secours à Alexandre. Démétrius roi de Macédoine. Démétrius est abandonné de ses troupes. Il perd la liberté. Conseil de Pyrrhus aux Athéniens. Il perd la Macédoine. Causes de la guerre que Séléucus déclare à Lysimaque. Séléucus est assassiné par Céraunus. Autres forfaits de Céraunus. Sa mort. Commencement du royaume de Pergame. Foiblesse des monarchies fondées par les

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

